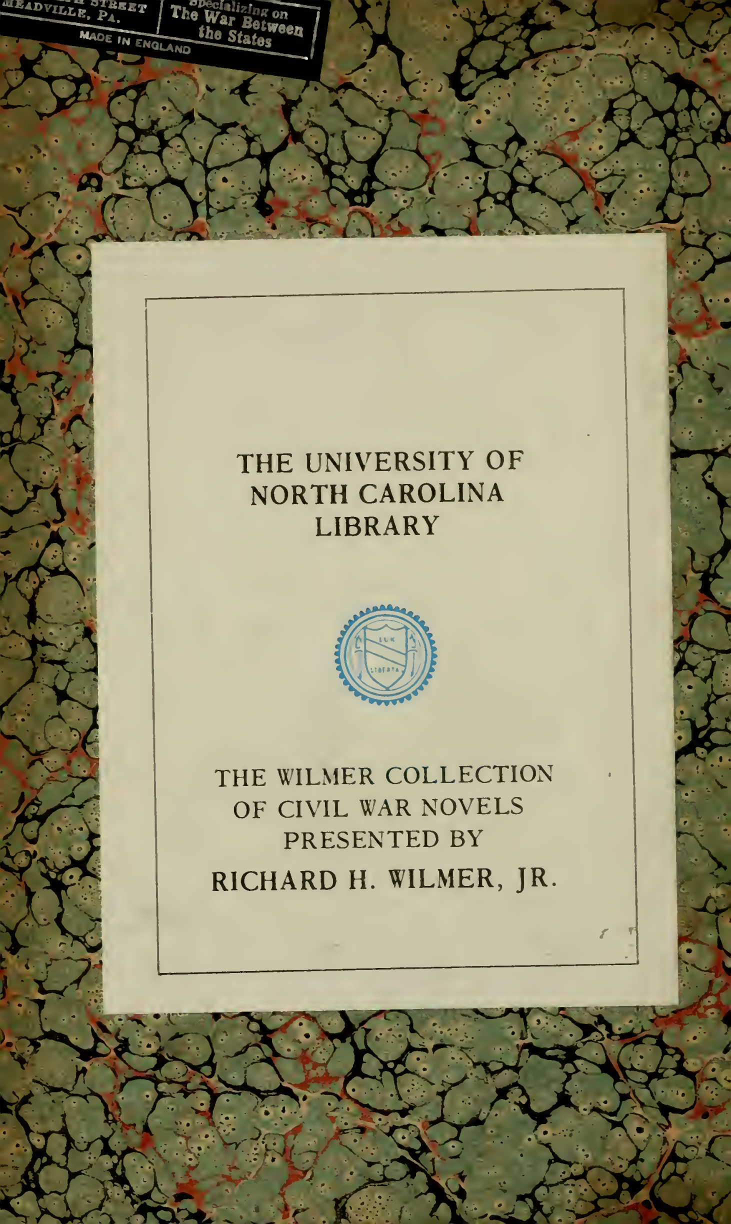
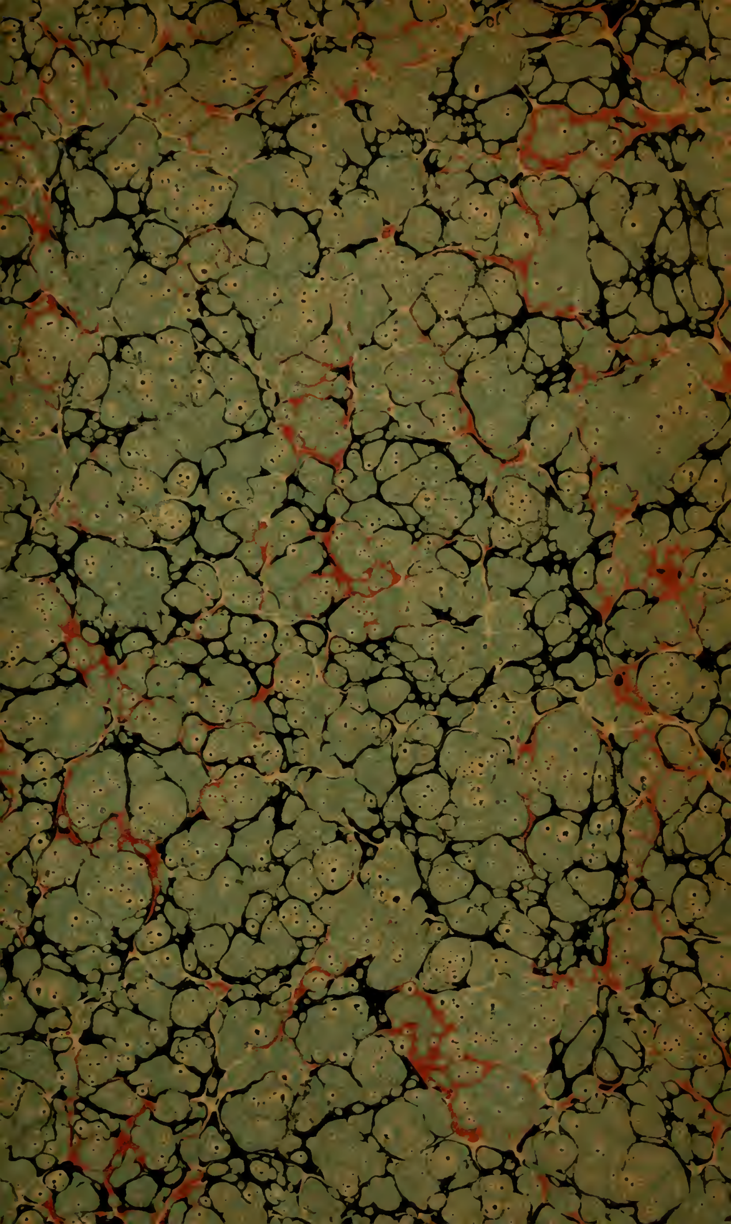



...H STREET
MEADVILLE, PA.
Specializing on
The War Between
the States
MADE IN ENGLAND
THE UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
LIBRARY
THE WILMER COLLECTION
OF CIVIL WAR NOVELS
PRESENTED BY
RICHARD H. WILMER, JR.







LA GUERRE D'AMÉRIQUE

RECIT D'UN SOLDAT DU SUD.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

à 2 francs le volume.

PREMIÈRE SÉRIE (*elle se composera de 25 volumes*).

1. — **LA CENDRILLON DU VILLAGE**, suivi de *la Malédiction*, par Raoul DE NAVERY.

2. — **LA BULGARIE ORIENTALE**, par le docteur C. ALLARD.

3. — **HISTOIRE NATURELLE DE LA FRANCE**, par A. YSABEAU.

4. — **NOUVELLES ET VOYAGES**, par Antonin RONDELET.

5. — **HISTOIRE D'UN VILLAGE**, par le vicomte DE MELUN.

6. — **UN MÉDECIN SOUS LA TERREUR**, suivi d'autres *Nouvelles*, par Edmond LAFOND.

7. — **LES ÉCHELLES DU LEVANT**, par le Dr C. ALLARD.

8. — **SOUVENIRS DE VOYAGES : EN BRETAGNE ET EN GRECE**, par L. DE SERBOIS.

9. — **HYGIÈNE ET ÉCONOMIE DOMESTIQUE**, par A. YSABEAU.

10. — **NOUVEAU MANUEL D'AGRICULTURE**, par une Société d'Agronomes.

11. — **LA FILLE AU COUPEUR DE PAILLE**, suivi d'autres *Nouvelles*, par Raoul DE NAVERY.

12. — **L'ODYSSÉE D'ANTOINE**, par le même.

13. — **LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ**, suivi d'autres *Nouvelles*, par Hervé DU PONTRAIS.

14. — **ŒUVRES CHOISIES DE PAUL REYNIER**, précédées d'une *Introduction*, par M. l'abbé BAYLE.

15. — **SCÈNES DE LA VIE INTIME**, par Mme Dorothée DE BODEN.

16-17. **LA GUERRE D'AMÉRIQUE**, récit d'un soldat du Sud, par Marius FONTANE. 2 vol. avec carte.

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

LA
GUERRE D'AMÉRIQUE

RÉCIT D'UN SOLDAT DU SUD

PAR MARIUS FONTANE.

TOME PREMIER

PARIS

ADRIEN LE CLERE ET Cie,
ÉDITEURS,
Rue Cassette, 29.

C. DILLET,
ÉDITEUR,
Rue de Sèvres, 15.

A

D. THOM'S WHITE

LA

GUERRE D'AMÉRIQUE

RÉCIT D'UN SOLDAT DU SUD

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

Le départ (mai 1858). — L'Amérique. — Pas d'armée ; pas de guerre. — Le travail dans le Nord et dans le Sud.

Mon ami Marmisolle — Marmisolle de Bayonne — m'apprit que pour aller en Amérique il fallait aller s'embarquer à Bordeaux ; je m'embarquai donc à Bordeaux, avec Marmisolle, sur le *Victor-Joseph*, capitaine Boulaguet, qui leva l'ancre le... mai 1858. Jamais, je le crois, le soleil qui éclaire la Gironde n'avait été si resplendissant qu'il le fut le jour du départ. Marmisolle m'avait entraîné le matin

hors de la ville, et cette promenade dernière sur le sol de mon pays que j'allais quitter m'avait rempli l'âme d'une tristesse dont je ne pouvais définir le sens; rien que de songer que dans quelques heures je ne verrais plus ces fleurs, ces maisons, cette herbe verte, ces beaux arbres, cela faisait venir de grosses chaudes larmes sous ma paupière. Il fallait que je fusse bien décidé à m'expatrier pour que j'aie eu le courage de ne pas retourner à Marseille où j'avais vécu jusqu'alors. Et quand je me demandai, sur le quai de départ : « Là, franchement, Baptistin, — c'est mon nom, — pourquoi vas-tu quitter la France? » eh bien, vrai! je ne trouvai pas de bonne réponse à m'adresser, et ce ne fut qu'en m'entêtant contre moi-même, pour ainsi dire, que je parvins, à bord, par découvrir et m'avouer que peut-être n'avais-je mis le pied sur le *Victor-Joseph* que parce que j'avais promis à Marmisolle de le suivre, et que je ne voulais pas avoir l'air de reculer... Eh bien, non... non, car je veux tout dire... en même temps que l'idée de quitter mon pays me faisait pleurer comme un enfant, je sentais très-bien l'effet d'une force qui me poussait, ou, si l'on veut, d'un aimant qui m'attirait.

J'étais donc bien malheureux à Marseille! Dieu le sait, je n'avais pas le droit de me plaindre. Combien de pauvres gens auraient envié ma position!... Etais-je heureux? non encore... Pourquoi?—Ah! voilà... En quelques mots cependant je puis bien simplement expliquer ce mystère.

Mon père, très-honoré dans son village, n'était qu'un honnête cultivateur; ma mère était sa digne compagne. D'excellents cœurs battaient sous leurs grossiers habits; on les vénérait tous deux, on les consultait dans les moments difficiles... Si mon père avait su lire, — le préfet le lui a dit un jour, — il aurait été maire... mais il ne savait pas lire... Moi, j'étais leur unique enfant. La mort les enleva en un automne, et c'est pour honorer leur mémoire qu'un saint homme du village, riche, heureux, se chargea de mon éducation... J'ai bien pleuré le jour où je suis entré dans un collége... J'ai bien souffert le jour où, sans fortune, il m'a fallu reprendre le chemin du village et tenir ma place dans la ferme de mon protecteur... Je n'aurais été et n'aurais dû être qu'un simple cultivateur, mettant la main à la charrue, conduisant les bœufs, et portant légumes au marché; mais j'étais trop

jeune… Je regrettais la belle tunique à boutons dorés du collége… Endosser la blouse, c'était terrible… Pour mon malheur, une occasion se présenta presque aussitôt qui satisfit mon amour-propre.

Le jardinier du château — un homme très-instruit en son métier — avait besoin d'un aide… Je fus accepté et m'estimai très-digne de cette position un peu au-dessus des gens de la ferme; j'étais *jardinier!…* Mon maître, me voyant si désireux de parvenir à quelque chose, acheva en quelque sorte de me séparer de mes camarades d'origine en m'initiant aux secrets de la botanique. Avec cela le goût de la lecture me prit. Je lisais pendant des nuits entières… Je crus que mon ambition était légitime; je pensai pouvoir quitter le château où l'on me connaissait trop bien, et, comme on dit, voler de mes propres ailes; je me figurai que libre je marcherais plus vite… Enfin, je me décorai du titre de *botaniste*, et je quittai le village pour la grande ville, Saint-Marcel pour Marseille.

C'est dans une villa du Prado où je végétais comme jardinier que je rencontrai Marmisolle. La première chose que je vis, lorsqu'il passa la grille pour me venir saluer, ce fut la magnifique chaîne de sa montre et la superbe

bague d'or qu'il avait au doigt. Marmisolle avait été simple ouvrier tonnelier. L'idée qu'un homme voué au travail de ses mains pouvait, par la seule force de sa volonté, conquérir son indépendance m'avait toujours tourmenté. Je me disais souvent que l'éducation que j'avais reçue devait me servir à quelque chose. Marmisolle qui parlait mal, qui savait lire mais pas beaucoup écrire, en était arrivé, lui, à pouvoir rester jusqu'à six mois sans rien faire; il possédait des économies. Qu'est-ce qui m'empêchait d'atteindre au même résultat? Je fis mon ami de Marmisolle, pensant que je surprendrais en le fréquentant le secret qui l'avait si bien servi... Bref, en ce moment je n'avais pas d'ami : car au-dessous de moi je ne voulais pas en avoir, et au-dessus de moi je n'osais pas en chercher. Marmisolle arrivait tout exprès; je lui dis combien ma position m'était lourde ; il me comprit, et c'est alors qu'il me proposa de tenter la fortune, de partir pour l'Amérique. Je m'y décidai en un jour, sans trop savoir où cela pouvait me conduire.

Marmisolle, lui, avait pensé depuis longtemps à ce qu'il faisait. — « Vois-tu, me disait-il, ici nous ne ferons jamais rien de merveilleux; chacun a sa case et la garde; c'est

comme une ruche où chaque abeille a sa stalle; il faut se serrer pour faire de la place à tout le monde. Nous faisons le miel, et ce n'est pas toujours nous qui le mangeons; et si nous voulons acheter un tout petit carré de terre pour y passer tranquillement notre vieillesse, il nous faut travailler soixante ans pour le conquérir... Et quand on songe que la terre est si grande! qu'il y a tant de déserts à défricher! En Amérique, sais-tu, il y a des forêts qui n'appartiennent à personne et qu'une locomotive lancée à toute vapeur mettrait trois jours à traverser! Il suffit d'arracher les arbres, de remuer le sol et de planter quoi que ce soit pour devenir propriétaire... Tu n'as pas de famille, pas vrai? Tu ne laisses personne derrière toi? Eh bien, il faut risquer un peu pour gagner. Ce n'est pas en cultivant des fleurs au Prado du matin au soir que tu deviendras riche, Baptistin! As-tu vu quelquefois, sur les quais, les portefaix qui portent des balles de coton sur les épaules? D'où vient-il ce coton? d'Amérique. Pourquoi ne serais-tu pas celui qui le cultive et qui l'envoie? D'un État américain, qu'on appelle la Virginie, j'ai vu revenir, à Bayonne, trois Gascons riches à plus de cent mille francs! Dis,

si nous pouvions, en travaillant bien, revenir comme eux, avec un bon gros sac d'écus! Seulement, vois-tu, faut pas faire comme *l'autre*, qui s'en va et qui se dit : « Là-bas, « on gagne beaucoup d'argent; je ne suis pas « ambitieux; je me contenterai de peu, et je ne « me fatiguerai pas. » Il faut se fatiguer au contraire. Plus vite on a déraciné l'arbre, plus vite le terrain produit, et c'est un an de gagné. Si tu avais lu les livres que j'ai lus, tu voudrais déjà être sur le sol libre d'Amérique! Là-bas nous serons citoyens d'une République. Et puis, dis donc, Baptistin, que penses-tu de ce pays où il n'y a pas d'armée? »

Trop peu de temps s'était écoulé depuis que j'avais subi toutes les émotions du tirage au sort pour que cette question de Marmisolle ne produisît pas sur moi un grand effet.

« Mais, dis-je, dans mon ignorance des mœurs américaines, s'il n'y a pas d'armée, comment fait-on la guerre dans ce pays?

— Il n'y a pas de guerre, répondit fièrement Marmisolle. Pourquoi se battrait-on, puisque chacun est libre de faire ce qui lui plaît? »

Vrai! cette réponse me parut concluante.

Lorsque Marmisolle me demanda sérieusement ce que j'avais décidé, je lui adressai

cette question : « Une fois arrivés en Amérique, que ferons-nous ?

— Mon ami, me répondit Marmisolle, il n'y a que deux routes à suivre après le débarquement : si tu veux prendre du travail dans une fabrique, tu iras au nord des États-Unis ; si tu veux travailler la terre, tu iras au sud.

— Ne m'as-tu pas dit qu'il suffisait de couper les arbres et planter quoi que ce soit pour être maître du terrain?

— Dans le Sud, oui, c'est vrai.

— En ce cas, je préfère le Sud où je deviens propriétaire d'un seul bond.

— Et tu as bien raison, répliqua Marmisolle. Vois-tu, petit, le Nord n'est que pour les Anglais qui inventent des machines et les sergents-fourriers qui ont quitté leur régiment. Ah ! si tu voulais te condamner à faire de belles majuscules, aligner des chiffres, calculer les intérêts, je te conseillerais d'aller dans le Nord où sont établis les banquiers ; mais tu n'as que tes deux bras... La terre, ça nous connaît mieux qu'un grand-livre ! C'est pas la peine d'aller en Amérique pour y vivre derrière un grillage. Il nous faut de l'air, de la liberté ! »

En France, je n'aurais peut-être jamais con-

senti à prendre la charrue, mais loin de mon pays cela ne me répugnait nullement.

CHAPITRE II.

A bord du *Victor-Joseph*. — Espagnols et Alsaciens. — En vue de Charleston.

Le *Victor-Joseph* faisait voile vers le sud des États-Unis avec un chargement de soieries lyonnaises. Le capitaine, qui était un bon homme sous sa peau couleur d'hippopotame, chargea le mousse Jacquet de me donner les soins nécessités par les premières atteintes du mal de mer. Je m'habituai cependant assez vite au roulis, et la traversée ne me fut pas trop pénible, grâce à l'énergique amitié de Marmisolle qui ne me parlait que de « la grandeur de notre but » et de « la splendeur de notre avenir. » Jacquet ne me quittait que lorsque les exigences de la manœuvre l'appelaient loin de moi. C'était une très-intéressante figure de mousse, pâle, les yeux noirs et vifs, les joues un peu creuses, les cheveux bouclés, les lèvres d'un rouge ardent, le cou bien dégagé, les mains très-petites, mignonnes, et la voix d'une

extrême douceur. J'avais rarement vu peau plus blanche que l'était la peau de Jacquet. Un jour que Marmisolle lui demanda : « Que fait ton père, Jacquet ?

— Je ne le connais pas, répondit-il.

— Et ta mère ?

— Je n'en ai pas, moi. »

Et ses yeux exprimèrent une telle tristesse que nous n'osâmes plus lui faire de pareilles questions.

Il y avait à bord, à titre de passagers, une famille espagnole et une nichée d'Alsaciens venus en charrette de Strasbourg à Bordeaux. Je dis *nichée*, car, dès l'arrivée à bord, la mère avait construit *à l'arrière*, avec des guenilles et de la paille, un véritable nid au fond duquel dormaient quatre petits enfants aux trois quarts nus. — « Tous ces gueux, me dit Marmisolle, seront dans quelques mois citoyens libres d'une grande nation, et je tiens pour sage le père qui leur évite une existence misérable dans un pays qui ne donne pas de pain. »

Les Alsaciens demeurèrent installés à l'arrière, recevant leur repas et parlant peu, tandis que les Espagnols, toujours debout, bruyants, allaient et venaient sans cesse. Le plus important de l'escouade était un maigrelet jeune

homme, au teint brûlé, au nez pointu, qui passait à cirer sa moustache noire le temps qu'il aurait peut-être dû employer à recoudre les déchirures de son manteau bariolé. A chaque pas qu'il faisait pour se diriger vers un point quelconque du navire, on eût dit qu'il s'apprêtait à entrer en danse. Cet homme avait toujours le mollet tendu et les pointes en dehors. Il accompagnait trois femmes et deux jeunes garçons qui passaient leurs journées à parler très-haut et tous à la fois, ne faisant silence que pour mordre dans d'énormes citrons. Ces Espagnols étaient aussi gais que les Alsaciens étaient tristes.

Lorsque le soleil se préparait à se coucher et que l'eau devenait comme du feu, les émigrants d'Alsace écoutaient une lecture que leur faisait leur père dans un vieux livre aux feuilles jaunies. Les Espagnols, eux, à genoux autour de l'une des femmes, récitaient quelques dizaines de chapelet. Dans les premiers jours, les Alsaciens si malheureux m'apitoyèrent... Vers la fin du voyage, j'étais lié avec les Espagnols. Ils étaient si gais les Espagnols! Et leur gaieté fut si communicative que les dernières heures des cinq derniers jours du voyage furent employées à danser sur le pont. Jac-

quet et Marmisolle composaient l'orchestre.

Marmisolle me dit un soir : « Vois-tu, petit, pour l'émigration les Espagnols sont supérieurs aux Alsaciens : en fait d'expatriation un homme qui rit en vaut dix qui pleurent ; un qui croit, vingt qui cherchent ; un qui prie, cent qui discutent ! »

Mon Dieu ! combien le cœur me battit quand le capitaine Boulaguet criant à Jacquet, qui était au plus haut du mât : « Hé ! mousse ! eh bien ? » Jacquet répondit : « Terre ! » Et je vis en effet quelque chose de gris à l'horizon. C'était Charleston.

CHAPITRE III.

Entrée de Charleston. — La milice. — Armée régulière. — La *Batterie*. — Annonces et engagement.

Le soleil était levé depuis deux heures lorsque le *Victor-Joseph* entrait dans la rade de Charleston. J'avais cru jusque-là savoir ce que c'était qu'une forteresse. Les forts Saint-Jean et Saint-Nicolas, qui défendent l'entrée du vieux port de Marseille, m'avaient toujours paru des colosses, et bien souvent je m'étais extasié de-

vant la hauteur de leurs murs. Littéralement l'entrée de Charleston m'effraya! Le navire longea une espèce de chenal interminable, et la suite des forts qui faisaient la haie était aussi longue que le chenal. Cette route bien gardée étant dépassée, le *Victor-Joseph* pénétra dans une sorte de cirque, encore entouré de forteresses, et alors devant lui se dressa une tour... je dis *tour* parce que j'ignore le mot dont il faudrait se servir. Cette tour immense, percée d'innombrables trous, — et chaque trou c'était un canon, — sortait de la mer, droite, énorme, inaccessible ! — « Un pays qui n'a pas d'armée, dis-je à Marmisolle, qui admirait tout, lui, est donc obligé d'avoir de telles forteresses ?

— Naturellement ! » me répondit-il.

Je n'osai pas, d'abord, demander l'explication du mot « naturellement ; » mais quelques minutes après Marmisolle satisfit de lui-même à mon désir. Il m'apprit que si les États-Unis d'Amérique n'avaient pas d'armée proprement dite, ils possédaient une *milice* capable de la remplacer au besoin. « Ce grand pays, si riche, si peuplé, continua Marmisolle, a un gouvernement républicain. Ce gouvernement a mission de défendre les intérêts des nationaux et de protéger le territoire; cette défense peut

amener des crises. Un État d'Europe, par exemple, peut convoiter une portion de ce pays et envoyer des troupes pour le surprendre et le conquérir; alors la guerre est inévitable; le gouvernement fait un appel aux armes, et tous ceux qui peuvent tenir un fusil ou charger un canon sont, sans distinction, appelés à défendre la patrie!

— Je vois maintenant, dis-je : il n'y a pas d'armée, mais tout le monde est soldat.

— C'est cela!

— Mais comment est organisée la garde de ces forts? car enfin, Marmisolle, ces formidables maisons de pierre doivent être habitées par quelqu'un?

— Certainement, mon ami. Il n'y a pas d'armée *permanente*, mais il y a une petite armée de volontaires réguliers qui est chargée de la garde des côtes et habite les forts et les arsenaux.

— Comment! des arsenaux à présent? des provisions de poudre, de boulets, de mitraille...?

— Il faut bien être prêt à repousser une attaque imprévue.

— C'est juste; et cette armée régulière.....

— Cette armée régulière n'atteint pas le chiffre de 15,000 hommes, qui sont disséminés

sur toutes les frontières de la république. »

Quand j'eus mis pied à terre sur *la Batterie*, —car c'est ainsi qu'on nomme là-bas le quai de la ville de Charleston, —je ne savais si je devais me plaindre ou me réjouir. Le capitaine nous fit ses adieux. La famille espagnole débarqua après la famille alsacienne, et vraiment je m'apitoyai sur le sort de ces déguenillés ainsi jetés sur le sol américain sans un seul sou dans la poche, un seul pain dans le bissac. Ils ne demeurèrent pas longtemps abandonnés. Chaque famille fut reçue sur *la Batterie* par un homme, tout de noir vêtu, qui parlant leur langue s'entretint quelques instants avec eux, et, les chargeant de leurs minces bagages, les emmena dans une rue voisine. — « Celui-ci, me dit Marmisolle, est tout simplement un évêque qui va se charger de placer les Espagnols; et celui-là un pasteur qui va s'occuper des Alsaciens.

— Et nous? dis-je.

— Nous, petit, c'est bien simple : nous avons toute la journée devant nous... Et maintenant, reprit-il, après avoir fait un tas de ses malles et paquets... et maintenant, à l'américaine ! chacun pour soi !

— Comment! chacun pour soi?

— Toi, reste là; on ne va pas tarder à venir

te demander qui tu es et ce que tu veux. Tâche de te *débrouiller* le mieux possible... C'est ton affaire ! »

Cette situation m'inquiétait; je n'avais pas en moi la plus petite parcelle de cette confiance dont Marmisolle était animé. Il allait, il venait, parlant à celui-ci, à celui-là... et je le perdis bientôt de vue. — « Vais-je rester ici? » pensai-je. Soudain un Américain m'accoste et me questionne. Je me hâtai de ne lui rien cacher de ma position. Il me conduisit, à travers de belles rues, jusque dans une espèce d'hôtel, me fit payer quelques francs et revint le lendemain m'éveiller en me remettant un journal. La somme minime que je lui avais remise, et que je croyais être la juste rémunération de ses complaisances, avait servi à faire imprimer dans un journal un avis ainsi conçu :

Un Marseillais demande un emploi; s'adresser à M. Baptistin, hôtel... rue... n....

Que faire ? Je ris et m'abandonnai à ce *monsieur* qui paraissait s'intéresser tant à moi. Je n'eus pas à me plaindre, car, dès le soir, je reçus la visite d'un Américain qui me tint à peu près ce langage : — « Je vous donne *tant* par jour et vous êtes à ma disposition : cela vous convient-il?

— Quel sera mon emploi ?

— Je n'en sais rien.

— Permettez...

— Je ne vous payerai que tous les soirs, et il vous suffira de refuser de m'obéir pour être dégagé.

— C'est bien ; mais sais-je seulement à qui je parle?

— Je suis entrepreneur.

— De quoi ?

— De tout.

— Ah !

— Est-ce convenu? Prenez ce dollar, c'est le prix de la journée première.

— C'est convenu. »

Voici quel devait être mon travail : aller tous les jours, au coucher du soleil, me promener à *la Batterie*, y rencontrer mon *patron*, et recevoir mon salaire. Avec cet argent, toujours ponctuellement remis, je payais mes frais d'hôtel, et il me restait encore quelque menue monnaie d'économie.

Mon ennui le plus persistant était de ne pas savoir ce qu'était devenu Marmisolle. Je m'en ouvris à mon protecteur qui me présenta à un flâneur de la *Batterie*, lequel pour bien peu d'argent se chargea de me satisfaire. Il me rap-

porta deux journaux où je lus, dans le premier: « *Un Gascon demande*, » etc... et dans le second: « *M. Marmisolle n'a qu'à se rendre à Richmond par le premier train, et il sera employé.* » Marmisolle était donc loin de moi, et, comme j'ignorais autant sa nouvelle adresse qu'il devait ignorer la mienne, je pris le deuil de son amitié.

CHAPITRE IV.

Le hangar. — Parc d'esclaves. — Le bétail humain. — Un chemin de fer. — Les ongles violets. — Une rencontre.

Cependant mon patron ne m'occupait pas. Le cinquième jour après mon arrivée seulement il me dit de me tenir prêt. Il me remit, le soir, un paquet de ficelles goudronnées et me fit le suivre. Au détour d'une rue nous rencontrâmes une escouade de gens parmi lesquels je fus pour ainsi dire incorporé, et avec eux je marchai pendant plus d'une heure en m'éloignant de la ville. Nous arrivâmes devant un vaste hangar à peu près caché sous de grands arbres, et, la porte s'étant ouverte, le patron nous introduisit dans l'intérieur. Au dehors piaffaient de lourds

chevaux attelés à d'énormes charrettes. Dans ce hangar, qu'éclairaient à peine les dernières lueurs du soleil couchant, il me sembla voir des hommes accroupis que gardaient des Américains armés. « Suis-je enrôlé dans une bande de brigands? » pensai-je. Mais tous ceux de l'escouade parlaient si joyeusement que je ne pus m'arrêter à cette pensée. La plupart étaient très-bien vêtus. L'un d'eux avait des gants. Une bouteille d'eau-de-vie circulait. A mon tour je saisis le gobelet que chacun avait fait remplir et vidé d'un trait, et je dis, « Assez ! » alors que quelques gouttes étaient tombées. Tous les yeux se braquèrent sur moi. J'en rougis d'abord jusqu'aux ongles; mais, en vérité, je n'eus pas le courage de boire le contenu du gobelet en entier pour me tenir à l'unisson : cela m'aurait tué du coup.

« Tu n'aimes pas l'eau-de-vie? » dit l'un d'eux.

N'osant pas répondre « Non, » je m'embobinai dans une phrase interminable destinée à faire comprendre à ces rudes buveurs que je n'aimais pas l'eau-de-vie. Un de la bande m'interrompit, vint vers moi, les yeux pleins de flammes, la bouche élargie par un franc sourire, et me prenant les deux mains :

« Quel accent ! dit-il, tu es Marseillais ?

— Oui, répondis-je.

— Comment va notre magnifique pays ?... Que viens-tu faire en Amérique ? reprit-il en provençal.

Ce compatriote fut mon ami, et je me sentis mieux à l'aise.

J'entamai avec le Marseillais une conversation qui fut interrompue par l'arrivée du patron.

« Allons, dépêchons-nous, dit-il, car voici la nuit noire qui descend. » Chacun courut à son poste.

Moi, je regardais, tenant toujours enroulée autour de mon bras la corde qui m'avait été remise... Que vis-je ? Vigoureusement interpellés, un tas d'hommes, de femmes, d'enfants, qui étaient accroupis pêle-mêle au fond du hangar, se levèrent, et l'on se mit en devoir de leur lier les mains avec des cordes. Ce spectacle me donna la fièvre. Qu'était-ce ? des prisonniers ? Mon compatriote m'instruisit : c'étaient des esclaves qu'on allait diriger vers le marché pour être vendus aux enchères. — « Et c'est là le métier qui m'est réservé ? Marmisolle ! Marmisolle ! tu m'as trompé ! Jamais je ne consentirai à mener mes semblables au marché comme l'on y conduit les bœufs, les moutons et

les chèvres ! Je suis libre de ne pas marcher ; je ne marcherai pas !

— Tu as tort, me répondit le Marseillais ; c'est un métier comme un autre.

— Vendre des hommes ? — Pas des hommes, des nègres ! »

Et lui expliquant comment j'en étais arrivé à me trouver en si détestable compagnie, le Marseillais me prodigua ses conseils. — « Ecoute, dit-il, tu n'es pas assez robuste pour faire ce métier ; c'est une chasse qui demande des jambes et de la tête... Crois-moi, ne dis rien : avec toi ou sans toi, ces noirs n'en seront pas moins conduits au marché, vendus, et bien d'autres encore après eux ; viens avec nous jusqu'à la moitié de la route. Au point du jour nous serons près du chemin de fer qui relie Charleston à Richmond, et là tu prendras le train qui te conduira à Richmond où tu trouveras facilement un meilleur ouvrage. »

Honteux de ma situation, je me décidai à suivre ce conseil. Hélas ! je dus attacher moi-même les mains à trois négresses, et, quelques minutes après, j'escortais avec les autres ce convoi de « bétail humain. » On les avait entassés dans des charrettes, au lieu de les faire marcher pour que, ne se fatiguant pas, ils

pussent arriver frais et être de bonne vente.

Il paraît que le *patron* qui m'avait choisi s'était enrichi à ce métier. Chef d'une bande de chasseurs éprouvés, voici quelles étaient ses opérations : sans cesse l'œil au guet et rôdant aux alentours de Charleston, il ne rencontrait pas un nègre sans lui demander son nom, le nom de son maître et la preuve de sa présence chez ce dernier. Son but était de surprendre les nègres échappés des plantations pour les rendre, contre une prime, aux propriétaires. Mais à côté de cette chasse, il en avait une autre où le gibier était plus rare, mais d'un rapport très-productif. Charleston étant un port de mer très-fréquenté par les navires de tous pays, il guettait sans cesse les matelots débarquant. Son œil exercé ne se trompait pas sur la race ; et chaque fois qu'il reconnaissait un homme de couleur, fils ou petit-fils de nègre, il l'arrêtait, l'entraînait, l'incarcérait, et, provision étant faite, il expédiait ses captures sur un marché. Et il avait le droit d'agir ainsi, car dans l'Etat de la Caroline du Sud, où est le port de Charleston, ainsi que dans tous les États qui reconnaissent l'esclavage, tout être qui a dans les veines une seule goutte de sang noir est à jamais à la merci du premier blanc qui s'en empare.

Cette loi me parut abominable, et je maudis bien des fois Marmisolle pendant cette nuit.

Le soleil nous surprit en plaine. Un léger brouillard qui nous enveloppait rendait les premiers rayons rougeâtres. Les uns sur les autres les nègres dormaient. A chaque cahot de la charrette on voyait leurs têtes tomber toutes du même côté. Tout à coup la cavalcade s'arrêta, et je vis qu'une mince rivière traversait la plaine. Un pli de terrain m'avait caché ce cours d'eau, vers lequel je courus pour rafraîchir mes tempes qui battaient la fièvre. Je fis vingt pas et j'écoutai : j'entendis au loin comme un roulement de voiture, et dans la solitude qui nous entourait ce bruit étrange suspendit mon attention. Le roulement augmentait de seconde en seconde ; le sol tremblait... je cherchais des yeux un mamelon qui me permît d'interroger l'espace, et j'espérais presque découvrir les flammes d'un volcan, lorsqu'un coup de sifflet retentit, e devant moi, à cinq mètres au plus, passa, rapide comme la foudre, une locomotive remorquant à toute vitesse une dizaine de wagons. Dire l'impression que je ressentis est impossible. L'idée du danger que je venais de courir fit venir de larges gouttes de sueur sur mon front. J'écartai les touffes d'ajoncs que le vent agitait

encore et je vis une reluisante voie ferrée. « Oh! Marmisolle! m'écriai-je, Marmisolle, en quel pays de casse-cou m'as-tu conduit! » Je me retournai, le Marseillais était près de moi. La pâleur qui avait envahi mon visage lui en dit assez, et il me renouvela ses conseils. — « La station, dit-il, est à cinq cents pas d'ici. Marche sur la voie jusqu'à la rencontre d'un poteau sur lequel est tracé en rouge un énorme n° 8, attends le train, embarque-toi..... et voilà! »

Le patron avait ordonné une halte. Les nègres, parqués, furent déliés, et une portion de riz et de pain leur fut distribuée. Ils mangèrent avidement, et je me pris à considérer de quelle façon ils supportaient leur malheur... que dis-je, leur malheur? ne les ai-je pas vus, après ce repas, se lever, se prendre par la main, se former en cercle, et tous, femmes et enfants, danser une très-bruyante *bamboula*? Ceci me rendit le tableau encore plus triste, et ma pitié se déversa tout entière sur le sort de quelques noirs qui, demeurés accroupis, ne prenaient aucune part à cette détestable joie.

Le Marseillais m'expliqua que pour cette fois la caravane ne se composait presque que de nègres ayant appartenu à un planteur ruiné par la faillite d'un banquier de New-York; ce plan-

teur liquidant son avoir, écoulant ses *marchandises*, avait chargé le *patron* de lui placer ses esclaves aux meilleurs prix. Leur danse était donc expliquée par la joie qu'ils éprouvaient d'avoir quitté un maître qui depuis quelque temps ne les faisait pas manger tous les jours.

« Et ceux-ci? dis-je, en désignant ceux qui persistaient à rester immobiles.

— Ce sont des captures des côtes, des imprudents qui ont voulu descendre à terre et dont les ongles sont violets.

— Quels ongles ?

— Ah ! voici ce que tu ne sais pas. Eh bien, apprends que tout descendant de nègre, jusqu'à la vingtième génération, porte le cachet indélébile de sa race ; il peut être plus blanc que toi, aussi blanc que la neige ; mais il aura toujours sur les ongles une tache jaunâtre qui le dénoncera.

— Est-ce vrai ? est-il possible ?

— Justement, dit le Marseillais, je puis te montrer un échantillon curieux : le plus joli jeune garçon qu'on puisse voir, blanc et doux comme du lait, un cou de femme et des mains de créole... mais... les ongles, ces maudits ongles... tu vas voir. »

Et arrachant le lambeau de couverture sous

lequel s'était blotti le malheureux prisonnier, le Marseillais me montra, en l'éveillant... qui? Jacquet!... Le pauvre mousse était descendu à terre, et les hommes du patron avaient reconnu le mulâtre, comme les chiens de chasse sentent à la trace le gibier. Il y avait eu une négresse dans sa famille! Quelle destinée! Je pleurai de vraies larmes presque instantanément, et je détournai la tête pour que Jacquet ne me reconnût pas.

Quelle rencontre! et en quelles circonstances! J'aurais donné un quart de ma vie pour rendre Jacquet au capitaine du *Victor-Joseph*. Et voici ue je me pris à maudire le capitaine. Comment avait-il laissé s'échapper du bord cet enfant? Quel pays! quelles horreurs! Et mon compatriote me conseillait de partir pour Richmond! Quoi! m'enfoncer plus avant sur le sol américain? marcher vers l'intérieur de ce pays qu'habitent des chasseurs d'hommes? Jamais! j'irai à la station n° 8, bien; je prendrai le chemin de fer, oui; mais je retournerai à Charleston, et de Charleston à Bordeaux... Mon pauvre Jacquet! lui! esclave!... Ma foi je n'y tins plus; je demandai hardiment au Marseillais si l'on ne pouvait pas trouver un moyen de sauver ce malheureux. Il me regarda avec des yeux cli-

gnotants qui semblaient dire : « Tu es fou ! » et ce regard m'intimida à un tel point que je n'osai pas renouveler ma question.

L'ordre du départ venant d'être donné, je m'armai de tout mon courage et je fus déclarer au patron que je ne pouvais aller plus loin. Chose singulière, il ne manifesta aucun étonnement. Voici ce qu'il me dit : « Cela ne me surprend pas. Tous les hommes que je prends au débarqué me quittent le lendemain, lorsqu'ils sont Français... puis, trois ou quatre mois après, je les vois revenir d'eux-mêmes au hangar pour demander à signer un engagement... seulement, ajouta-t-il, d'habitude ils viennent jusqu'à Florence, car l'amour du nègre ne l'emporte pas sur leur curiosité.

— Qu'est-ce que Florence? dis-je timidement.

— Florence, c'est la ville où se tient le marché et où nous vendrons cette cargaison dans cinq jours. »

La voix du patron était si douce et la façon dont il recevait mon congé si affable, dirai-je, que je me hasardai à parler de Jacquet, en le montrant du doigt.

« Bonne prise, n'est-ce pas? interrompit-il. Eh mais, vous connaissez déjà la qualité de la

marchandise?... Allons! venez-vous à Florence?

— Jamais!

— Et où allez-vous? à Richmond?

— Je vais à Bordeaux.

— Bon voyage, mon frère, vous n'êtes pas né pour être citoyen de la grande République américaine! »

Et, donnant un coup de sifflet, il ne s'occupa plus de moi.

CHAPITRE V.

L'homme libre. — L'école. — Un envahissement. — Les idées dans le Nord et dans le Sud. — Axiome esclavagiste.

Qui croirait que cette apostrophe dernière de « l'homme libre, » comme disait ce gueux de Marmisolle, me fut au cœur, mais là comme une flèche qui frappe au but, et que j'hésitai à me rembarquer pour la France? — « C'est quelque chose de fort beau que ton citoyen de la République américaine, disais-je en serrant les dents, si j'en juge par ce que j'en ai vu jusqu'ici; certes, je me flatte de n'être pas né pour te ressembler! mais je vaux mieux que toi, le sais-tu? Est-ce que je consentirais jamais

à être le berger d'un pareil troupeau? Est-ce que j'aurais jamais le courage d'enlever un pauvre enfant pour l'aller vendre sur un marché? A Charleston! à Charleston, c'est dit. » Ce fut mon dernier cri et ma décision suprême... mais, je n'osai pas ajouter : A Bordeaux! Cet affreux marchand d'esclaves m'avait blessé. J'aurais voulu lui montrer que je pouvais être aussi bien, et mieux que lui peut-être, citoyen libre de la grande Amérique.

Le Marseillais me fut d'un grand secours, car il me donna les indications nécessaires pour atteindre la station. Tout ce que je pus faire pour Jacquet, ce fut de le recommander à mon compatriote. Mon compatriote me rit au nez... Mais c'est égal, je fus satisfait d'avoir fait cela. Arrivé en ville, je m'aperçus que mes poumons aspiraient plus facilement l'air américain : je me sentais presque chez moi, rien ne m'embarrassait. Je retrouvai l'hôtel où j'avais laissé mes effets et demandai carrément où se trouvait l'église la plus proche. Comment n'avais-je pas compris cette leçon qui m'avait été donnée le jour même de mon arrivée en Amérique par les Espagnols et les Alsaciens?

J'éprouvai comme un remords en franchissant le seuil du temple; chrétien et Fran-

..

çais, je n'avais pas fait ma première visite à l'autel. Je m'accusai et vis que j'avais mérité toutes mes mésaventures. Le bon prêtre qui desservait cette modeste église me reçut comme un père reçoit son fils, et pendant une heure je demeurai auprès de lui oubliant, en vérité, que j'étais en Amérique, ce pays du « chacun pour soi. » Cet homme vénérable était entouré d'une trentaine d'enfants auxquels il apprenait le catéchisme. — « Vous ne vous figurez pas, mon fils, me dit-il, combien il nous faut fourbir nos armes pour lutter contre le froid protestantisme qui nous envahit ! Je forge des cuirasses pour ces jeunes soldats du Christ, qui seront bientôt appelés à combattre le grand combat où les paroles sont meurtrières. Il faut qu'ils s'opposent à l'envahissement des doctrines du Nord.

— De quel envahissement me parlez-vous? dis-je au prêtre; comment envahir sans armées ?

— Mon fils, reprit-il, ils sont Anglais là-haut, nous sommes Français ici... Cela ne peut durer. Il y a des signes précurseurs dans l'air, le sol s'agite, un volcan roule sa lave sous la première croûte de terre. Je ne sais où jaillira la flamme, mais je sens qu'elle est prête à s'élancer.

— Vous paraissez craindre une guerre? dis-je, anxieux.

— Guerre terrible, dit-il, si un seul coup de fusil est tiré.

— On ne le tirera pas ce coup de fusil.

— Dieu le veuille !... Pour moi, continua-t-il avec calme, dont la mission est toute de paix, je redoute comme un ennemi dangereux, je considère comme une invasion épouvantable, ce souffle glacial qui nous vient du Nord, et qui veut nous faire raisonner nos sentiments. Une malheureuse nécessité, mon fils, a fait ici adopter l'esclavage, mais tant que nous pourrons opposer l'esprit de charité aux funestes effets de cette institution, nous n'aurons pas lieu de nous alarmer... Mais si le Yankee vient vers nous avec son hideux positivisme, oh ! alors, malheur ! malheur ! parce que l'esclave ne sera plus qu'un *objet* de commerce, une *machine* productive, et cette plaie morale finira par ronger le corps américain. C'est pourquoi j'instruis ces enfants et je compte sur ces têtes blondes, sur ces cœurs purs, sur ces âmes aimées de Dieu, pour conjurer l'orage qui s'apprête à fondre sur nous. Oui, j'espère ! »

Je me hâtai de partager cet espoir, car l'idée contraire me navrait. Je mis sur le

compte de l'exagération les craintes, hélas ! trop fondées du prêtre, et lui fis part du but de ma visite. Puis, comme il m'avait parlé d'esclavage, je lui racontai le malheur de Jacquet. — « Ceci est horrible, me dit-il. En effet, ce *patron* use d'un droit qui lui est acquis. *Tout nègre doit appartenir à quelqu'un*, c'est l'axiome... mais vous, quelle route comptez-vous suivre ?

— Je n'en sais rien, répondis-je... J'attends vos conseils.

— Le travail de la terre ne vous effraye-t-il pas?

— Je suis jardinier, ainsi...

— A merveille ! Eh bien, mon fils, prenez le chemin de fer de Richmond, arrêtez-vous à la station de Florence, demandez au premier nègre que vous rencontrerez ou au premier planteur l'habitation de maître Toinot ; il vous faudra marcher une bonne heure pour y arriver. Vous remettrez audit Toinot la lettre que je vais écrire, et je crois que vous serez satisfait. »

C'est ainsi que, contrairement à ma quasi-décision, « je marchai plus avant » sur le territoire américain.

CHAPITRE VI.

Florence. — Une forêt de pins. — Blancs et noirs. — L'exploitation des forêts de la Caroline du Sud. — La gardeuse d'esclaves. — L'habitation.

Descendu, ainsi qu'on me l'avait indiqué, à la station de Florence, j'accostai un nègre et lui demandai quelle était la route à suivre pour arriver à la plantation de maître Toinot. Le nègre indolemment me montra du doigt une forêt qui se trouvait sur ma droite, et, sans dire un mot, il s'éloigna. J'essayai, en étendant le doigt à mon tour, de marquer la direction que m'avait désignée l'esclave, et je marchai droit vers un point que je me fixai à l'horizon. Après une demi-heure d'un pas très-allongé, j'atteignis la forêt de pins. Quels arbres ! et combien ils étaient serrés ! Un sentier qui serpentait et que je voyais se dérouler, ainsi qu'un ruban gris, dans les profondeurs du bois, me parut être dans la direction indiquée. Je m'y engageai résolûment. Le sol était moussu ; une mousse jaune et épaisse. Les aiguilles séchées des pins qui couvraient le terrain formaient de temps à autre comme des plaques bronzées sur

ce tapis. Cela amortissait mes pas, de sorte que le silence de la forêt pesait de tout son poids sur mes épaules. Les grands pins, aux troncs cuivrés et sanguinolents par places, formaient rigidement la haie; à droite et à gauche mon regard n'allait pas au delà de cent mètres. C'était tout noir au fond. En face le sentier se déroulait à mesure que j'avançais, mais avec des teintes plus sombres; j'étais trop seul dans ce chemin, et avec cela le sentier semblait se refermer sur mes pas. Ce qui me consolait, c'est qu'après avoir marché un long quart d'heure, je n'avais pas encore rencontré un seul sentier faisant la croix ou le V avec celui que je suivais. J'étais donc bien assuré de ne m'être pas engagé dans une voie de bifurcation. — « Je marcherai encore une heure ici, me dis-je, et si je n'ai pas dépassé le bois, je reviendrai sur mes pas... Je n'aurais pas dû me fier au geste de ce nègre, mais attendre la parole d'un blanc. » — Eh bien, me dit ma conscience, voici que vous faites déjà une différence entre un blanc et un noir, M. Baptistin ! Ce qui est assez curieux, c'est que dans mon trouble, trouble bien naturel, n'est-ce pas? je ne regrettais rien. L'idée que j'étais dans un pays où parti de rien on pouvait arriver à tout me soutenait. Il me sem-

blait naturel que toutes les peines que j'avais supportées devaient m'être comptées, et que mon seul voyage était un acte de courage méritant une récompense.

Je m'étais chargé de quelques provisions. Assis sur un tertre, je me mis en devoir de déjeuner. Je m'installai le plus commodément possible, le dos appuyé sur le tronc d'un sapin... mais quand je voulus me lever, ma blouse était collée à l'arbre et mon pantalon tenait au sol. Chacun de ces arbres avait une entaille à hauteur d'homme, et dans les lèvres de cette entaille était assujetti un mince roseau ; par ce roseau s'écoulait la résine. En soumettant à cette saignée perpétuelle une forêt de sapins, on recueille assez de gomme résineuse pour alimenter plusieurs chaudières, qui transforment ce produit naturel en une essence qui a nom essence de térébenthine. C'est là une des principales industries de l'Etat de la Caroline du Sud. Cette leçon me coûta une blouse presque neuve et un pantalon. Je m'étais assis en plein dans l'espèce de cuvette creusée dans le sol pour recevoir la gomme découlant du roseau ; de sorte que, tandis que ma blouse se collait au sapin, que je demeurais mollement assis dans la résine fraîche, par le roseau, con-

tinuant son rôle de fontaine, découlait goutte à goutte, sur mon chapeau, le sang de l'arbre très-productif.

Ainsi gommé des pieds à la tête, — c'est littéral, — et reluisant comme une feuille de chou sur laquelle se sont promenés les colimaçons, je repris ma route. Tout à coup des cris humains frappèrent mon oreille. Après un coude du sentier qui contournait, en cet endroit, un bloc de roches vertes de mousse, un spectacle curieux me fut donné. Une sorte de petite charrette d'osier surmontée d'un dais de toile grise obstruait mon chemin, et tout autour, debout au pied de chaque arbre, était un nègre qui régularisait une de ces entailles dont je connaissais désormais le rôle.

D'autres nègres, munis de calebasses, récoltaient la résine dans les cuvettes pour la transporter dans la charrette au dais gris. Je m'arrêtai et contemplai ce tableau. Vraiment cela me fit plaisir. Il régnait une telle activité, ces noirs travaillaient avec tant de zèle qu'on eût dit, à les voir aller et venir sous ces grands arbres noyés d'ombres, une immense fourmilière faisant ses provisions d'hiver. Et qui est-ce qui gardait ce troupeau ? car il y en avait bien cent... qui? Une jeune fille de dix-

sept ans à peine. Elle était assise sur le tronc renversé d'un sapin ; à côté d'elle une jeune négresse qui tissait un panier d'ajoncs; autour, quatre ou cinq négrillons qui jouaient sur la mousse.

Je fus très-heureux de rencontrer enfin une figure blanche, et, m'approchant de cette gardeuse d'esclaves, je me décidai à lui demander mon chemin. Cette jeune fille gardait donc des hommes comme nos paysannes de France gardent les dindons! — « Mademoiselle, lui dis-je, m'indiquerez-vous le plus court chemin à suivre pour arriver à la plantation de maître... de M. Toinot?

— Dites maître Toinot, repartit-elle en souriant; mon père aime bien qu'on l'appelle ainsi.

— Quoi! monsieur... maître Toinot... votre..?

— Mais oui, c'est mon père. Vous êtes à dix minutes de la maison, qui est bâtie sur la lisière du bois. »

Il y eut un silence. Je ne savais plus quoi dire, tant était grand mon trouble. « Phœbus! cria-t-elle, Phœbus! » Phœbus accourut : c'était un gaillard à peau luisante, les épaules larges comme cela... et les mains... et les pieds!... Phœbus répondit : « Oui, maîtresse! » et m'accompagna à la plantation.

L'esclave me dit qu'il « adorait maîtresse, maître, et tout le monde à la plantation, » et que si j'y vivais, il m'aimerait. « C'est donc un grand planteur, ton maître?

— Oh! très-riche, maître... Tout ce bois à lui, grandes rizières, grosses plantations de coton, dix vaches, vingt chevaux et trois cents esclaves... Oh! très-riche. »

Nous marchions l'un à côté de l'autre.

Ce bon Phœbus avait gâté ma joie : « Maître Toinot avait trois cents esclaves! » Ces mots me déchiraient l'oreille. Je ne pensai pas pouvoir jamais m'habituer à cette vie. Je ne vis plus rien de la route, tant ma pensée active m'obsédait. Mes yeux éprouvèrent une impression extraordinaire au moment où nous quittions le bois pour traverser un champ planté en coton. C'était comme si je fusse sorti d'une cave : le soleil faisait clignoter mes paupières. Tout à coup Phœbus s'arrêta, et je reconnus qu'après avoir franchi un vaste portail, nous nous étions engagés dans une allée sablée d'une grande longueur. C'était un boulevard, et par la double rangée d'arbres qui l'ombrait et par la ligne très-régulière de maisonnettes basses qui se développait des deux côtés. Toutes ces maisons blanches, propres,

avaient leurs portes fermées. C'était d'aspect un peu désolé, et sans les innombrables jets de roses trémières qui s'élançaient de toutes parts, cela eût été froid et nu comme un corridor de caserne. Cette allée nous conduisit directement dans un jardin immense où s'épanouissaient des fleurs de toutes races. Il y en avait tant que je crus d'abord qu'elles avaient été jetées là pêle-mêle. A droite de ce jardin s'élevait une maison spacieuse, simple, carrée, avec terrasse au-dessus d'un troisième étage et balcon de toute longueur en façade, Une immense véranda ombrait les trois marches conduisant dans l'intérieur.

Un gros et bon homme, tout de blanc vêtu, vint directement à moi, me tendit la main, sourit et me secoua comme on secoue les pruniers en septembre. — « Eh bien, me dit-il, avant que je lui eusse adressé un seul mot, voici un beau champ de travail : toutes ces fleurs attendent; taillez, coupez, arrachez, prenez autant de nègres qu'il vous plaira et faites-nous un parterre, mais là, un vrai parterre.

— Monsieur, dis-je, voici une lettre...

— Oui, je sais, je sais, j'ai lu... »

Il déploya le journal de Charleston, dans lequel on aurait pu en couper trois de la taille

de nos plus grands journaux de France, et me montra une annonce ainsi conçue : « *Mon frère, je t'envoie un jardinier : Jules et Marie seront enfin contents.* » — « Quel admirable pays ! Quel original système de correspondance ! m'écriai-je.

— Eh bien, vite, continua maître Toinot, arrangeons ces fleurs. »

Cette activité dévorante de l'Américain me gagna presque subitement. Je n'avais ni cisailles ni serpette ni couteau, et cependant je pénétrai dans ce fouillis parfumé et commençai à arracher de ci de là les tiges desséchées qui étouffaient les roses et les œillets. Maître Toinot et Phœbus étaient partis !

Cette façon de vivre me donna la clef des travaux merveilleux accomplis en si peu de temps par les Américains, et dont Marmisolle m'avait si souvent entretenu. — « Vois-tu, m'avait-il dit, ce qui fait la force des Américains, c'est qu'ils ne perdent pas une seule minute de leur existence. » J'en avais la preuve dès mon arrivée, et, chose curieuse, je fus content de vivre ainsi dans le travail dès la première heure. J'engageai même mon amour-propre le plus chatouilleux à faire de cette anarchie de fleurs un jardin magnifique. Au cou-

cher du soleil je travaillais encore. Ce fut un son de cloche qui interrompit mon labeur.

CHAPITRE VII.

Maître Toinot le planteur. — Mademoiselle Toinot. — Les cases des nègres. — Le mousse Jacquet.

Assis sur un fauteuil de joncs tressés, devant la porte de sa demeure, maître Toinot fumait. Pour que cet homme ne travaillât plus, il fallait que la cloche eût réellement sonné l'heure du repos. Je pris place sur la seconde marche de l'escalier, sous la véranda, et je vis, dans la courte conversation que j'eus avec maître Toinot, qu'il ne dépendait que de moi qu'il me considérât comme étant de sa maison. Cette conversation calma les seules inquiétudes qui troublaient encore mon esprit, ce mauvais esprit qui se révoltait encore à l'idée de me voir redevenir ce que j'aurais dû être par droit de naissance, c'est-à-dire simple cultivateur. Le système de l'esclavage me faisait horreur, et cependant, malgré moi, je me pris à me reposer sur cette pensée que dans un pays d'esclaves noirs les blancs devaient fata-

lement se trouver en une position de commandement, et que par conséquent ma part de travail dans la plantation de maître Toinot — puisqu'on le nommait ainsi — devait être toute dirigeante.

Ce qui me rassura surtout, ce fut la façon tout aimable dont maître Toinot me traita. Dès les premiers mots, je vis qu'il me considérait comme son égal et savait apprécier mes connaissances. Ainsi, un seul voyage, un seul changement de latitude m'avait tiré de cette position inférieure que mon éducation me rendait insupportable à Marseille.

Voici qu'une grande rumeur arriva du côté de l'allée d'entrée, et bientôt accoururent vers nous des escouades de nègres, négresses et négrillons, qui se rangèrent d'eux-mêmes sur une ligne, en face de maître Toinot. Ce dernier les regarda attentivement presque l'un après l'autre et leur dit ensuite : « Allez! » — Tous ils se séparèrent, et je les vis se diriger chacun vers l'une des cases de l'allée.

« Voici ma fille, » dit maître Toinot.

L'on entendait au loin comme un bruit de grelots. Quelques minutes après la charrette au dais gris arrivait devant la maison, et la jeune fille que j'avais déjà vue dans le bois vint se

jeter dans les bras de son père. « Et Jules? dit-elle.

— Ton frère, répondit maître Toinot, ne reviendra que samedi, tu le sais bien.

— Tiens, c'est vrai... je croyais que c'était aujourd'hui samedi, moi.

— C'est vendredi, Mademoiselle, dis-je doucement.

— Marie, reprit maître Toinot après un silence, je te présente celui qui désormais partagera, avec ton frère, la direction de notre plantation, devenue trop lourde pour mon âge. C'est mon frère qui me l'adresse.. Et je t'annonce une bonne nouvelle : monsieur possède de grandes connaissances en botanique.. Tu le vois, ton parterre a déjà reçu ses soins.

— Monsieur, dit-elle en ouvrant ses yeux... et quels beaux yeux ! je voudrais être à votre place, connaître les fleurs, pouvoir leur parler, les faire belles, savoir leurs maladies, les soigner... j'aimerais cela, moi.

— Mademoiselle, dis-je, si vous le désiriez, vous en sauriez bien vite plus que moi, allez !

— Si vous voulez, dit-elle, vous me donnerez une leçon tous les jours... Mais, moi, qu'est-ce que je pourrais bien vous apprendre ?

— Ce que vous voudrez, Mademoiselle : hors la taille des fleurs je ne sais rien.

— Savez-vous l'anglais?

— Pas un mot.

— Je vous l'apprendrai. Est-ce convenu?

— C'est convenu. »

Elle me tendit la main comme l'avait fait son père, et comme son père elle me secoua rudement. Les singulières coutumes! Ces bonnes gens me traitaient déjà comme si j'avais été l'un de leurs parents les plus proches. Phœbus lui-même était pour moi plein de prévenances : il m'apporta du tabac et des cigares.

« Allons, Marie, reprit maître Toinot, fais-nous dîner. »

Marie courut vers la maison et ne revint que pour sonner la cloche.

Quel repas je fis ce soir-là! De quel sommeil je dormis! Mais dans un rêve je vis Jacquet, mon pauvre Jacquet! Je résolus alors de faire part à maître Toinot du malheur qui avait frappé le mousse, et je me demandais le lendemain par quel moyen j'arriverais à m'aboucher de si grand matin avec le planteur, lorsque, ouvrant les volets verts de ma chambre, je vis maître Toinot, le cou nu, le nez dans une vaste terrine pleine d'écume de savon. Vite je m'ha-

billai et descendis. Il parut satisfait de me voir levé et m'emmena avec lui faire « sa tournée. » Chaque mâtin, il visitait l'intérieur de toutes les cases de ses nègres, et, les questionnant, il apprenait d'eux directement les besoins qu'ils pouvaient avoir. Il y avait deux négresses qui ne se levaient pas depuis huit jours et un négrillon qui grelottait la fièvre. Tous les autres me parurent en pleine santé. Ils réclamèrent, celui-ci du linge, celui-là une veste neuve, etc. Maître Toinot prenait note des justes demandes.

Revenu à la maison, il remit ce papier à la négresse qui avait nourri Marie. Sa fille était chargée de distribuer les objets accordés aux nègres. Elle veillait aussi à ce que la plus grande propreté régnât dans les cases. Tout ceci me réjouissait, et je commençais à me familiariser avec ce gros mot d'esclavage qui jusqu'ici m'avait tant effrayé. Derrière sa case, chaque famille noire avait son jardin qu'elle cultivait, et le soir Marie et sa nourrice réunissaient les négrillons auxquels elles apprenaient le catéchisme. Enfin, ce qui me combla de joie, ce fut la pleine réussite qui couronna mes ouvertures à maître Toinot au sujet du mousse. Il avait justement besoin d'un esclave très-intelligent, et, se confiant à ma parole, il écrivit une lettre à

son fils Jules, qui était à Florence, pour qu'il eût à acheter Jacquet et à le ramener avec lui, le soir même, à la plantation.

Phœbus porta la lettre... Et le samedi soir, en effet, — combien j'en fus heureux ! — Jacquet était attaché à la plantation de maître Toinot.

En quinze jours je terminai mon parterre et j'appris à compter en anglais. Il n'y avait que *onze* et *douze* que ma mémoire refusait à s'approprier. Marie m'écrivit *eleven* et *twelve* sur un papier que je promis de relire tous les quarts d'heure.

J'avais dit « tous les quarts d'heure » comme j'aurais dit « toutes les heures » : ce n'était là qu'une manière de parler, et cependant je me fis un scrupule de cette promesse, et à chaque instant je courais regarder le grand cadran de la maison pour demeurer fidèle à ma parole et répéter dix fois, vingt fois : *eleven*, *twelve*, *eleven*... Pour tout dire, un mois après mon installation je bénissais Marmisolle du fond du cœur !

CHAPITRE VIII.

La plantation. — Organisation militaire. — Les États du Sud. — De l'idée de l'esclavage.

Je ne pouvais cependant pas employer toute ma vie à embellir le parterre de maître Toinot, et je commençais à me demander fort sérieusement par quel travail je gagnerais les délicieuses soupes que je mangeais trois fois par jour en compagnie de l'excellent planteur et de sa gracieuse fille, lorsque maître Toinot me mit très à mon aise en me traçant le programme de mes occupations. Je devais me considérer comme étant intéressé à la réussite des affaires générales du planteur, et partager avec lui la surveillance des plantations. Aujourd'hui aux rizières, demain aux cotons, plus tard au bois de pins... telle devait être mon existence; de plus j'eus, pour mon usage spécial, un cheval et trois nègres. Je me promettais de réclamer Jacquet et Phœbus: Jacquet comme ami, Phœbus (pourquoi ne le dirais-je pas?) comme défenseur : ses épaules étaient si larges! Mais Phœbus était « maître des écuries, » et je ne pouvais l'avoir auprès de moi.

La plaine immense où se faisaient les plantations de coton, et dans laquelle je passais la plus grande partie de mes jours, avait un aspect marécageux; des flaques d'eau se montraient çà et là; je compris dès lors la nécessité d'un cheval. Jules Toinot me donna les premières notions de l'art du cavalier.

Jules était un beau garçon, élancé, élégant, gracieux en ses manières, mais sans affectation. Son vêtement avait une coupe et des couleurs d'uniforme. Sur le képi qu'il tenait dans sa main était un numéro en cuivre jaune, et je vis, accroché au mur de sa chambre, un matin où il m'y appela, un sabre à la garde argentée; Jules était-il donc soldat régulier? Je le lui demandai franchement le soir, à table.

« Non, me répondit maître Toinot, dégustant un pilau fortement épicé, non, la République américaine n'a pas besoin de soldats. Tous nous avons juré de maintenir l'intégrité du territoire et l'honneur de la nation; tous nous prendrions le fusil si cela était nécessaire pour venger une insulte ou repousser une agression. »

— Tous, pensai-je, est facile à dire... Je crois qu'il faudrait beaucoup de bien bonnes raisons pour me décider à vivre la vie des camps. Et encore...

— Avec une armée permanente, continua maître Toinot, on a des soldats qui ne savent faire autre chose que se battre et des officiers auxquels il faut payer les uniformes et les loisirs ; grâce à eux, la paix coûte presque aussi cher que la guerre. Pour entretenir ces guerriers, d'autant plus exigeants qu'ils sont inactifs, il faut un budget énorme... Pour avoir un budget il faut établir et maintenir de lourds impôts, cette source de tous malaises; or le soldat et l'officier ne connaissant au monde que celui qui les paye, les nourrit, les habille et leur promet un peu de gloire, il suffit que *celui-là* qui est leur chef nourrisse des velléités de pouvoir exagéré pour que ses soldats l'approuvant, le servant, le soutenant, il se déclare seul maître, puis dictateur... puis... Et quelle République résistera à une armée permanente?

— Ceci, maître Toinot, ce sont des raisonnements au-dessus de ma portée... Mais, j'y reviens, s'il n'y a pas d'armée, le costume de votre fils n'est donc pas un uniforme militaire?

— C'est bien au contraire un costume militaire; et quand vous serez reconnu comme citoyen de la République, j'espère bien que, sous les ordres de Jules, vous irez manœuvrer

à Florence, deux fois par an, comme il le faisait voici quinze jours à peine.

— Voyons, voyons, maître Toinot, je n'y suis plus.

— Mon fils n'est pas officier dans l'armée régulière : il est officier dans la *milice.* Il faut bien que nous soyons prêts à repousser une invasion enmemie, ou soumettre une révolte d'esclaves, n'est-ce pas?

— Ainsi, dans les Etats-Unis il y a une milice?

— Oui, mais dans le Nord l'exercice a été trouvé trop fatigant par les Yankees, et ils l'ont abandonné. Nous, voyez-vous, nous sommes fiers de notre organisation. Chaque État a sa milice, qui est composée de tous ceux qui peuvent tenir un fusil, et les planteurs se font un devoir de donner à leurs fils une véritable éducation martiale qui les familiarise avec les idées de guerre... Et puis, ajouta maître Toinot avec un accent singulier, *on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve.* Il faut savoir déchirer la cartouche, viser, construire des ponts, charger des obusiers... Qu'est-ce que quelques jours consacrés chaque année à faire de grandes manœuvres? c'est une distraction, un plaisir, et (il se répétait, le cher homme) nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve. »

Jules, à ces paroles, levait la tête, fronçait ses sourcils et demeurait soucieux en serrant dans sa main le manche de son couteau de table. Marie nous regardait, et ce regard rencontrant le mien (c'est vraiment singulier!) m'empêcha de prononcer une phrase que j'avais déjà mâchonnée. « Pour moi, allais-je dire, ce plaisir des camps ne me tente pas; et je ne suis venu en Amérique que parce que Marmisolle m'a assuré qu'on ne s'y battait pas. » Et dire que je n'osai pas prononcer ces mots devant cette jeune fille.

Jeté tout d'un coup dans le monde américain, chaque minute m'apportait sa surprise. Ce fut d'abord la familiarité avec laquelle me reçut maître Toinot, familiarité qui, tout en me satisfaisant, apporta un certain embarras dans mes actes... Ce fut ensuite le ton tout amical dont le fils de la maison, Jules Toinot, me parla dès notre première entrevue. On ne se gênait pas devant moi; le père et le fils parlaient de leurs affaires, de leurs projets, et ne dédaignaient pas de me questionner, ce qui, un soir, amena un incident sérieux.

Après le repas, nous restions autour de la table, et de longues conversations s'entamaient. Souvent on parlait de la plantation, plus sou-

vent encore de la politique américaine. Jules Toinot était tout feu, tout flamme. Son père le laissait aller, sans l'interrompre, et d'un mot renversait tout l'échafaudage d'arguments qui avait été élevé. Lorsqu'il s'agissait de l'avenir de la République, je me taisais ; car vraiment je ne m'étais pas encore familiarisé assez avec les droits du gouvernement et des gouvernés pour avoir une opinion solide ; je ne prenais ma part des discussions que lorsqu'il s'agissait de détails d'organisation dont je pouvais apprécier la valeur. Un soir, disais-je donc, un incident se présenta. La question de l'esclavage se dressa devant nous. Moi, le seul mot « esclavage » m'épouvantait : aussi je n'hésitai pas à me prononcer contre ce système. Jules Toinot se posa en contradicteur. Sa franchise autorisant ma franchise, je laissai libre cours à mes pensées, et je dis que je n'admettrais jamais qu'un homme puisse avoir le droit de disposer d'un autre homme, quelle que soit son origine, ou sa couleur.

Jules prétendit alors que l'esclavage était un bienfait. « Il faut, disait-il, tout d'abord écarter cette idée d'achat et de vente d'hommes, faits qui ne sont que des moyens indispensables pour atteindre le but que je défends : car, quel est le

but? Le but est l'avenir de l'Amérique, la raison d'être de cette nation nouvelle qui a donné la vie à ces immenses territoires restés la proie de la stérilité, contre l'ordre de Dieu qui créa la terre féconde... Sans les esclaves, jamais l'Amérique n'en serait arrivée où elle en est... Et sans l'esclavage, le Sud redeviendrait désert et infécond... l'esclavage est une nécessité.

— Je l'admets, interrompis-je, mais je déplore...

— Attendez, reprit-il... Qu'est-ce que ces esclaves dont la condition vous épouvante? ce sont de malheureux noirs nés en Afrique, dans un royaume gouverné par un roi qui a trop de sujets et qui en fait, à chaque occasion, un massacre... Ce roi a trouvé plus lucratif de vendre ses sujets que de les tuer.. et certains de ses sujets trouvent préférable de se vendre que de courir le risque d'être tués... Telles sont les deux sources d'hommes où nous puisons... qu'en dites-vous?

— Je ne dis rien, continuez!

— Ces noirs nous arrivent par la voie d'un marché; c'est affreux, j'en conviens, mais comment voulez-vous qu'ils nous arrivent? S'ils ont pour nous une valeur, il est très-logique qu'on nous la fasse payer... et bénissons cette

situation : car s'ils n'étaient pour nous d'aucune valeur, nous ne les enlèverions pas aux rois massacreurs de l'Afrique. Je dis plus : si, par un effet de déversement de population, l'Amérique bénéficiait tout naturellement, comme d'une inondation, d'une quantité de nègres, ces ouvriers de la terre devenant sans valeur, les marchés n'existeraient plus, les noirs, nos frères, ne seraient plus cotés comme des bêtes de somme... mais savez-vous quel en serait le résultat? Les planteurs égoïstes qui ne voient dans le nègre qu'un instrument de richesse, les traiteraient affreusement, en abuseraient, certains qu'ils seraient de pouvoir les remplacer facilement... Au contraire le noir est coté, il a une valeur, et une valeur très-grande : de là pour tous une nécessité de soins exigés par la conservation d'un capital.

— Je comprends très-bien tout ce que vous dites, interrompis-je ; mais, que voulez-vous ? je ne puis arriver à raisonner cette répulsion que j'éprouve en face de l'esclavage... Oui, je sais bien que l'esclavage est un progrès comparé à la condition des noirs d'Afrique... J'ai vu les esclaves ici, et vraiment je ne saurais les plaindre. De quels soins ne sont-ils pas entourés ! on leur donne la nourriture du corps

et la nourriture de l'esprit. Je crois même qu'on en fait des hommes! Mais, je le répète, l'idée générale me fait peur. »

Jules Toinot prétendit qu'on ne pouvait raisonner ainsi; « qu'à se butter contre un parti pris on perdait son temps et sa peine, et qu'après tout il me devait suffire qu'un Américain honorable m'assurât la nécessité de l'esclavage et ses heureux effets pour que j'aie à me ranger à ses avis. » Cette fin de discours m'embarrassa fort. Je vis bien que Jules Toinot était *piqué*, comme on dit, et j'allais riposter qu'ayant commencé par estimer les Américains sur la réputation qu'ils avaient de respecter toutes les opinions, j'étais surpris de rencontrer une pareille résistance, lorsque Marie Toinot elle-même me devança : — « Mon frère, dit-elle, vous avez tort de parler ainsi ; car, pour ma part, je partage les sentiments de votre antagoniste. On peut fort bien, ce me semble, reconnaître que le *noir* esclave chez nous est plus heureux que s'il était libre chez lui ; que perdu en Afrique, il est sauvé en Amérique ; que nos soins constants lui atténuent tous les déboires de sa situation… qu'en demeurant assujetti à un travail continuel, il paye en quelque sorte ce qu'on a fait pour

lui... mais il faut reconnaître aussi que cette dette ne doit pas être éternelle, et qu'il faut laisser à l'humanité le consolant espoir de pouvoir se dire un jour entièrement libre.

— Ma fille a raison, dit maître Toinot.

— Mais je suis aussi de cet avis, reprit Jules. Je prétends qu'à l'origine l'esclavage fut un bienfait pour les nègres et les Américains à la fois; qu'en l'état actuel des choses on ne saurait, sans ruiner l'Amérique du Sud, et compromettre l'avenir des noirs, abolir l'esclavage; mais que l'idée d'une émancipation ne saurait être rejetée.

— Nous sommes tous d'accord, dis-je.

— On ne l'aurait pas cru, » repartit finement maître Toinot en se levant.

CHAPITRE IX.

Les confidences. — Mœurs américaines. — Promenades.

Je fus tout étonné du courage que j'avais montré. J'avais osé discuter avec Jules Toinot et soutenir mon opinion avec chaleur! C'était évidemment l'air américain qui produisait son effet salutaire. J'en étais tout fier. Mais ce qui

concourait pour beaucoup à me réjouir, c'était d'avoir trouvé un défenseur, un sauveur même, dans la situation très-délicate où mon adversaire m'avait placé. Et quel sauveur! la fille du planteur, Marie!

Déjà... que dis-je? dès le premier jour de mon arrivée à la plantation j'avais été frappé du caractère de Marie Toinot : un mélange de brutales franchises, telles que les enfants peuvent seuls impunément s'en permettre, et de raisonnements graves qu'elle poursuivait victorieusement chaque fois qu'une situation l'exigeait, faisaient de cette jeune fille une très-sympathique énigme. Mon esprit, par un effet dont la cause m'était alors bien certainement inconnue, ne cessait de s'arrêter sur cette bizarrerie, et j'exerçais délicieusement ma patience à m'expliquer cette contradiction, qui amenait un enfant à discuter des choses les plus sérieuses tout en conservant, dans les habitudes de la vie, les inappréciables libertés de la jeunesse... Je dis délicieusement, parce que j'éprouvais un véritable plaisir à me rappeler tout ce que j'avais vu et entendu pouvant se rapporter à cette jeune fille. Si je songeais à notre première rencontre dans le bois de pins, tout à coup je la voyais! si je me souvenais d'une parole sortie

de ses lèvres, tout à coup je l'entendais... Et je la voyais et je l'entendais réellement ; de sorte que seul dans ma chambre il me semblait que je continuais avec elle une conversation commencée. Cet état de mon esprit, qui paraissait ne plus aimer d'autres sujets d'occupation que la fille du planteur, commença bientôt à m'inquiéter... oui, m'inquiéter : je me dis que je n'avais pas le droit d'épier ainsi cette demoiselle, et je reconnus que l'exagération de mes sentiments pouvait me faire commettre quelque imprudence... Je devins triste alors...

Cette tristesse m'alarma à mon tour. Ne voulant plus penser à Marie, je ne pensai plus à rien ; ne cherchant plus, comme je le faisais avant, à courir au-devant de tous les désirs possibles de Marie, j'abandonnai presque ses fleurs et m'appliquai moins à mes études d'anglais... Oh ! je vis bien que ma maladie d'ambition n'était pas guérie ; et ce qui me le prouvait, c'est que, malgré moi, je me surprenais à rêver durant des heures entières sur des projets d'avenir irréalisables, insensés. Pour la première fois cependant j'eus la conscience de ma volonté. Je me dis qu'il fallait en finir avec ces pensées qui n'excitaient que mon ambition et ne me conduisaient qu'à la tristesse

la plus noire, et je crus vraiment que j'allais triompher de moi-même. Le remède à cette maladie était de facile application : je devais bien me pénétrer de cette pensée que je n'étais, en somme, qu'un serviteur de maître Toinot; que je devais me tenir à mon rang et me livrer en entier aux travaux de la plantation. Je crus que je remplirais assez ma vie pour n'avoir même plus le temps de penser... car c'était là le siége de ma maladie...

Les nuits préparaient ma torture; c'est dans le grand silence que ma tête travaillait : je me fatiguai tant et tant que le sommeil me vint en aide... Tout ceci était bien ordonné; j'étais satisfait de moi-même. Mais j'avais compté sans l'inépuisable bonté de Marie Toinot... Elle vit ma fatigue, et, devant son père, elle m'enjoignit de ne pas courir ainsi dans les plantations du matin au soir; elle vit ma tristesse et m'en fit un reproche... Mes courses trop longues m'empêchaient, disait-elle, de faire des progrès dans l'étude de la langue anglaise, étude « nécessaire pour la bonne gestion de la plantation, » et elle se plaignait de n'avoir plus une heure à consacrer tous les jours à ma leçon de botanique... Ma tristesse lui déplaisait : elle le dit carrément un soir.

Je n'eus plus la force de travailler trop et le courage de demeurer triste. En un seul jour je changeai d'attitude et de visage. Marie en fut très-satisfaite, me le dit, et en quels termes! — « Quand je vous ai vu si triste, j'ai eu peur que vous nous quittiez. L'Amérique ne plaît pas à tout le monde. Si vous partiez, ce serait mal : car mon père est bien heureux de vous avoir. Depuis quelques années notre plantation produit moins, c'est que mon bon père ne peut plus faire de longues courses à cheval, et que mon frère s'occupe plus de politique que de coton... moi, je fais tout ce que je puis faire... Si vous partiez, cela me ferait de la peine... Qui sait quel aide nous serait envoyé! Et puis, vous n'avez pas de famille, vous; j'ai perdu ma mère, je sais combien cela rend le cœur vide... vous avez dû bien souffrir de vous trouver comme cela seul au monde. Quand je vous ai vu arriver, avec votre regard si bon, votre visage si pâle, j'ai vu que vous étiez malheureux; alors j'ai pensé que vous deviez avoir quelque grande douleur, et que peut-être je pourrais, puisque c'est moi qui dirige la vie à la plantation, vous faire oublier vos souffrances. Et, en effet, mon père m'a dit que vous étiez orphelin... Eh bien, écoutez :

il ne faut pas être triste... Voyons, promettez-moi que vous ne serez plus triste. »

J'aurais promis tout ce qu'elle aurait voulu. — « Pourquoi m'attristerais-je ! dis-je à Marie, ne suis-je pas des plus favorisés? Aurais-je jamais pu espérer une telle situation? Ne suis-je pas heureux? Si le Ciel m'a enlevé ma famille, n'ai-je pas trouvé ici des affections dont je dois être fier? L'amitié dont vous m'honorez...

— Oh! interrompit Marie, si vous parlez d'honneur, je suis votre servante! On veut vous donner une famille, Monsieur! le savez-vous? »

Cette riposte m'éblouit. — « Oui, m'écriai-je, je le sais et je vous crois! Je vous crois parce que vous le dites, vous; et je ne doute pas, parce que j'ai besoin de croire. Si faire partie d'une famille c'est se dévouer corps et âme, si c'est renoncer à sa volonté propre pour n'agir que par ceux qui vous sont unis, si c'est ne vivre que pour eux et par eux, si c'est avoir un but à poursuivre, un serment à prononcer, oui, je suis de votre famille; oui, je vous suis dévoué! Et c'est vous, Mademoiselle, qui m'avez tendu la main la première, je ne l'oublierai jamais... Mais, dis-je, après un silence, si je suis de votre famille, Marie, je puis donc vous nommer ma sœur? »

Elle ne répondit pas et parut soucieuse... mais tout d'un coup elle se prit à sourire, me tendit sa main que je serrai... à l'américaine! et levant son doigt à la hauteur de ses lèvres : — « Vous avez juré, me dit-elle, de ne plus être triste.

— Je vous le promets.

— Nous verrons bien ! »

Non, je ne fus plus triste! Je n'avais plus à redouter les conséquences de mon intimité : « A une sœur, pensais-je, on peut tout dire. » Et ce fut avec une confiance illimitée que je lui dis tout ce que mon pauvre esprit avait pensé, tout ce qu'il avait souffert; je ne lui cachai certes pas le mobile de mon départ de France, et cet aveu me fut un soulagement. Elle me fit quelques reproches sur la répulsion que m'avait inspirée le travail de la terre ; mais par le tableau que je fis des mœurs de mon pays, elle ne pardonna pas, mais comprit mes sentiments, en en faisant retomber la faute sur les mœurs que je venais de lui dépeindre. Un doux élan de patriotisme me fit revendiquer la faute pour moi seul. Elle me complimenta à ce sujet.

Tous les jours se renouvelaient nos entretiens, nos confidences. Les mœurs américaines

nous donnaient toute liberté. Nous marchions quelquefois tout droit devant nous, en causant, nous tenant par la main ; et j'aurais été comme cela jusqu'au bout du monde. Quelles douces félicités ! J'étais bien réellement heureux... Faut-il le dire ? ma maladie d'ambition n'était pas du tout guérie ; elle avait changé de siége, en quelque sorte : ce n'était plus le cerveau mais le cœur qui brûlait. L'amitié de Marie était un trésor que je possédais en entier ; mais il me semblait, à en juger par le sujet de nos entretiens, qu'il y avait entre nous quelque chose de plus qu'un lien de frère à sœur. Je n'étais plus en délire ; une nouvelle ambition, noble et sainte, avait germé dans mon cœur ; je n'en souffrais pas, bien au contraire ; ce *je ne sais quoi* qui m'était si doux me donnait du courage, me donnait du bonheur. Enfin, je sentais très-bien que je pouvais placer toute ma confiance dans les mains de la fille du planteur, et je croyais pouvoir déduire de ses franchises qu'elle m'estimait.

Je vivais désormais !

CHAPITRE X.

La vie à la plantation. — Les fièvres. — Du citoyen des États-Unis. — Le droit au vote. — Un emprunt.

Jules repartit pour le camp de Florence, et moi je repris la direction des travaux. Marie accompagnait les nègres au bois pour renouveler les entailles, recueillir la résine. C'était un travail en quelque sorte perpétuel. Moi, je surveillais de mon côté, soit aux rizières, soit aux champs de coton, et à la fin de la journée je courais vers le bois, appelant, criant, jusqu'à ce que j'aie trouvé l'escouade conduite par Marie. Et nous revenions ensemble à la maison en causant de l'Amérique et des Américains. Comme elle aimait ce pays !

Les heures passaient, et les jours, et les mois, avec une étonnante rapidité. J'étais devenu cavalier infatigable. Marie, dont les éloges me faisaient plaisir, se disait « contente de moi. » Elle m'avait appris l'anglais, et je lui apprenais le peu que je savais de la vie des fleurs. Quels progrès nous faisions tous les deux!

Le Ciel me réservait une épreuve. Les fièvres

du pays ne m'épargnèrent pas. Un soir, en cherchant Marie sur la lisière du bois, mes yeux ne me servirent plus. Je vis comme un brouillard descendre tout autour de moi et les objets perdre toute forme. Mes pauvres jambes devenaient lourdes... Par un effort surhumain je regagnai la maison, et n'arrivai, grelottant et suant à la fois, que pour me jeter sur mon lit. Fièvres bénies ! Elles me donnèrent la mesure de ce que valait Marie et me permirent de voir, pour ainsi dire, son cœur à nu. Aidée de sa nourrice, une bonne vieille négresse à qui elle épargnait d'habitude tout travail, elle me prodigua des soins de véritable sœur de charité.

Entré en convalescence, après deux grands mois de reclusion dans ma chambre, Marie continuait encore à s'occuper de moi.

Elle m'apportait des fleurs pour, disait-elle, reprendre mes leçons de *botanique*, et elle causait en anglais avec moi pour me familiariser avec l'accent. — « Je ne suis ici qu'un serviteur, pensais-je en exagérant en deçà ma situation, et jamais je ne pourrai m'acquitter envers cette demoiselle... Et cependant il me semble que j'ai assez d'années devant moi pour ne pas me désespérer ! Tous ces planteurs dont elle m'a raconté l'histoire, et maître Toinot

..

parmi eux, qu'étaient-ils il y a dix ans, il y a vingt ans? pas plus que moi. Ils ont travaillé rudement; ils ont défriché des déserts, assaini des marais... et ils sont devenus riches. Et si je travaillais comme eux, plus qu'eux, n'arriverais-je pas au même but? Et si j'avais une maison, une plantation, des nègres, j'oserais alors demander la main de Marie... Pourquoi pas?... Oui, mais ce sera long tout ça. Cette jeune fille ne peut pas attendre l'enrichissement de Baptistin pour penser à se constituer une famille. Et maître Toinot qui ne passe pas une semaine sans aborder la question du mariage! »

Chaque fois que son père lui demandait si elle avait songé à se trouver un époux, je recevais comme un coup d'aiguille dans la poitrine. Ces choses-là sont curieuses! J'aurais dû désirer pour cette sœur que le bon Dieu m'avait envoyée un mariage qui seul pouvait assurer son avenir, et, tout au contraire, je sentais très-bien que le premier fiancé qui se présenterait serait pour moi comme un ennemi.

Revenu du camp avec un grade qui correspondait à celui de sous-lieutenant dans nos armées, et qu'il avait obtenu, selon l'usage, par l'élection, Jules quitta l'uniforme, endossa la veste blanche des planteurs et prit

mon travail. Il se chargea de l'inspection des cotons, parce que le terrain humide qui était nécessaire pour cette exploitation faisait naître des fièvres auxquelles mon sang ne s'était pas encore habitué.

Je vivais ainsi dans le travail. Je passais souvent jusqu'à dix heures du jour à cheval. Cette activité me rendait heureux, et le calme se faisait en moi. Maître Toinot ne parlait plus de mariage à sa fille.

Voici qu'un soir, — et ce soir-là il y avait à l'horizon une lune énorme et blanche, — Marie, son frère et moi, nous fîmes une longue promenade sur la lisière du bois. A travers les branches la lune paraissait plus grosse encore ; elle éclairait autant qu'un soleil de décembre. Nous marchions sans parler. Mon cœur battait vite : car il me semblait que le silence que gardait la fille de maître Toinot voulait dire qu'elle avait quelque chose de grave à me communiquer. — « Mon Dieu, dis-je en une fervente prière, faites qu'elle ne me reproche pas la familiarité de nos entretiens et la franchise de mes confidences : car je sens que s'il fallait ne plus la voir, ce serait pour moi comme si je perdais la meilleure des sœurs ; je ne saurais comment vivre. Et quelle honte ce serait pour moi d'ap-

prendre de sa bouche que j'ai abusé de l'hospitalité qui m'a été si généreusement offerte par son père ! »

Elle retint son cheval, et, restant en arrière avec Phœbus, je me trouvai à la droite de Jules, qui entama, comme pour me soulager, un sujet de conversation qui lui était favori : l'avenir de la République américaine.

« Oh ! lui dis-je, vous avez bien raison, on respire librement ici, on se sent bien chez soi et...

— Vous n'êtes pas chez vous, » interrompit-il.

Ces mots me donnèrent froid ; des gouttes de sueur mouillèrent mon front.

« Vous n'êtes pas encore, continua-t-il, citoyen des États-Unis ; il faut pourtant que vous songiez à le devenir.

— Que faut-il faire, dis-je à la hâte, pour mériter ce titre ?

— Il faut d'abord habiter depuis un an dans un État.

— Voici bientôt dix-huit mois que je suis chez votre père.

— C'est vrai ; mais pour être vrai citoyen il faut avoir le droit de voter, et vous ne l'avez pas, ce droit ?

— Au nom du Ciel, que faut-il faire?

— Voici, » dit-il. Et dans ce « voici » je vis très-bien qu'il avait préparé les paroles qui allaient suivre. — « Il faut que vous payiez un impôt quelconque basé sur une propriété et que vous fassiez partie de la milice.

— Fort bien, dis-je, dès demain...

— Attendez! être de la milice est simple : j'ai déjà donné votre nom ; dans quelques jours vous serez incorporé dans la milice de la Caroline du Sud. Quant à la propriété qu'il vous faut acquérir, nous y avons songé. On vend par morceaux les propriétés d'un planteur, notre voisin, qui est mort : il vous faut acheter un champ que je connais; il est vaste et mal cultivé, et dans vos mains il produira d'excellentes récoltes. Vous achèterez également dix nègres à la même vente ; mon père, qui les connaît, vous indiquera les meilleurs, et vous exploiterez le champ... Il ne vous manque donc que l'argent nécessaire pour...

— Voilà tout.

— Eh bien, nous allons écrire à un banquier de New-York qui vous avancera la somme, et vous lui rembourserez chaque année une partie de votre dette, jusqu'à ce qu'elle soit éteinte en entier. Vous vous engagerez à vendre vos pro-

duits par l'entremise de ce banquier ; il prélèvera une commission sur cette vente èt un intérêt sur l'argent avancé... et vous voilà du coup propriétaire, soldat, électeur, et par conséquent citoyen. »

Ces paroles me faisaient l'effet d'un verre de vin : j'étais comme gris.

« Citoyen d'Amérique, continua Jules Toinot, vous faites construire une maison, et... Voyons, monsieur Baptistin, là, franchement, n'avez-vous point songé à vous marier ?

— Oh ! m'écriai-je imprudemment, si ce que j'ai rêvé pouvait se réaliser, si celle.....

— Bien, bien, interrompit-il, tout ceci s'arrangera. Vous êtes un honnête homme, un travailleur ; mon père a commencé comme vous... il a épousé la fille du planteur qui lui avait donné asile.

— Quoi ! vous savez? vous avez deviné?

— Les yeux d'un frère sont clairvoyants... Rentrons à la maison... Voyez mon père, et je pense que le repas de demain pourra bien être un repas de fiançailles... »

Seul, dans ma chambre, je me mis à deux genoux, et je proclamai à la face du Ciel que je n'aurais jamais d'autre patrie que cette Amérique où j'avais trouvé le bonheur.

Le repas du lendemain fut, en effet, un repas de saintes fiançailles. De quelle ardeur je fus animé, à partir de ce jour! J'aurais rasé des montagnes ou comblé des vallées rien qu'avec mes deux mains; aucun travail ne me paraissait impossible. Je fus incorporé dans la compagnie de Jules, et le banquier de New-York, sur la recommandation de maître Toinot, me fit toutes les avances désirables.—« Nous nous marierons, me dit Marie devant son père, dès que vous aurez construit la maison et expédié une récolte de coton. »

Du matin au soir je travaillai. J'achetai dix nègres, et maître Toinot me céda Jacquet. Il y avait une lieue de *mon* champ à la plantation où vivait Marie. Tout allait bien. C'était un paradis terrestre que j'habitais.

CHAPITRE XI.

Premier mouvement des troupes (septembre 1860) — Agitation électorale. — Du sénat ; du congrès ; du président. — Douglas et Lincoln. — Meetings. — Déclaration de séparation (octobre 1859).

Ma plantation bordait la route qui conduit de Florence à Columbia, la capitale de l'État de

la Caroline du Sud, dont j'étais désormais citoyen. Sur cette route ne passaient que des marchands et des esclaves, et c'était une véritable solitude qui m'entourait. Mais voici que le premier lundi de septembre, c'était en 1859, je voulus faire, le matin, selon mon habitude, l'appel de mes esclaves : ils n'étaient pas à l'endroit où je les trouvais toujours. Cet incident me donna de l'émotion. Ils vinrent bientôt, et j'appris de Jacquet qu'ils avaient été attirés vers la route par un spectacle qui depuis longtemps ne s'était pas présenté à leurs yeux. Je courus à la route, et en effet elle était couverte de soldats. Un régiment, sac au dos, fusil sur l'épaule, passait en chantant des airs patriotiques; et un train d'artillerie suivait le régiment. Ceci se renouvela le lendemain. — « Oui, je sais, répondit maître Toinot à mes questions, notre ministre de la guerre à Washington envoie des soldats dans le Sud, au Texas, pour intimider les esclaves qui menacent de se révolter. Les Etats-Unis n'ayant pas besoin d'armée, on peut envoyer ces hommes dans le Sud; leur présence maintiendra la paix. »

Un autre jour j'allai à Florence, et, tandis que j'attendais à la station du chemin de fer pour recevoir des marchandises qu'attendait

maître Toinot, je vis défiler sur les rails plusieurs convois qui étaient chargés de caisses cerclées sur lesquelles le mot « poudre » était écrit. — « Oui, je sais, me répondit maître Toinot, notre ministre de la guerre approvisionne les arsenaux pour rappeler à l'Europe envieuse que les Etats-Unis ne sont pas dépourvus de munitions. »

A cette même époque il régnait chez maître Toinot une animation qui rendait soucieux les nègres eux-mêmes. Tous les soirs, autour de sa table, se réunissaient des Américains aux fronts austères qui parlaient de canons, d'arsenaux, de poudre, de fusils, etc., etc... Moi, j'ouvrais de grands yeux, et je me demandais vraiment ce que pouvaient faire ces ingénieurs militaires, ces architectes en fortifications dans un pays voué à la paix perpétuelle. Je les laissais discuter de batteries et de redoutes, et j'allais auprès de Marie lui faire part des progrès de ma plantation. Jules, lui, demeurait auprès de son père et prenait sa grosse part de la discussion.

Un soir cependant, et ce fut Marie elle-même qui m'y engagea, je prêtai l'oreille à la conversation de ces Américains fougueux. Ils parlaient d'élection.

« On va donc élire quelqu'un ? dis-je à Marie.

— Oui, me répondit-elle, dans deux mois, au plus tard, au commencement de novembre on nomme un président de la République américaine. »

Cette idée que j'allais voter, c'est-à-dire concourir à la nomination d'un président, me rendait tout fier. — « Chaque État, me dit Marie, nomme deux sénateurs et un nombre de représentants proportionné à sa population, qui, réunis à Washington, dans le Nord, conduisent les affaires de la République. En novembre, chaque État va nommer autant d'individus qu'il envoie de sénateurs et de représentants au Congrès, et ces *élus*, réunis à leur tour en février de l'année suivante, nomment le président de la République.

— Et pour qui dois-je voter?

— Attendez que les candidats se présentent... Quelle ardeur ! »

Quelques jours après on était en pleine crise électorale. Ce n'était pas seulement quelques Américains qui se réunissaient chez maître Toinot, mais des centaines d'individus qui s'installaient dans sa demeure. On parlait, on discutait... quelle leçon je reçus ! Il ne s'agis-

sait rien moins que du salut des États du Sud. Il y avait deux candidats en présence : un sénateur nommé Douglas, et un ancien fendeur de bois des forêts de l'Ouest devenu avocat, puis officier, puis représentant, nommé Lincoln. Je savais assez d'anglais, grâce à Marie, pour pouvoir lire très-couramment les journaux, et tous les soirs j'en dévorais quatre ou cinq pour me mettre « au courant de la situation. » Plus je lisais et plus je me perdais dans les discours, les proclamations, les professions de foi, etc., etc... Sans Jules Toinot je serais arrivé au jour de l'élection sans savoir au juste quel devait être *mon président*. J'eus bientôt l'occasion de m'éclairer.

A Florence, plus de cinq mille hommes devaient se réunir pour entendre le discours d'un Américain très-versé en ces matières, et dont le nom honorable présentait de solides garanties d'équité. Maître Toinot y fut ; je le suivis. Cette réunion, ce *meeting*, me transporta d'admiration. Nous étions là réellement plus de cinq mille, et le plus grand silence régnait. Un orateur monta sur une estrade, et, sans me rappeler exactement ses paroles, je sais bien que je sortis très-instruit de la situation. Il fallait, et c'était l'avis de Marie,

de Jules, de maître Toinot, nommer le sénateur Douglas.

J'usai largement de mes droits de citoyen. Avec maître Toinot, je voyageai pendant huit jours dans toutes les directions, et quatre fois par jour nous nous arrêtions pour organiser des *meetings*, où l'on parlait en faveur du sénateur Douglas. J'étais heureux de travailler ainsi pour ma nouvelle patrie, et je pensai que tout allait pour le mieux jusqu'à ce jour néfaste où un invité de maître Toinot auquel on prodiguait les marques de respect et qu'on appelait *général*, déclara que si M. Lincoln était nommé, il faudrait se séparer du Nord, et rompre le pacte fédéral qui unissait les Etats d'Amérique.

Cette séparation dont, je l'avoue, je ne saisissais pas bien la portée, me trouva indifférent : car je pensais que dans un pays si libre on devait avoir, par-dessus tout, la liberté de se séparer, de même qu'on avait eu celle de s'unir ; mais lorsque ce même général déclara que pour opérer cette scission il faudrait certainement entamer une guerre, oh ! alors, je l'écoutai bien attentivement. En effet, mes journaux dirent bientôt la même chose ; partout je voyais les mots de *séparation* et de *guerre*... J'étais de

la milice ! Il me faudrait donc quitter Marie pour aller faire le coup de fusil, affronter la mort... Mourir ! mais c'est horrible pour un homme qui a passé un an à rêver de mariage et qui a travaillé plus que ses nègres pour hâter l'avénement du grand jour ! Il n'est pas donné à tout le monde d'aimer les combats... moi, je les détestais... Et maintenant que Marie m'était promise, pour rien au monde je n'aurais consenti à la quitter.

Dans chaque Etat eut lieu l'élection. Il devint évident que M. Lincoln était nommé... Je retiendrai dans ma mémoire, durant toute ma vie, ces mots d'un orateur qui présidait un meeting à Columbia. — « Oui, disait-il, armons-nous : car la nomination de Lincoln, c'est l'abolition de l'esclavage et l'exploitation du Sud par le Nord. »

Un homme qui se trouvait parmi les auditeurs interrompit la harangue : — « Lincoln, dit-il, a déclaré qu'il ne s'opposerait jamais à l'institution de l'esclavage dans les Etats dont les lois l'ont sanctionné; le congrès de Washington lui-même a voté dans ce sens, c'est donc un mauvais prétexte qu'on invoque.

— Il n'est nul besoin de prétexte, reprit l'orateur ; nous sommes les sacrifiés, il faut nous

séparer. Admettons que l'esclavage ne soit pas aboli ; mais les tarifs seront maintenus, puisque le président est un homme du Nord, et que les tarifs ont été inventés par le Nord pour ruiner le Sud. »

Ce meeting décréta la *séparation* et *la guerre, si besoin était.*

CHAPITRE XII.

L'abolition de l'esclavage. — La question des tarifs. — Formation des compagnies (novembre 1860). — Premières manœuvres.

Je revins à la plantation le cœur tout gros et l'âme débordante de douleur. Sur la route je rencontrai des soldats, de l'artillerie et des convois de munitions. Jules Toinot — quel contraste! — était aussi joyeux que je me sentais triste. Je ne pus cacher ni ma tristesse ni mes sentiments. Je me déclarai opposé à la guerre, sans vouloir même discuter la valeur des arguments invoqués : *l'abolition de l'esclavage* et la *question des tarifs.*

Je pressentais bien, néanmoins, que l'abolition de l'esclavage serait la ruine : car enfin, si une loi était venue me dire : « Ces noirs que

tu as achetés, que tu nourris et qui travaillent, peuvent te quitter... » que devenait ma plantation? Et si j'avais dix nègres, combien de planteurs en possédaient des milliers! Mais les tarifs, qu'est-ce que les tarifs? — « Voyons, me dit Jules, me prenant à part, vous avez planté du coton, vous l'avez récolté, c'est votre produit, c'est votre bien... qu'allez-vous faire?

— Le vendre; eh bien?

— Eh bien, pour le vendre vous êtes forcé, par la loi des tarifs, de payer un gros impôt au gouvernement.

— Mais cet impôt, si tout le monde le paye!

— Non, tout le monde ne le paye pas.

— Comment cela?

— Nous le payons, nous, gens du Sud qui cultivons du coton, mais le Nord qui n'en cultive pas, lui, ne paye rien.

— S'il paye pour d'autres produits!

— Là est l'injustice : tout ce qui vient du Sud paye un impôt au Nord, tout ce dont le Sud a besoin et qu'il achète au dehors paye encore un impôt au Nord, tandis que tout ce que produit le Nord et tout ce dont il a besoin ne paye rien.

— C'est injuste cela, monsieur Jules.

— Certainement.

— Qui est-ce qui a fait ces lois?

— Le congrès de Washington.

— C'était son droit?

— Oui; mais comme, par le fait de la constitution américaine, le congrès sera dorénavant composé de telle sorte que les gens du Nord y seront en majorité, ils feront les lois qu'ils voudront ; ils doubleront les tarifs, si cela leur plaît, et aboliront l'esclavage, si telle est leur fantaisie.

— C'est une mauvaise organisation.

— Non, l'organisation était excellente quand tous les États de l'Amérique avaient des intérêts identiques ; mais aujourd'hui que le Nord et le Sud ont des intérêts opposés, ce qui enrichit celui-là appauvrit celui-ci... Et, tenez, n'avez-vous pas été obligé de vous adresser à un banquier du Nord pour acheter votre champ de coton?

— C'est vrai.

— Que vous a-t-il imposé?

— De vendre mes produits par son entremise.

— Jugez de la situation : vous payez un gros intérêt, vous payez un droit sur la vente, et vous payez un impôt de sortie... Sans la loi des tarifs qui a soutiré tout l'or des États du Sud,

vous auriez trouvé un banquier ici qui aurait fait l'affaire; vous auriez expédié vous-même vos cotons et vous ne payeriez pas d'impôt.

— Je serais riche en cinq ans, si telle était l'organisation des choses.

— Et pourquoi ne serait-ce pas ainsi organisé? Qu'est donc devenue la liberté américaine? Devons-nous rester en cette situation?

— Non, assurément!

— Il faut donc nous séparer de ceux qui nous exploitent?

— C'est mon avis.

— Il faut le déclarer hautement?

— Oui!

— Nous voulons être libres de travailler, de produire et de vendre par nos mains seules!

— Oui, oui!

— Nous nous séparerons du Nord?

— C'est notre droit.

— Et si le Nord s'oppose à la séparation, guerre à lui!

— Ah! voilà : pourquoi la guerre?

— Parce que, furieux de perdre sa proie, le Nord voudra la retenir par la force et enverra des soldats nous attaquer. Il faut bien que nous nous défendions! »

La défense! Je compris cela, car je fis ce rai-

sonnement à part moi : Si les États du Nord s'arment et veulent imposer aux États du Sud une union qui déplaît à ces derniers, c'est que le Nord a un intérêt quelconque à le faire! Et pourquoi nous soumettrions-nous à cette exploitation dont j'ai moi-même ressenti les effets? Se défendre, oui, oui, je comprends la défense. J'ai un fusil, je suis de la milice; si les soldats envahissent mon champ, malheur à eux! Et de quel droit ces hommes veulent-ils me soumettre à leur joug?

La nuit que je passai après cet entretien sera, quoi qu'il arrive, une des nuits mémorables de ma vie. Je ne pus fermer ma paupière un seul instant. Pour la première fois, non-seulement je compris la guerre, mais encore je sentis mon sang bouillonner dans mes veines, en songeant que des soldats pouvaient venir détruire en un jour mon travail d'une année et briser le bonheur de ma vie; j'eus le secret de ces levées en masse d'hommes paisibles qui courent à la frontière et affrontent la mort! Certes, lorsque, après avoir vécu selon la justice, on entend un jour vibrer dans l'air une voix qui vous insulte; lorsque, après avoir supporté toutes les peines de la vie, on en est arrivé, à force de labeur et de courage, à conquérir un peu de pain, et que

l'on voit venir une bande d'hommes armés qui menacent tout ce qu'on a de plus cher, la famille, le foyer, l'épargne; lorsqu'on est fiancé et que des inconnus viennent poser le pied sur votre bonheur... oh! alors, oui, on s'arme, on veut la guerre! Moi, j'avais Marie à défendre. « Si ces ennemis de notre liberté, pensai-je, arrivent jusqu'ici, enfiévrés par la colère, ils mettront le feu à nos maisons et disperseront nos esclaves; maître Toinot sera ruiné; moi je n'ai rien encore... mais. que deviendra Marie? Nous sommes forts chez nous! qu'ils viennent et ils verront! Et ces pensées qui embrasaient mon cerveau, à moi dernier venu sur ces terrains, quels effets devaient-elles produire sous le crâne de tous ces planteurs, chargés de famille, voués à leur travail depuis des années et des années, qui allaient se voir menacés de ruine et de proscription par les gens du Nord!

Je ne fus donc pas surpris, quelques jours après l'élection, de voir se réunir dans un vaste champ tous les jeunes fils des planteurs, le sabre au poing, le revolver à la ceinture, commandant à des milliers de soldats improvisés, miliciens exacts au rendez-vous suprême, prêts à défendre leurs mères, leurs pères, leurs femmes, leurs fils et la richesse qu'ils avaient

accumulée pour eux ; je ne fus pas surpris de voir s'organiser, en trois jours, les compagnies, les bataillons, les régiments, et je trouvai fort naturelle ma présence dans la section de Jules Toinot. Et ce qui me surprit moins encore, ce fut de voir Marie fière de me compter parmi les défenseurs de sa patrie. Elle me jura que dix fois par jour ses prières monteraient au ciel pour moi ; mais elle n'avait pas besoin de me dire son serment : je savais de quels purs battements devait se soulever son cœur ! — « C'est bien, mes enfants, nous dit maître Toinot, ne craignez rien, marchez en avant, toujours ; nous vous ferons du pain et de la poudre ici, et si vous avez besoin de renforts, faites un geste : il y a encore assez de sang dans nos corps pour que nous puissions vous aller rejoindre. »

Pendant quatre heures, ce jour-là, on fit des évolutions.

Moi je ne savais rien de l'art des combats, mais j'avais à ma droite et à ma gauche deux miliciens qui tenaient ferme leurs fusils. Des *par le flanc droit*, des *par le flanc gauche*, des *à droite en bataille*, des *serrez la colonne*, des *chargez... joue... feu...* quel langage effrayant ! En huit jours je compris tout, et le bruit sec que

faisait le chien de mon fusil en s'abattant sur la cheminée nue m'agaçait. J'aurais voulu une capsule, de la poudre, des balles et l'ennemi en face. A chaque mouvement exécuté dans le plus grand silence, l'officier disait : « Bien ! » Le soir nous étions harassés, et maître Toinot, après le dîner, récitait, debout et tête nue, une prière que les évêques avaient ordonnée pour attirer les bénédictions du Ciel sur les armes des soldats du Sud.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

Premier coup de fusil (6 avril 1861.) — Jefferson Davis, président des États confédérés. — Départ des troupes. — Premier coup de canon. — Baptistin artilleur. — Attaque du fort Sumter (12 avril).

Pendant trois mois, — de janvier à avril 1861, — l'officier qui commandait mon régiment nous fit faire des promenades, des simulacres d'assaut, des essais de tir, et cependant rien ne semblait annoncer la guerre. Dans les journaux, il est vrai, les rédacteurs américains ne cessaient de crier « Aux armes! » et de formuler des accusations; mais tant de bruits opposés circulaient, on disait tant de choses, que j'en étais arrivé à ne plus écouter personne et à attendre, comme le faisaient tous les planteurs, qu'un événement vînt dé-

cider de la situation. Quelques-uns espéraient que tout s'arrangerait, et que les Etats du Sud, faisant valoir leurs droits, se constitueraient en république indépendante. Mais voici que le 7 avril des hommes arrivèrent à tout galop de Charleston : « C'en est fait, dit l'un d'eux, le premier coup de fusil a été tiré par le Nord. » En Pensylvanie, dans la ville de Pittsbourg, des *Nordistes* et des *Sudistes*, le 6 avril, en étaient venus aux mains. Ce fut comme un coup de théâtre. Dès le 8 notre régiment passa une espèce de revue, et le commandant nous tint un discours fort long, qui aurait pu être traduit en trois phrases. Il nous apprit que la séparation était définitive ; qu'il fallait soutenir par les armes cette décision, repousser le Nord qui allait inévitablement nous attaquer, et qu'à Richmond, la ville capitale de la Virginie, s'était installé un gouvernement provisoire dont nous aurions désormais à exécuter les ordres ponctuellement. Le cri général de « Vive Jefferson Davis » me donna la mesure de la confiance que captait ce nouveau chef politique, et je criai avec tous, avec maître Toinot, avec Jules : « Vive Jefferson Davis. »

Le lendemain, tandis que nous exécutions des manœuvres compliquées, notre régiment

fut rejoint par trois autres régiments venus de la Géorgie et de l'Alabama. Cela formait une petite armée. Par trois fois on nous fit dresser et plier les tentes; mais la troisième fois, les charrettes qui recevaient, après la manœuvre, les piquets et les toiles qui constituaient les *maisons de guerre*, n'étaient plus devant nous : à chacun on distribua sa part du fardeau, et de nouvelles manœuvres furent commandées.

Hélas! je ne devais plus retourner à la plantation. Un repos d'un quart d'heure fut accordé, pour donner le salut d'adieux aux parents, aux amis. On avait tiré le canon, et le temps était si lourd que la fumée ne se dissipait pas très-vite. Cette odeur de poudre vous prenait le cerveau; et si j'ajoute que, malgré ma répulsion, j'avais avalé plusieurs petits verres d'eau-de-vie à la gloire de la république du Sud, peut-être aurai-je expliqué le phénomène qui se passait en moi. Et n'était-ce pas vraiment un phénomène? Comment! cet ordre qui venait de retentir était un ordre de départ; dans un quart d'heure j'allais quitter Marie pour marcher à la guerre, à la mort peut-être, j'allais abandonner ces travaux bien chers, ces cotons prêts à être récoltés, cette maison aux trois quarts construite de mes mains,

vrai monument de ma félicité, et cependant je n'éprouvais aucun sentiment de colère... Des regrets, oui, et beaucoup, mais pas une émotion pénible. Je me trompe : un désir très-vif m'animait, et lequel, mon Dieu? le désir de rencontrer l'ennemi, de le repousser, de me *venger* enfin!

Il était dit que la noblesse du cœur de Marie ne se démentirait en aucune occasion. Fièrement elle me tendit sa main, et je sentis bien qu'elle venait de me donner un grand courage. A côté de son père elle fut digne de lui. C'était un beau spectacle que cette jeune fille et ce vieillard disant avec leurs yeux au pauvre soldat inexpérimenté : « Va! combats! c'est une guerre juste! c'est la défense du sol, de la famille, de la patrie! Des liens bien chers nous unissent déjà, mais l'âme est forte. Au-dessus de nos petites joies, de nos bonheurs, il y a le droit qu'il faut défendre, la justice qu'il faut faire triompher, et le sang de l'homme est le juste prix de cette gloire, et sa volonté est la sauvegarde de ce triomphe. » Nous partîmes tous en chantant!

J'étais donc soldat du Sud! De Florence, le chemin de fer nous conduisit directement à Charleston. Mon régiment établit ses tentes

sur cette même place où jadis le marchand d'esclaves m'avait enrôlé. J'aurais voulu visiter la ville et revoir le Marseillais qui m'avait si bien conseillé; mais les ordres du gouvernement de Richmond s'y opposèrent. Je fus de ceux qui devaient aller prendre possession du fort Sumter, dont quelques artilleurs avaient la veille délogé les gardiens. Qui aurait jamais pensé que ce géant de pierre serait un jour ma demeure, et que j'aurais à faire avaler de la poudre à ces gros canons qui m'avaient tant épouvanté? On hissa un drapeau sur le fort. — « Ici, nous dit le colonel Rhett, qui avait pris le commandement des hommes réunis au fort Sumter, ici nous sommes les maîtres! et nous serons forts. Mes enfants, tenons ferme! je défie le Nord de nous déloger. »

La première journée se passa à faire l'exercice du canon. Mon enthousiasme commençait à se refroidir un peu; les grands yeux de Marie n'étaient plus là pour stimuler mon ardeur. J'étais seul désormais : oui, seul, puisque mon capitaine, Jules Toinot, avait été envoyé au fort Moultrie, sous les ordres du général Trapier. Je ne pouvais pas douter de l'excellente position que nous avions prise.

En face de nous était le fort Moultrie, et, nous protégeant comme l'enceinte d'un cirque, une multitude de forts se développaient autour de nous. « Le Nord a tiré le premier coup de fusil, disait-on de toutes parts, nous avons tiré, nous, le premier coup de canon! »

La guerre avait donc poussé son premier cri. Le surlendemain de notre installation au fort Sumter des nuages bizarres, allongés, se montrèrent à l'horizon de la mer bleue. Aussitôt le colonel Rhett donna l'ordre de pointer toutes les pièces, et c'est alors que mon poste me fut assigné. J'étais au troisième étage du fort, un peu sur la droite, et je servais un canon d'une effroyable grosseur. J'étais donc classé parmi les artilleurs. Je l'écrivis le soir même à Marie.

Les marins qui faisaient partie de mon régiment ne s'étaient pas trompés : les nuages noirs de la veille s'étaient changés en navires pendant la nuit. Au point du jour une dizaine de gros bâtiments allaient et venaient sur la rade. L'un d'eux s'avançait directement vers le fort. Il vint hardiment jusqu'au centre de l'enceinte, et, tournant sur lui-même, deux éclairs surgirent de ses flancs... Quelle secousse ! Le sol trembla sous mes pieds. Je

saisis la mèche et j'attendis. L'écho répéta dix fois le tonnerre. Puis tout devint silencieux. Et quel silence! Nous ne répondîmes pas à cette attaque. Le navire, dégagé de la fumée qui l'avait enveloppé, vira de bord, recommença sa manœuvre... Même explosion... Le même silence lui succéda. En spirales jaunâtres, deux jets de fumée montaient vers le ciel bleu... Le navire reprit la haute mer.

Le lendemain, deux navires vinrent jouer le même jeu sans obtenir aucune réponse. Le général Beauregard, qui commandait toutes les armées du Sud, arriva avec un renfort d'artilleurs, et tous les canons eurent leur service assuré. Enfin, le 12 avril au matin, nous reçumes l'ordre de *nous tenir prêts*. Le colonel Rhett, en grand uniforme, les mains soigneusement gantées, inspecta toutes les batteries. La flotte fédérale se tenait sur une seule ligne, en rade. Le silence était effrayant. J'avais redouté cette minute fatale... Eh bien, je n'éprouvai aucune émotion extraordinaire : il me semblait que Marie me regardait, et je me tenais fièrement debout, la main droite appuyée sur mon canon.

Un navire se détacha de l'escadre : c'était le *Passaïc*. Il avança majestueusement... Tout à

coup la musique de notre régiment, qui était au centre du fort, exécuta brillamment un air patriotique, et treize coups de canons chargés à poudre saluèrent l'ennemi. C'était magnifique! Le *Passaïc* répondit avec des boulets, le fort riposta, et ce fut pendant un quart d'heure comme un bruit de tonnerre dans les profondeurs d'une forêt. On aurait dit que le fort oscillait de droite à gauche : j'écartai mes jambes pour m'assurer un point d'appui, ce qui fit sourire mes camarades. Je mis le feu à huit charges, et je trouvais que mes desservants n'allaient pas assez vite... La canonnade diminuant, je regardai la mer, et je vis à travers un épais nuage de fumée quelque chose de noir qui remuait : c'était le *Passaïc* qui s'éloignait. Le *Keokuk* vint remplacer le *Passaïc*. Les quelques minutes de trêve avaient dégagé l'air... Le canon se reprit à tonner. Le *Keokuk* avançait avec une vitesse surprenante. Il me semblait qu'il allait nous culbuter. Je pointai ma pièce et j'allais y communiquer le feu, lorsque le colonel Rhett me prenant par la main m'entraîna hors de la batterie.

Nous traversâmes, en courant, plusieurs galeries et nous arrivâmes, à l'est du fort, dans une batterie découverte qui était armée d'un

canon monstrueux. C'était la *batterie Barbette*, la plus formidable du Sumter, commandée par le lieutenant-colonel Yates. Ici j'éprouvai une vive émotion : sur ma tête passaient les obus, et leur sifflement ébranlait mes tempes. Nous étions à découvert. L'officier regardait flegmatiquement le *Keokuk* qui venait droit vers nous, et lorsqu'il le vit assez près, il pointa lui-même la pièce, le fameux canon Brooke, et quatre fois il envoya ses boulets dans les flancs du navire sans jamais manquer son but. Ce fut le coup de mort du *Keokuk*, qui sombra. *L'Ironsides* alors parut ; mais *Ironsides*, *Monitors*, tous renoncèrent à entamer le magnifique fort Sumter... Ils ne répondirent plus à nos canons, et les voyant, vaincus, s'éloigner à toute vapeur, nous éteignîmes les mèches. La musique n'avait pas cessé de jouer. Jamais bruit pareil ne frappera mes oreilles et jamais spectacle plus beau ne me sera donné à contempler. Une vraie féerie! Au plus fort de l'attaque, le soleil resplendissait, et les gerbes d'eau que soulevait la chute des boulets et des obus dans la mer étaient si incessantes, qu'un arc-en-ciel décrivit constamment sa majestueuse courbe au-dessus de nous.

Le calme étant revenu, la rade étant libre,

les clairons sonnèrent le repos. Le lieutenant-colonel Yates s'assit sur son canon et me tendit la main. Alors seulement je vis que les cinq desservants de sa pièce étaient étendus sur le sol, que jonchaient les éclats d'obus. Je détournai mon regard, je fermai les yeux, et dans cette nuit je voyais encore du rouge. C'est ainsi que commençait la guerre entre le Nord et le Sud des États-Unis.

Un nouveau service d'artilleurs vint nous remplacer, et mon régiment quitta le fort pour aller reprendre son campement sur le quai. Nous ne pouvions nous faire un passage sur *la batterie* : toute la population, blanche et noire, était accourue pour assister à ce combat qui venait de nous assurer, dès le début, le titre de victorieux. Je revis Jules Toinot, qui avait de son côté pointé sa pièce au fort Moultrie. Le lendemain, le général Beauregard prononça quelques bonnes paroles, et, nous accordant huit jours de repos, il nous donna rendez-vous à Florence, au premier signal. Nous jurâmes solennellement fidélité au gouvernement de Richmond, et chacun se disposa à emporter ses lauriers. Les quelques mots que m'adressa Marie au retour furent ma récompense la plus douce.

CHAPITRE II.

Organisation des Sudistes. — Le blocus. — Richmond menacé.
(10 juillet 1861.)

Notre président, M. Jefferson Davis, avait admirablement organisé la défense. Grâce à son titre de ministre de la guerre dans le gouvernement de Washington, il avait envoyé tous les soldats réguliers au Texas, alimenté les arsenaux du Sud et dispersé la flotte de l'Union aux quatre coins du monde; de sorte que le Nord, déjà vaincu devant le fort Sumter, devait pour essayer de nous soumettre par terre se créer une armée de mercenaires. Nous, nous avions pleine confiance en nos succès : car nous étions résolus à nous battre, et tous les planteurs avaient juré d'user jusqu'à leur dernière ressource pour nous soutenir. Tous les cotons, tout le riz, tous les produits furent expédiés en Europe, soit par le port de Charleston dont nous avions assuré la libre sortie, soit par la Nouvelle-Orléans, dans la Louisiane, soit encore par le port de Wilmington, dans la Caroline du Nord. Et comme nous étions les

maîtres du cours du Mississipi, nous empêchions le Nord d'écouler ses produits comme nous par le golfe du Mexique.

Un soir, le dîner de maître Toinot fut moins gai qu'il ne l'avait été depuis la prise du fort Sumter : le Nord avait rappelé toute sa flotte, et ses navires, répandus sur toutes les côtes, menaçaient de nous défendre l'expédition de nos produits en Europe. C'est ce qu'on appelait le *blocus*. Nous avions une armée formidable composée de tous les jeunes hommes du Sud, mais nous n'avions pas de vaisseaux. Quoi faire? Il ne s'agissait donc plus seulement de défendre le territoire contre les agressions de l'ennemi : il fallait le vaincre pour le forcer à supprimer le blocus. Cette décision étant sur toutes les lèvres, je vis bien que nous n'allions pas tarder à nous battre, et, en effet, vers la fin de juin, Jules Toinot me conseilla de préparer mes armes : — « Voyez-vous, me dit-il, pour vaincre le Nord il faut l'attaquer chez lui. Je crois que notre Président va nous faire marcher sur Washington, où siégent M. Lincoln et son gouvernement. »

Le lendemain, ce fut bien autre chose : le télégraphe nous apprit que le Nord avait une armée de volontaires recrutés pour trois mois, et que

cette armée marchait sur Richmond. Cette nouvelle renouvela toute mon ardeur. C'était la même situation qui se représentait : l'ennemi menaçait le territoire, il fallait à tout prix le repousser !

Je souffris cruellement, toutefois, le jour (c'était le 10 juillet) où l'ordre arriva de nous réunir à Florence pour être dirigés sur Richmond. Je souffrais parce que Marie ne put me cacher sa tristesse, et que je lus dans ses yeux l'ennui qui était entré dans son cœur. « Mon Dieu, pensai-je, s'il faut que Marie ne me soutienne plus, que deviendra mon courage ? C'est pour elle que je me bats. Si cette guerre lui devient une souffrance, comment marcherai-je vaillamment vers l'ennemi ? » Je la suppliai de me dire son mal : car l'heure du départ approchait. « Hélas ! me dit-elle devant son père, je comptais que nous nous marierions dans quinze jours, et voici qu'il vous faut encore partir !

— Ne puis-je, répliquai-je, en écrivant au général Beauregard, obtenir quelques jours, et...

— Oh ! non, interrompit-elle, j'attendrai, car il ne faut pas que l'on puisse dire que je vous ai retenu ! »

Je fis, avec elle et son père, une dernière visite à ma plantation.

Par les soins de Marie la récolte avait été faite : je vis mes cotons entassés sous un hangar... mais le blocus interdisait leur expédition. Jules nous avait accompagnés, et lorsque je manifestai le désir, pour éviter trop de peine à Marie, que la prochaine récolte fût moins importante : « Du coton, dit Jules, les États du Sud en auront toujours assez... Il faut désormais planter du blé, du riz et des pommes de terre : car le Nord voudra nous prendre par la famine ; et il faut songer à nous nourrir avant tout... Il faut, ajouta-t-il avec un noble accent de fierté, que les États du Sud vivent à l'avenir par eux-mêmes, sans avoir besoin jamais de demander leur nourriture à qui que ce soit ! C'est une grande leçon que nous donne le Ciel ! sachons en profiter ! Déjà les industriels de la Géorgie emploient leurs machines à faire du drap. Je jure bien qu'avant un mois tous nos soldats seront vêtus par nos mains. Oh ! la coupable indifférence ! Combien nous sommes punis d'avoir compté sur le Nord pour nos vêtements et sur l'Europe pour notre pain !... Mais cela ne sera plus, Dieu merci ! »

CHAPITRE III.

Marche de l'armée sudiste (15 juillet 1861). — Uniformes. — Les généraux Beauregard et Johnston. — Premier combat : Bull's-run (21 juillet). — Dans un fossé ! — Après la bataille.

Heureux d'avoir à notre tête le général Beauregard, nous partîmes pour Florence, et de Florence nous fûmes à Richmond. M. Jefferson Davis nous adressa une proclamation qui doubla nos forces, et le 15 juillet toute l'armée déjà réunie marchait vers le nord à la rencontre de l'ennemi. Certes, ce fut une véritable marche forcée. Nous traversâmes, du sud au nord, les trois quarts de la Virginie, presque toujours en chemin de fer. Nous abandonnâmes ce moyen de locomotion le 19 juillet, et je vis bien, à la manière dont on marchait, que nos officiers s'attendaient à rencontrer l'ennemi à chaque instant. On avait formé une avant-garde bien munie de canons et de cavalerie, sous les ordres du général Johnston. Jusqu'ici les soldats du Sud avaient ri et chanté ; mais lorsque les bataillons furent formés, et que l'ordre nous fut donné de veiller sur le bon état de nos armes, chacun

parut rentrer en lui-même et se préparer à combattre. Tout autour de nous était triste, monotone ; c'est à peine si çà et là s'élevaient quelques maisons, et encore étaient-elles abandonnées. A mesure que nous marchions vers le nord, il se produisait toutefois un changement : le terrain devenait ondulé et des bois entrecoupés de clairières obscurcissaient notre horizon. On allait prudemment. Le 20, au matin, le général Beauregard passa l'armée en revue et fit une distribution d'uniformes. — « Vous voyez, me dit Jules, voici du drap virginien ! » On avait remis à quelques régiments un costume de drap gris qui constituait l'uniforme militaire de l'armée du Sud. Cette halte avait quelque chose de sinistre. Personne n'osait quitter son rang, et le régiment semblait se resserrer sur lui- même. Ce fut ce jour-là que je vis de fort près, et pour la première fois, le général Beauregard, qui étendit sur le sol, à trois pas de moi, la carte de la guerre entamée.

Il portait bien ses quarante ans, le général Beauregard ! Sa maigreur, le teint basané de sa peau, sa petitesse, ne pouvaient pas tromper sur la valeur de son caractère et de son tempérament. Je l'entendis parler : sa voix vibrait, les mots se pressaient sur ses lèvres ; sa vivacité

dénonçait son origine française. Le général Johnston, qui étudiait la carte à son côté, établissait un véritable contraste : calme, froid, triste même, il écoutait et ne disait que quelques mots de temps en temps. Pour répondre en français au général Beauregard, il paraissait chercher ses phrases et ne disait pas une syllabe inutile. Nous avions tous une très-grande confiance en ces généraux. Les uns préféraient le froid Johnston aux ordres vigoureux et sévères; les autres, et c'était la majorité, étaient heureux de marcher sous les ordres de Beauregard. Les Français et les Espagnols l'adoraient, parce qu'il etait catholique comme eux, et que la vivacité de ses allures militaires n'excluait pas, au camp, les épanchements de son extrême bonté.

Quand ces deux généraux se séparèrent, l'armée s'ébranla en masse, la cavalerie en avant, l'artillerie en arrière. Les mouvements stratégiques commençaient à se dessiner. Déjà dans les rangs des voix s'élevaient, qui disaient : « L'ennemi est devant nous! » En une heure chaque régiment s'isola du régiment voisin. Le corps du centre, dont je faisais partie, se portait toujours en avant. Le lendemain, au point du jour, les positions étaient prises. C'était une véritable bataille qui se préparait... la première

bataille ! Ma compagnie se trouvait sur un mamelon, et, spectacle qui ne quittera plus mes yeux, les premiers rayons du soleil éclairèrent pour moi le champ inévitable du combat.

Dans la vallée qui était à mes pieds coulait un cours d'eau, le Bull's-run, qui va se jeter dans le Potomac. Ce ruisseau était véritablement à cette heure le fossé qui séparait les deux camps; à droite et à gauche, les rives de ce cours d'eau étaient couvertes de bois épais, et au loin, devant moi, j'aperçus fort distinctement un point où une large route était traversée par un chemin de fer, et un peu au-dessous je vis encore un pont de pierre jeté sur le Bull's-run. Les officiers de l'état-major passèrent dix fois à ce point central, autour duquel semblait se développer notre armée. C'était à qui occuperait victorieusement ce point: position stratégique de haute importance, qui défendait Manassas, où passaient les deux chemins de fer qui relient les monts Alleghanys à Richmond, notre capitale. Tel était l'enjeu du combat. Oh! que les minutes étaient longues! L'impatience m'agitait. Notre armée était déployée sur une ligne de trois lieues d'étendue, sur la rive droite du Bull's-run, tandis que deux corps séparés de nos troupes étaient massés l'un à Fairfax

et l'autre à Centreville. Nous attendions là, anxieux, l'heure de l'attaque.

Le 21, enfin, nous vîmes l'armée fédérale à l'horizon. Elle marchait vers nous, et défila comme une parade en nous envoyant bon nombre de coups de fusil, auxquels nous ripostions sans quitter le terrain. Je m'étais cru plus aguerri que je l'étais. Rester ainsi debout, calme, le fusil à l'épaule, et entendre siffler les balles tout autour de soi, c'est insupportable. Un tremblement nerveux m'agitait. J'aurais voulu courir, et surtout courir sur l'ennemi! Pourquoi n'avancions-nous pas?

C'était le général Mac-Dowell qui commandait l'armée du Nord, forte de 30, 000 hommes et conduisant 57 canons. Vers dix heures, 18,000 ennemis traversèrent le Bull's-run et se déployèrent sur le plateau en face de nous. Quelle fusillade! quels cris! quel acharnement! Les soldats du Nord avançaient comme avancerait un mur de forteresse, si un mur pouvait marcher. Notre général, au contraire, ne nous faisait exécuter que des marches et des contre-marches qui nous ramenaient toujours aux mêmes points. Nos régiments ressemblaient à des écheveaux de fil qui s'entremêlent. Et toujours les armées du Nord avançaient. Le canon, la mitraille, les

feux de peloton, de bataillon, de régiment... que sais-je? tout tonnait! A trois heures le choc se produisit : car notre général avait réussi à dérouter les généraux ennemis sur ses projets, et nous nous trouvions, nous aussi, formés en une formidable ligne... A notre tour nous avancions... Quelle rencontre! Ah! Marie! j'ai bien cru que je ne vous reverrais plus. J'ai senti le froid des baïonnettes ennemies ; j'aurais pu compter les dents des soldats du Nord qui criaient...Je frappe à droite, à gauche, partout... Je recule, j'avance... je suis soulevé, je retombe lourdement.. Reculer nous était impossible : car il y en avait derrière nous qui poussaient pour prendre part au combat... Le feu cessa : ce n'était pas que les munitions fussent épuisées, mais les hommes étaient trop près les uns des autres; ils n'avaient pas la place nécessaire pour épauler leurs fusils et mettre en joue... Je ne respirais plus; j'étais comme un corps mort qu'une force inconnue fait agir encore.. Non, plus un seul coup de fusil, mais le cliquetis des baïonnettes, les cris de haine, le commandement des officiers... et de minute en minute d'effroyables détonations d'artillerie...

Tout à coup la fusillade, une fusillade bien nourrie, recommençá dans le lointain. Notre

général venait de faire traverser un bois à un corps d'armée et attaquait l'ennemi par le travers... Ce fut la fin : une demi-heure après le général Mac-Dowel ne tenait plus. Dieu! quel spectacle que la fuite effarée de 18,000 hommes! De tous côtés, dans tous les sens, ils couraient comme des moutons qu'a surpris un loup. Et nous, les vainqueurs de la lutte, grisés par la poudre et entraînés par le succès, nous courions aussi pour les chasser. Ils repassèrent bien vite le Bull's-run, nous abandonnant leurs canons, leurs bagages et leurs armes. Et ils furent si épouvantés qu'ils franchirent les 12 lieues qui les séparaient de Washington, et firent leur entrée dans cette capitale le 22 au matin, apportant eux-mêmes la nouvelle de leur désastre.

Sumter et Bull's-run : deux combats! deux victoires! mais à quel prix! Pour ma part, je tombai de lassitude dans un fossé, après avoir vu mes frères d'armes poursuivre l'ennemi sur le champ de bataille couvert de cadavres. C'était épouvantable.

Je n'avais cependant reçu aucune blessure. Le sang qui rougissait mes mains ne m'appartenait pas. Comment se pouvait-il faire que, sorti intact de ce combat dont le souvenir m'effrayait, j'en fusse réduit à ne plus me servir de

mes jambes et à demeurer cloué sur un tas de terre qui s'était éboulé dans le fossé? Je me tâtai... rien! Le sang ne découlait d'aucune plaie... non, pas une seule déchirure... mais des meurtrissures d'un bleu noir au-dessus des genoux. Je ne pus parvenir à me rappeler l'origine de ces coups. Qui m'avait donc ainsi battu? Je dis battu : car ces marques ressemblaient à celles que je rapportais à la maison paternelle, dans mon enfance, quand je venais de recevoir une vigoureuse étrillée d'un camarade. Je restai là, assis, anéanti. J'avais chaud, j'avais froid; des frissons couraient dans mes membres et de grosses gouttes de sueur coulaient sur mon nez. Il me fallait cependant savoir où j'étais... Je regardai autour de moi, et, chose singulière, il y avait devant mes yeux un nuage qui ne me permettait pas de voir à deux pas... J'écoutai : mes oreilles sifflaient... J'appelai, mais là, de toutes mes forces : ma poitrine me servit bien, mais inutilement. Personne ne répondit. Cela commençait à m'inquiéter, d'autant plus que le soleil baissait et que le brouillard devenait plus épais à chaque minute. J'eus comme peur, ma foi! et en un éclair je me souvins de tout ce qui s'était passé. Ah! mon pauvre courage, qu'était-il devenu?

Vrai, je m'étais battu rudement, si rudement que je ne voulais pas en croire mes souvenirs. J'avais fait feu, frappé, tué; j'avais crié : « Hurrah! en avant! » comme les autres; j'avais été sans cesse au premier rang et sans penser un seul instant au danger que je courais... Est-ce parce que je défendais ma patrie? est-ce parce que je défendais Marie Toinot? est-ce...? Mais non, il faut bien que je le dise : je ne pensais pas; je me battais... pour me battre, voilà tout. Et maintenant, tout victorieux que j'étais, je priais le Ciel de terminer là ma carrière militaire. J'avais peur, oui, peur du danger couru. Et puis, quel résultat! Assis bêtement au fond d'un fossé, seul, loin de mes compagnons d'armes qui avaient bien autre chose à faire qu'à me chercher... J'allais donc mourir de faim et de froid dans ce tombeau? Ah! pourquoi n'avais-je pas reçu une balle au moment de la bataille?... Au moins serais-je tombé avec les autres et peut-être m'aurait-on vu, à la fin. Quelle horrible chose que la guerre!

Mais voici que peu à peu mes oreilles sifflèrent moins fort : je pouvais entendre, et j'entendis fort bien, en effet, dans le lointain, des cris de commandement... et quand le silence se faisait, j'entendais d'autres cris... des plaintes, des

râles... et puis encore des commandements, des roulements de canons qui s'éteignaient... On m'abandonnait donc! On dit qu'un noyé se cramponnerait à une barre de fer rougie; moi, pour sortir de ce maudit fossé, j'enfonçai mes ongles dans la terre, je mordis les touffes d'herbes qui poussaient çà et là, et avec les mains, et avec les dents je me traînai hors de cette tombe. Deux fois la terre céda sous mon poids, et deux fois je roulai au fond. Je rampais ainsi qu'un ver. C'est que je luttais contre la mort, vraiment, et que je le savais bien!...

Enfin je réussis... J'arrivai... je respirai, j'écoutai, je regardai: tout autour de moi, partout, des hommes et des chevaux étendus, morts ou mourants. C'était affreux. Ce spectacle fit que je m'estimai heureux de n'être point du nombre des victimes. Tous n'étaient pas morts, malheureusement: ici un cheval hennissait, levait la tête et retombait lourdement; plus loin un bras d'homme s'agitait, un front se dressait, un cri se faisait entendre, puis plus rien, le silence et l'immobilité. Des plaintes s'élevaient par moments, auxquelles des râles répondaient. Ces soldats, ces compagnons si braves, si beaux à la bataille, semblaient pleurer comme des enfants. Oh! combien je regrettai le fort Sumter où l'on

mourait du coup, écrasé par un boulet ou haché par la mitraille!

Une longue heure se passa ainsi. On ne pouvait cependant pas m'abandonner ! En effet, je vis bientôt arriver un officier, puis deux, puis trois, et enfin des groupes entiers de soldats qui parlaient à voix basse, recevaient des ordres et se séparaient par escouades pour aller reconnaître les morts et les blessés.

Un officier vint à moi, se baissa, souleva ma tête, et avant que j'aie pu dire un mot : « Blessé ! » cria-t-il, et il me quitta. Ceux qui vinrent ensuite portaient des branches d'arbres. Sur une espèce de brancard on m'étendit et on m'emporta sous une vaste tente à un kilomètre de là.

CHAPITRE IV.

Les ambulances. — Les blessés. — Les soldats de *Monseigneur*. — Baptistin infirmier. — Marmisolle retrouvé. — Monseigneur Léonidas Polk. — Une lettre de fiancée américaine.

La nuit descendait vite. Un médecin me fit beaucoup de mal en pressant ma jambe. « Contusionné! » dit-il, et un servant me mit

un linge mouillé autour des genoux. Combien cette nuit me parut longue ! Et cependant je ne cessai de penser à Marie... Faut-il que je dise tout ?... Je me réjouissais presque de ma position : peut-être allait-on me renvoyer du camp.

Nous étions dix sous cette tente... dix en plus ou moins mauvais état. Le matin on en amena deux autres, ce qui faisait douze ; à ces deux on coupa les jambes, et ce fut vite fait.

Le chirurgien qui devait diriger ce travail se frottait les mains en attendant ses aides, et comme il était devant moi, je fis avec lui un petit bout de conversation : « Dites-moi, est-ce fini maintenant ?

— Quoi ?

— La guerre.

— Fini ? J'espère bien que non.

— Comment cela ?

— Vaincus au fort Sumter, vaincus à Bull's-run, nous les vaincrons encore à Washington, si Dieu le veut.

— Comment Dieu peut-il vouloir que nous nous fassions tuer ?

— Oui, plaignez-vous ! qu'est-ce que vous avez ? absolument rien.

— Permettez...

— Voyez ces deux gaillards qui ont eu les jambes prises sous les roues d'un canon... est-ce qu'ils se plaignent?

— C'est qu'ils n'ont peut-être pas la force de parler.

— Un Américain tomber en syncope pour si peu ? mais regardez-les donc! »

Je les regardai, moi : étendus sur la paille les jambes emmaillottées, l'un regardait tranquillement la toile de la tente, l'autre sifflait un air patriotique... « Mais, docteur, m'écriai-je, connaissez-vous ces malheureux?

— Celui qui siffle? non : c'est un soldat de Monseigneur... l'autre, je le connais : c'est un vaillant! il s'est battu comme un démon.

— Son nom?

— Oh! son nom, je ne sais... on l'appelait le *Gascon* dans la compagnie.

— Je le connais, moi, dis-je en toute hâte, c'est... »

Le docteur ne m'écoutait plus : les aides entraient sous la tente, et vite, je l'ai dit, on se mit à l'œuvre... Je vis passer les jambes toutes rouges... Et pendant l'opération, pas une plainte, pas un cri... rien. Je détournai la tête pour ne pas souffrir d'un pareil spectacle, car malgré moi mes yeux se fixaient sur les patients... Je

fermai les paupières… j'étais accablé; le sommeil s'empara de moi.

Je m'éveillai après avoir dormi près de cinq heures. Mon premier regard rencontra le docteur. « Et les amputés? dis-je.

— Le siffleur ne siffle plus, me répondit-il.

— Quoi?…

— Non, pas encore, mais cela ne tardera pas.

— Et… et l'autre?…

— Dites-moi, interrompit le médecin, vous devez pouvoir vous lever, vous?

— Dieu le veuille!

— Essayez donc! »

J'essayai… Je me tins debout. « Eh bien, mon ami, j'ai besoin de vous, dit le docteur.

— De moi?

— Oui, venez. »

Je le suivis. Les aides manquant, je pris la place de l'un d'eux. « Méfiez-vous du délire, me dit le docteur en m'installant à mon poste; restez auprès des deux amputés et empêchez-les de faire quelque folie, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille, docteur. »

Très-naturellement mon premier regard fut pour le malheureux qui allait mourir… Mais quand je me retournai, quelle surprise! j'avais en face de moi… qui? Marmisolle! Je l'appelai,

je lui pris la main : il ne me reconnut pas. Cela me fit beaucoup de peine, et je me retournai vers l'agonisant, vers celui que le docteur avait appelé le *soldat de Monseigneur*. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Tout à coup je crus deviner qu'il voulait parler. Je me penchai vers le moribond, et, peu habitué que j'étais à voir mourir un homme, il me semblait qu'il étouffait. Que faire ? Ma foi, je dénouai sa cravate de laine rouge et fis ainsi que l'on fait pour ceux qui suffoquent. De sa bouche sortaient des mots que je ne comprenais pas. Il levait son bras comme pour faire un geste ; mais il n'avait plus assez de force, et son bras retombait lourdement sur la paille. C'était un tout jeune homme... Quelle idée traversa mon esprit ! Qu'était devenu Jules Toinot? comment ne m'étais-je pas encore informé de sa situation?... Et comment aurais-je pu savoir?

Marmisolle se mit à parler haut. Je me retournai brusquement. Le malheureux fredonnait une chanson, dans son délire... Et le docteur qui ne revenait pas!... Le jeune soldat allait mourir... Je me penchai de nouveau vers lui, et je l'entendis cette fois qui disait : « Polk ! Polk !

— Quel Polk? qui? dis-je au mourant.

— Polk ! Polk ! » continuait-il.

Un aide arriva. Je courus au-devant de lui et l'entraînai vers le moribond. « Eh bien, dit-il, après l'avoir bien regardé, il n'y a plus rien à faire.

— Au contraire, dis-je en le retenant, écoutez bien.

— Non, il est perdu !

— De grâce, écoutez, il demande...

— Quoi? qui?

— Le sais-je? il dit : « Polk ! »

— Ah ! oui, c'est un soldat de Monseigneur... Eh bien, il va venir; il est maintenant sous l'ambulance n° 109. Il va venir !

— Qui va venir?

— Monseigneur... »

J'allais franchement questionner l'aide, mais il arrêta la phrase sur mes lèvres. « Tenez, le voici, » dit-il; et il me quitta.

Une rumeur confuse arrivait du dehors ; la toile d'entrée de l'ambulance se souleva ; le docteur parut, se mit de côté et laissa passer un officier à figure vénérable, qu'escortait silencieusement une espèce d'état-major. Monseigneur Polk, puisque c'est ainsi que les malades eux-mêmes, tout autour de moi, désignaient le nouveau venu, s'arrêta soudain, et laissant

tomber son regard en même temps fier et doux sur les blessés qui se soulevaient sur la paille, je vis les aides se découvrir et s'incliner. Je fis comme eux, tant l'attitude de cet officier était majestueuse. Et alors, étendant le bras, fermant la main et tenant levés vers le ciel deux doigts dont l'un était orné d'une magnifique bague, il donna à tous son épiscopale bénédiction.

Monseigneur Léonidas Polk, de la Caroline du Nord, élève de l'école militaire de West-Point d'où il était sorti avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie, avait reçu les ordres et prêché, comme diacre et missionnaire, les tribus de l'Arkansas et des territoires indiens. Evêque de la Louisiane en 1841, il avait exercé son saint ministère jusqu'au jour où les États du Sud, faisant appel aux hommes instruits dans l'art des combats, et son cœur s'émouvant des effets possibles de la vie des camps sur un peuple d'imagination ardente, il s'était décidé à ne pas abandonner son troupeau. Mêlé aux soldats, toujours au premier rang, sans cesse répandant les consolations religieuses, il enhardissait encore les braves par son exemple et multipliait ses conversions. Après la lutte, il visitait les blessés, consolait les agonisants,

et priait pour les morts. Ce spectacle me mit des larmes dans les yeux.

Le soir même, j'écrivis tout cela à Marie, et quelques jours après elle ranima mon courage en me donnant de ses nouvelles. Huit belles pages! Elle me disait tout l'effet qu'avait produit notre victoire de Bull's-run. « Mon père, écrivait-elle, est très-content de vous tous. Il dit qu'après avoir si bien commencé il faut bien finir, et que, puisque le Nord a osé envahir le territoire sudiste, il faut aller jusqu'à Washington lui donner une bonne leçon... Allons ! puisqu'il le faut, encore quelques bonnes batailles !... » Eh quoi ! pensai-je, toutes ces horreurs ne seraient qu'un commencement ! Il me faudra reprendre mon fusil, marcher contre l'ennemi, me battre enfin ! Il me semble que je n'étais pas venu en Amérique pour cela... Je repris la lettre de ma fiancée... « Puisqu'il faut faire triompher notre droit par les armes, que Dieu nous soit en aide! Dans l'avenir nous serons libres! nos récoltes seront toutes à nous, nos maisons nous appartiendront en entier... Le but est grand! » Et alors je me disais, car dans mon esprit Marie ne pouvait avoir tort : « *Puisqu'il le faut*, encore quelques batailles pour conquérir cette paix, cette liberté qui me per-

mettra d'être digne de la main de Marie; vite, que l'ennemi se présente! » Je me sentais prêt à mettre la poudre dans mon fusil. Je répondis à cette lettre et j'écrivis qu'on pouvait compter sur *nous*. « Car si moi, dernier venu dans ce pays, je me sens si disposé à combattre, disais-je, quel doit être le courage de ceux qui sont nés sur ce sol! »

Certainement je pensais toutes ces choses quand une lettre de Marie venait, pour ainsi dire, me remonter le cœur... Mais le lendemain, quand je revoyais toutes ces souffrances, l'ennui et le découragement s'emparaient de moi. Avoir eu devant soi un si riant avenir, avoir vu s'élever sa maison, avoir rêvé aux douces joies de la famille, et... « Non, disais-je, il n'y faut plus penser! » Et je prodiguais mes soins à Marmisolle, autant pour me distraire que pour satisfaire aux devoirs de l'amitié.

Ce bon Marmisolle, avait été employé dans le chemin de fer de Richmond jusqu'au jour où le président Jefferson Davis avait fait le premier appel aux armes; ce jour-là Marmisolle était allé offrir ses services au gouvernement provisoire, et comme il avait quelques connaissances spéciales, on l'avait chargé d'organiser une compagnie bonne à combattre et à

travailler. Le malheureux avait perdu ses deux jambes, que les énormes roues de son propre canon avaient écrasées. L'usage de ses sens lui étant revenu le cinquième jour après l'opération, il parut très-content de me retrouver auprès de lui. Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, et à chaque phrase nouvelle il murmurait : « Je te l'ai dit : Il n'y a que l'Amérique!

— Ah! j'ai eu de bien mauvaises heures à traverser : d'abord à Charleston, ensuite à Florence; mais une fois installé chez maître Toinot, quelle bonne existence!

— Il n'y a que l'Amérique, vois-tu!

— Et si le Ciel préserve mes jours, quel avenir! je serai riche, heureux...

— On ne voit ça qu'en Amérique!

— Je t'avouerai que cette manière de vivre m'a d'abord un peu surpris. Quelle liberté! cette jeune fille a été pour moi, dès le premier jour, d'une bonté sans égale; elle me traitait comme étant de sa famille; son père, maître Toinot, semblait oublier qu'il payait mon travail.

— Oh! l'Amérique!

— Sans cette guerre je serais peut-être marié aujourd'hui... »

Je restai sans pouvoir ajouter un mot : des

bouffées de regret montaient dans ma tête...

« Vive l'Amérique ! » cria Marmisolle énergiquement.

C'est son énergie qui le sauvait.

Lorsque les généraux furent bien assurés que les ennemis avaient abandonné leurs positions et qu'ils ne nous menaçaient pas d'une nouvelle attaque, on organisa le camp et on régularisa les ambulances. Marmisolle fut désigné parmi ceux qu'on devait évacuer sur Richmond. Je lui promis bien de l'aller voir à mon retour, après la guerre, et lui confiai très-franchement que, quoique très-décidé à me battre comme un forcené, je n'aurais pas été fâché d'avoir reçu une blessure juste assez sérieuse pour me faire rayer des cadres de l'armée. C'est alors qu'il demanda une plume et qu'il écrivit une lettre. Lorsqu'il eut signé et cacheté sa missive, il la remit à un servant et lut l'adresse tout haut : « Au général Beauregard. » Et il me regarda avec un sourire extraordinaire. Il me tendit la main qu'il serra fortement, et me fit ses adieux. Quelques minutes après on le transportait dans un fourgon qui devait le conduire avec d'autres à l'hôpital de Richmond.

CHAPITRE V.

Le camp sudiste. — Deux généraux en chef. — L'armée nordiste. — Création de la flotte du Sud. — Impatience des troupes. — Baptistin au quartier général.

Après le combat, dans de grands trous que la nature du terrain avait transformés en puits, on avait précipité les morts. Le colonel Stuart avait reçu des généraux Beauregard et Johnston le commmandement des troupes campées dans la vaste plaine qui s'étend de Fairfaix à Manassas. Les généraux avaient établi leur quartier général chacun en un point isolé. Je me suis demandé bien souvent — et ici je veux tout dire — comment une telle armée pouvait être ainsi commandée par deux généraux. Telle était en effet la situation : Beauregard et Johnston avaient chacun le titre de général en chef... Cependant j'ajoute que les soldats avaient, eux, en manifestant leur préférence, établi une différence entre ces deux hommes, et cela malgré les ordres du jour et les proclamations qui arrivaient du gouvernement de Richmond. Beauregard — ne l'ai-je

pas dit? — étant plus sympathique à la majorité des combattants, ceux-ci semblaient le reconnaître comme véritable chef de l'armée. C'est toujours Beauregard qui a été nommé le vainqueur de Bulls'run. C'est au général Beauregard que Marmisolle avait adressé sa lettre.

Le départ du *Gascon*, comme tous l'appelaient, m'attrista. Je me mis à marcher dans les ruelles que formaient les tentes, cherchant à rencontrer un visage de connaissance pour rejoindre ma compagnie, et mes efforts restaient perdus. Je voulus me renseigner auprès d'un factionnaire qui gardait un tas de pièces démontées... qu'entendis-je? Dès le lendemain de la bataille ma compagnie avait quitté le camp, et avec elle quatre autres, parmi lesquelles la compagnie que commandait Jules Toinot. « Parti! m'écriai-je, pourquoi?

— C'était l'ordre du gouvernement, me répondit le factionnaire... »

Combien j'étais seul! « Parti, bien, repris-je, mais pour où?

— Pour Norfolk.

— Pour Norfolk? mais Norfolk, c'est une ville près de Richmond, au fond de la rivière Elisabeth; à Norfolk il n'y a qu'un arsenal maritime: que pourront y faire ces compagnies?

— Précisément, repartit le soldat fort instruit: nous combattons rudement le Nord; nous l'avons vaincu déjà deux fois; à cette heure il n'a plus d'armée, et...

— Il n'a plus d'armée? interrompis-je; ne dites pas cela à un... Américain tel que moi qui vient de repousser dix-huit mille hommes.

— Dix-huit mille hommes, ce n'est pas une armée.

— Permettez...

— Etaient-ce des soldats, voyons ? Est-ce que de vrais soldats fuient ainsi ?

— Qu'était-ce donc?

— Quand le Nord a vu que nous marchions contre lui pour venger ses insultes, il a fait afficher de grands placards sur les murs de New-York et de Washington, promettant une magnifique solde à ceux qui prendraient les armes contre nous. Il a réussi : trente mille mercenaires sont partis en chantant de la *cité Impériale*... mais une fois au feu... vous les avez vus? aujourd'hui il n'en reste pas un sous les drapeaux.

— La guerre est donc terminée?

— Oh! non : on augmentera la solde, les primes, et on trouvera trente mille autres malheureux qui se laisseront entraîner.

— Oui, je comprends... et en effet, l'Amérique n'ayant pas d'armée permanente, il a fallu improviser des soldats et... je sais le reste... Tout ceci ne m'explique pas le départ de ces compagnies pour l'arsenal de Norfolk ?

— C'est que si le Nord n'a pas de soldats, en revanche il possède une marine qui a l'ordre de bloquer tous les ports du Sud, c'est-à-dire d'empêcher à tout navire soit de nous apporter des munitions, soit d'aller vendre nos cotons à l'Europe. Pour parer à ce coup, notre gouvernement a ordonné la construction d'une flotte. Les compagnies vont à Norfolk créer une marine rivale de la marine du Nord.

— Très-bien, très-bien...

— Et on a choisi le capitaine Jules Toinot...

— Le connaissez-vous?

— Je ne l'ai jamais vu, mais je sais qu'il est très-instruit.

— Oh! pour cela...

— Vous le connaissez?

— C'est... »

J'allais dire « mon beau-frère. » Je me tus, remerciai le factionnaire et m'éloignai, n'ayant plus rien à découvrir, mais cherchant toujours... quoi? Je ne sais pas. Je marchais... devant moi, me perdant dans les labyrinthes du camp et

espérant qu'un hasard me mît en bon chemin.

Je n'étais pas le seul dans ce cas. Après la bataille, toute organisation avait été rompue. On avait pris de ci de là des hommes pour le service des ambulances, des hommes pour enlever les morts, des hommes pour tracer les routes, assurer les provisions, etc. Artilleurs, cavaliers, fantassins, pêle-mêle, tout le monde cherchait à se rendre utile. Aucun ordre précis n'arrivait du quartier général. De vieux soldats de la république américaine, qui avaient fait la campagne du Mexique avec Scott et qui se promenaient flegmatiquement parmi les tentes, ou fumaient étendus à plat ventre sur le sol, grommelaient des paroles de mécontents. Ils ne comprenaient pas pourquoi on restait ainsi inactif après la victoire de Bull's-run , qui paraissait avoir anéanti l'armée du Nord. Un surtout, grand, sec, tête nue, cheveux crépus, barbe grise, la ceinture chargée de revolvers, assis sur un tas de boulets, traçait sur la terre, avec la pointe de son sabre, des ronds et des carrés, et lorsque je passai devant lui il disait à ceux qui l'entouraient : « En un jour nous serions à Washington, nous entrerions dans cette ville en proie au découragement, nous enlèverions Lincoln... Mais non,

pas un canon solide sur son affût, pas une compagnie complète. Il faut rester ici, sous la tente... Ah! ce n'est pas ainsi que nous nous battions avec Scott! »

Je passai, car vraiment cette inaction me paraissait préférable à la perspective de nouveaux combats. Et puis, ce qui m'avait fait regarder les gens du Nord comme de véritables ennemis, c'est que je les avais vus, dans mes rêves, envahissant notre territoire, dévaster nos plantations, brûler nos demeures... Si, à notre tour, nous envahissions le territoire du Nord, nous devenions coupables de la même faute!...

Qu'allait-on faire? Evidemment les généraux en chef ne songeaient pas à abandonner leur position, puisque bon nombre des nôtres construisaient un chemin de fer qui devait nous relier directement à Richmond... Je me trouvai mêlé aux ouvriers qui posaient les rails, et mon bonheur était de me dire : « Ce morceau de fer va sans lacune jusqu'à Richmond, où il rencontre un autre morceau de fer qui va jusqu'à Florence, et Florence est très-près de Marie! Avec quelle joie je la traverserais cette forêt de pins où je fus si bien englué! Voici donc ce qu'elle a fait de moi, cette jeune fille!

un soldat! un fantassin! Quand la reverrai-je, ma bien chère fiancée? Quand nos existences seront-elles unies pour toujours? Quand reprendrai-je ma vie de planteur... et nos longues promenades, et nos doux entretiens? » Je songeais à toutes ces choses en revenant au camp, après le travail, quand le soleil était près de l'horizon.

Un soir, lorsque j'arrivai sur l'espèce de rotonde que formaient les tentes des officiers rangées autour de celle du colonel Stuart, j'entendis prononcer mon nom très-distinctement. J'approchai... oui, c'était bien mon nom. Le cavalier qui m'appelait avait l'ordre de me trouver. Connaissance fut bientôt faite. « Est-ce bien vous? me dit-il.

— Je vous l'assure, c'est bien moi.

— Vite un cheval, et venez.

— Où?

— Au quartier général.

— Au quartier...! pourquoi?

— Le sais-je? vite un cheval. »

Et, sans plus de cérémonies, il s'empara du cheval d'un officier en prononçant ces trois mots : « Ordre de Beauregard. » Je remarquai que par deux fois il dit « Beauregard, » et non « le général Beauregard. »

Ayant enjambé ma monture, je suivis mon conducteur. La nuit descendait antour de nous. Nous traversâmes trois parcs d'artillerie et de cavalerie et nous nous arrêtâmes, après une bonne demi-heure de marche, devant un hangar de bois dressé au beau milieu de la route et qui était plein de vaches et de brebis. Nous ne reprîmes notre course qu'à la nuit noire. Je ne voyais plus rien. Encore un quart d'heure de trot et nous atteignions notre but. Mon guide se chargea de déseller le cheval, de le mener à l'écurie, et lorsqu'il revint il me conduisit... le sais-je? Il me fit entrer dans un réduit où régnait une extrême chaleur, me désigna un tas de paille qu'il dit être mon lit, me donna une couverture épaisse et m'offrit ses saluts d'adieu. Il me quitta. Tout ce mystère m'émotionnait un peu. Je voulus fermer les yeux... impossible!

J'étais dans une étable. Durant toute la nuit les bœufs et les moutons ne discontinuèrent pas leur concert; et harassé, brisé, moulu, j'attendis l'aurore... Le cavalier revint. Il avait dormi, lui. Je le suivis encore.

Nous étions au quartier général.

Nous traversâmes un champ de maïs et nous nous arrêtâmes devant une maison de très-

modeste apparence : maison de bois, petite, carrée, ayant l'aspect d'un *cottage* de pionnier. Le cavalier poussa la porte, et je gravis avec lui les marches d'un escalier qui conduisait à l'unique étage de l'habitation. L'appartement dans lequel il me fit entrer n'était pourvu d'aucun meuble de luxe : un divan caché sous un amoncellement de couvertures, une table couverte de plans, sur ces plans deux revolvers... autour de la table trois escabeaux et un fauteuil de joncs tressés. Mon introducteur me dit : « Attendez, » et me laissa.

J'approchai de la fenêtre et je regardai. Devant la maison était le champ de maïs, mais dévasté quoique enclos par une barrière; au delà, des bandes de terrain défrichées, mais abandonnées; au loin de grands arbres touchant le ciel et comme noyés dans la brume. De chaque côté de la maison je ne pus voir, car il y avait comme une nuée blanche qui courait sur le sol... Peu à peu ce brouillard se dissipa et je vis. D'abord, à droite, j'aperçus les premières lignes du camp, les tentes grises et les soldats qui allaient et venaient, par groupes; cela ressemblait à une fourmilière... A gauche, entre la maison et la lisière d'un bois, dans un espace de terrain fermé par des barrières, des

nègres broyaient de l'orge, fourbissaient des armes ou préparaient des légumes... Dans la plaine, en un endroit que l'herbe verdissait, de magnifiques cavales frappaient la terre du sabot, et de ci de là broutant ou regardant devant eux, le cou tendu, les aimables chantres de la nuit, les bœufs roux et les moutons blancs... Et la nature était si calme que je me sentais triste à mourir.

Le souvenir de Marie, loin de me soutenir, me livrait aux regrets, et de vraies larmes m'arrivaient aux yeux...

Un bruit de pas se fit entendre. Je me retournai. La porte venait de s'ouvrir... C'était le général Johnston.

CHAPITRE VI.

Le secret de la guerre. — L'escorte de Johnston. — La ligne de défense sudiste. — Surprise. — L'hiver au camp (1861-1862).

Je ne savais quoi dire, quoi faire devant Johnston. Je voulus me découvrir, je n'avais pas de chapeau; parler, les mots n'arrivaient pas. Le général me regarda, prit ses revolvers et s'assit. « Vous êtes...

— Oui, général, répondis-je, avant qu'il eût prononcé mon nom ; ce qui le fit sourire.

— Bien, reprit-il... Marmisolle vous a recommandé à moi et le général Beauregard a approuvé son vœu... Ce pauvre Marmisolle a eu les deux jambes écrasées ; il ne peut plus rester auprès de moi... Désormais vous m'êtes attaché. »

Il dut voir ma joie, le bon général, car je fus bien joyeux. Dire que le soir même je pouvais écrire à Marie : « Je fais partie de l'état-major du général Johnston... » Et je l'écrivis.

Ces grands généraux d'une grande armée, Beauregard, Johnston, et d'autres qui commandaient, n'avaient pas d'officiers d'état-major : hors du service purement militaire, leur isolement était complet. Pour porter leurs ordres même, ils n'avaient que des soldats dévoués... et je fus bien dévoué au général Johnston, certes !

C'était l'heure du déjeuner. On servit le général devant moi, et il mangea, tout en me faisant l'éloge de Marmisolle. Un seul nègre, qui le suivait partout, menait sa maison. Son repas était le même que celui des soldats... Des assiettes de fer, des fourchettes de fer, un couteau à manche de bois, un demi-coco pour

boire... Quelques pommes de terre autour d'un morceau de viande salée... pas autre chose. « Eh bien, me dit le général, après un long silence qui m'avait très-embarrassé, vous êtes-vous bien battu à Bull's-run ?

— Vous pouvez le croire, général.

— Et pas une blessure ?

— Non, général.

— C'est d'un bon augure... Aviez-vous déjà servi ?

— Pas du tout, général.

— Je me charge de votre éducation militaire. Ah ! c'est que nous aurons fort à faire. Quand finira la lutte ? Dieu seul le sait. Grande lutte ! Oui, bien grande lutte !... Et, où étiez-vous quand la bataille a commencé ?

— Par ma foi, général, je ne saurais vous le dire.

— Et comment vous battiez-vous ?

— Par ma foi, général, je ne saurais me le rappeler.

— Mon enfant, me dit-il en se levant, pour un soldat américain voici tout le secret de la guerre: tuer le plus possible et ne jamais reculer... »

Sans attendre ma réponse, il se dirigea vers la porte. S'arrêtant sur le seuil il me regarda, puis il me dit : « Venez ! » Et je le suivis.

Une douzaine de cavaliers attendaient au dehors le général. Dès qu'il parut, je les vis se redresser fièrement sur leurs selles. Le général se fit amener un cheval, que je montai, et me présenta à ceux qui l'entouraient. Je ne savais ce que j'avais à faire, mais je pensai que le plus sage était de me laisser conduire; ainsi, quand la troupe s'ébranla, je laissai mon cheval suivre les autres. Au galop nous traversâmes une plaine, puis un bois, encore une plaine, encore un bois, et nous arrivâmes sur un plateau bien découvert du haut duquel je revis le Bull's-run, dont les rives étaient comme brûlées et le pont coupé par le milieu. Des deux côtés, sur un large espace, on aurait dit que la terre venait d'être labourée. Nous continuâmes notre course jusqu'à Manassas, qui était le point central de la résistance. Je commençais à m'y reconnaître un peu. Et puis, ceux dont Marmisolle m'avait fait le compagnon étaient instruits. Les généraux avaient renoncé à marcher sur la capitale de l'ennemi, Washington, et pensant que les vaincus de Bull's-run allaient revenir tenter un nouveau combat, ils prenaient des précautions de défense. De Manassas le camp s'étendait maintenant jusqu'à Centreville. Ce n'étaient plus des soldats, mais des terrassiers que com-

mandait le colonel Stuart. Il y avait autant de pioches que de fusils dans l'armée, et l'on creusait en forme de VVV, dans toute la longueur et sur plusieurs lignes, de larges fossés assez profonds. Derrière ces fossés et de distance en distance il y avait d'énormes canons.

Tous les jours le général, et nous ne le quittions pas, inspectait les *lignes de défense*. Le soir, nous dressions les tentes où nous nous trouvions, pour recommencer le lendemain dès l'aurore. Les jours passaient comme cela, et avec les jours les semaines... puis les mois.

Si l'on avait été libre de travailler, on aurait établi là des ouvrages de défense capables d'arrêter la plus formidable des armées; mais l'ennemi, ainsi que l'avait prévu le général Beauregard, était revenu sur le terrain de la lutte. Dans les jours de grand soleil, le matin surtout, on voyait très-bien, dans le lointain, la fumée du camp nordiste. Ils se préparaient de leur côté! Moi, je commençais à m'impatienter. Allions-nous rester ainsi à nous menacer? J'étais venu pour me battre, et je ne me battais pas. Ce que je voulais, c'était la fin de tout... Je le dis carrément, un jour, à l'Américain qui conduisait notre petite troupe : « Soyez tranquille, me répondit-il, cela ne tardera pas! »

Qu'avait-il dit? Il me fut impossible de fermer l'œil de la nuit. Tous les jours, vers midi, j'écrivais à Marie. Le lendemain de mon insomnie je fus très-embarrassé. Je ne savais si je devais lui avouer que la lutte était imminente, ou continuer à la tranquilliser en lui dépeignant l'heureuse situation qui m'avait été créée par Marmisolle. Tous les jours elle m'écrivait, elle aussi, ma bien chère Marie, mais le courrier restait quelquefois trois jours à me parvenir, car on ne savait jamais où se trouvait le général Johnston. Depuis cinq jours, cette fois, j'attendais.

Les cinq lettres m'arrivèrent.

Ce fut elle qui m'annonça la prochaine reprise des hostilités. J'ai là sa lettre : « Courage, écrivait-elle, car les journaux de Richmond nous annoncent de nouvelles batailles. Le Nord s'est refait une armée. Il marche sur nous. Battez-vous bien. Peut-être qu'une victoire terminera tout. Mon père croit que nous nous marierons bientôt. Cela dépend de l'ennemi : plus il tarde à vous attaquer, plus nos espérances sont déçues. Du courage! moi, j'en ai... Mais surtout ne me cachez rien, et comme il faut tout prévoir et que rien ne me serait plus douloureux que l'incertitude, vos lettres me parvenant très-régulièrement, le jour où vous cesserez de m'écrire,

c'est que vous serez blessé... Mais vous êtes invulnérable : je prie si souvent le bon Dieu pour vous... » Je baisai cent fois, mille fois cette lettre. Et au moment où j'admirais cette puissance des journaux américains qui savaient mieux que les soldats ce qui se passait au camp, voici qu'une batterie d'artillerie, puis deux, puis trois, passèrent devant moi à tout galop. La terre en frémit.

Je montai sur l'un des travaux de défense pour voir au loin... Plus une seule tente sur toute la longueur des fossés ; mais, échelonnés et séparés entre eux par les canons, des régiments massés attendaient. Je regardais à droite, et c'est à gauche que le drame commençait. J'aurais dû le prévoir, car l'artillerie était allée de ce côté-là. D'abord un coup de canon, puis dix, puis vingt... qui aurait pu les compter? un éclair, un bruit de tonnerre, de la fumée... et du silence. Dans la plaine, quelque chose d'énorme, de noir, de compacte s'avançait : c'était l'ennemi qui nous attaquait. Il atteignit bien vite les fossés... Quel roulement! quelle décharge... Quelque chose comme l'explosion d'une mine se rua contre eux. Ils s'arrêtèrent un instant et reprirent résolûment leur marche. Le canon grondait sans discontinuer. Une se-

conde masse d'hommes, sortant d'un bois, rejoignit la première. Le bruit redoublait. Nos soldats, au pas de course, allaient vers la bataille. Et moi, je n'avais aucun ordre. Je devais rester où je me trouvais. Qui le croirait? l'idée que le combat de Bull's-run allait se renouveler (car c'était au même point) et que je ne pourrais pas écrire à Marie : « J'y étais, » me rendait furieux.

La cavalerie se portait à son tour vers l'action. Une troisième masse ennemie, venue d'un côté tout opposé, menaçait une autre partie de nos lignes. Je vis passer deux fois le général Beauregard... Tout d'un coup le bruit du canon cessa de se faire entendre. C'était comme à Bull's-run : oh ! je voyais très-bien. Les armées étaient trop près l'une de l'autre pour permettre aux artilleurs de pointer sûrement. Combien mon cœur battait!.. Mais ce ne fut pas long : l'ennemi se sépara en deux grandes masses, s'étendit dans les deux sens de nos lignes; le canon se reprit à tonner, et un espace vide se fit entre les soldats du Sud demeurés à leur poste et les soldats du Nord reculant... Une demi-heure ensuite le feu avait cessé, et l'ennemi retournait à son camp, laissant des hommes, des chevaux et des canons sur le champ de bataille.

Nos soldats reprirent leurs travaux dans les tranchées comme s'il ne s'était rien passé.

Pendant un mois, tous les jours à la même heure, la même manœuvre se reproduisait, tantôt sur un point, tantôt sur un autre; si bien que dès le huitième jour on quittait la pioche pour prendre le fusil avant que les sentinelles eussent annoncé l'arrivée de l'ennemi. Ce fut un orage qui rompit cette régularité. Et quel orage! On eût dit que le ciel était jaloux du bruit que nous faisions. La pluie fit plus en deux heures que l'ennemi n'avait fait en un mois, car ce que voulait le général Mac-Clellan, qui commandait l'armée du Nord depuis la défaite de Mac-Dowell, c'était, en attendant le moment d'une attaque complète, de nous empêcher de nous fortifier. Tous les fossés étaient pleins d'eau et les talus avaient glissé.

Le spectacle de cette inondation était affreux à voir. Tant de travaux perdus! Et si l'ennemi allait nous attaquer, comment faire courir les canons sur un pareil terrain? Ils est vrai que les vaincus de Bull's-run n'avaient pas dû être plus favorisés que nous... Décidément les orages, et avec la même régularité, remplacèrent les *surprises*. On abandonna les travaux pour se porter sur les hauteurs et l'on consolida les tentes,

dont le vent se déclarait l'ennemi acharné. Et le vent fut vainqueur : il nous força à établir des baraquements.

C'est alors que je bénis Marmisolle! Le général Johnston, en face de l'ennemi, n'était ni mieux nourri ni mieux logé que le dernier des soldats ; mais, étant sous ses ordres, j'évitais les corvées. Cela faisait vraiment de la peine de voir passer tous ces vaillants soldats, les épaules chargées de fagots, de provisions, etc... Les pluies avaient désuni les rails du chemin de fer, et il fallait faire plusieurs lieues pour se procurer des vivres. Chaque compagnie avait un jour de corvée sur trois.

Après la pluie, ce fut la neige... l'hiver avec toutes ses rigueurs. Et il ne fallait pas songer à se retirer sur Richmond : l'ennemi serait bien vite venu prendre notre place. Il n'aurait pas été mieux abrité, mais il se serait servi de l'incident pour chanter victoire, et après Sumter et Bull's-run cela ne pouvait se tolérer. Décembre fut affreux à traverser. Quelques beaux jours de janvier nous réjouirent; mais février prit sa revanche, du moins dans les premiers jours : vraies tempêtes! Vers le 15 le ciel s'éclaircit, et le 16 se passa tout entier sans pluie, ni neige, ni vent. Les généraux firent une reconnaissance du

terrain... Partout des fondrières, des cloaques, des marais, des lacs. On aurait navigué. Les routes étaient transformées en rivières. Dire ce que les courriers déployèrent de courage et de ténacité pour maintenir régulier le transport des dépêches, ce serait faire un récit merveilleux; et certes ces braves ne se doutaient pas que l'admiration que je témoignais toutes les fois qu'ils remettaient le *paquet* pour le général avait un tout autre mobile que l'intérêt de nos armées. Et qu'était l'armée, et qu'était l'Amérique pour moi auprès de Marie qui m'attendait? Lorsqu'on me remettait une lettre d'elle, je l'ouvrais, je la dévorais des yeux et du cœur ; ma pensée était bien loin du camp : mes pensées étaient à quelques lieues de Florence : je m'y transportais, j'y vivais paisible, heureux... Hélas! la lettre était trop vite lue. La triste réalité m'apparaissait bientôt; et quelle réalité! « Fort bien, dit le général après une de nos courses dans ce pays inondé, fort bien, cela va se dessiner! »

CHAPITRE VII.

Reprise des hostilités (18 février 1862). — Baptistin chaudronnier. — Bastions de boue, canons de bois et tuyaux de poêle. — Réorganisation des Nordistes (9 mars). — Retraite des Sudistes vers le Rappahanock-river (10 mars). — Johnston et Stoneman.

Le général Johnston avait raison : le lendemain le général Beauregard, escorté par presque tous les colonels, vint au quartier général, et il se tint là un véritable conseil de guerre. A la suite de ce conseil, je reçus l'ordre de réunir cinq cavaliers, et les ayant réunis, le général nous donna à chacun une lettre qu'il nous fallut porter, à tout galop, aux commandants supérieurs des cinq grandes divisions du camp. Le soir nous nous retrouvâmes tous les cinq au quartier avec des réponses que Johnston trouva « fort graves. »

Il avait dit : « Cela va se dessiner, » et en effet, le 18, à midi, par un ciel superbe et un soleil éclatant, l'ennemi, les pieds dans la boue, c'est certain, recommença ses manœuvres de l'automne. Mais cette fois ce ne fut qu'un jeu d'enfants : il n'y eut que dix morts. En

les voyant approcher, le général Johnston, qui se tenait debout sur un caisson, prêt à diriger le feu des artilleurs, avait dit : « Cela ne vaut pas un coup de canon. »

Cependant il se préparait quelque chose. Les journaux de Richmond savaient que le général Mac-Clellan était prêt à marcher sur notre ville capitale. Nous l'attendions. Le 25 je crus que cela arrivait. Tout d'un coup, au pas de charge, l'ennemi se rua sur nos positions. Ce fut un rude combat et qui dura plus de deux heures, mais sans résultat. — Le lendemain même essai, même riposte ; puis, plus rien... Des officiers envoyés en reconnaissance déclarèrent même que l'ennemi s'était replié en masse vers Washington. Ce fut encore un journal de Richmond qui nous apporta le mot de cette énigme, de cette retraite... Mac-Clellan avait réuni toute son armée sous les murs de la capitale politique des anciens États-Unis. Notre général en chef se montrait soucieux ; il courait de tous côtés, inspectait les armes et prononçait des discours. On le voyait revenir jusqu'à cinq et six fois sur les mêmes lieux.

Le 27 il se passa un fait tellement curieux qu'en en transmettant le récit à Marie je ne pus m'empêcher de rire tout haut : « Figurez-

vous, ma bien chère Marie, que le général Johnston m'a cédé, avec toute sa troupe d'escorte, au général Beauregard, et que ce dernier m'a transformé en chaudronnier... Attendez : il a d'abord donné l'ordre d'élever, sur plusieurs points, des tours énormes construites avec de la paille et de la boue; de couronner ces ouvrages d'une plate-forme pouvant recevoir un canon monstrueux. Tandis que les soldats dressaient ces forteresses d'un nouveau genre, savez-vous ce que je faisais?... On nous avait apporté de larges feuilles de tôle, et nous faisions...nous faisions des tuyaux de poêle... Vous lisez bien, Marie : des *tuyaux de poêle!* Si j'étais méchant, je ne vous écrirais que demain le sens de ce rébus, mais je veux vous dire tout de suite l'idée originale de notre général en chef. Le matin, au lever du soleil, toutes les forteresses... les tours de boue, recevaient chacune vingt canons de bois! et snr la plate-forme de la tour principale nos tuyaux de poêle, bien empilés et reliés solidement entre eux, avaient, à vingt pas, l'aspect d'une épouvantable machine infernale. » Voilà ce que j'écrivis à Marie : c'était la vérité. Mais hélas! combien je fus puni d'avoir ri de choses si sérieuses! Nos généraux, je l'ignorais alors,

avaient jugé que l'attaque des soldats du Nord serait terrible, et nous étions si fatigués par cet hiver passé au camp qu'ils ne voulaient pas tenter l'épreuve.

Le 9 mars, l'armée du Nord sortait solennellement de Washington. Le 10, au matin, nous quittions nos positions si bien gardées pendant l'hiver, pour nous replier à notre tour sur notre capitale, sur Richmond. Cette espèce de retraite aurait été épouvantable sans les canons de bois et les tuyaux de poêle qui arrêtèrent l'ennemi.

Les tentes avaient été vite enlevées ; le feu avait été mis aux baraquements. Par les routes que les eaux couvraient encore, nous marchions ainsi qu'un troupeau qu'a surpris l'orage... Tout ce qui ressemblait à un chemin de fer ou à un pont était détruit après le passage de notre armée. Nos généraux avaient été trompés, sans doute, par de faux espions : ils ne croyaient pas que le Nord aurait pu en si peu de temps se constituer une nouvelle armée. Sans repos, sans trêve, presque sans provisions, nous marchions sans nous arrêter. Plus de communications régulières avec Richmond, plus de courriers, et, par conséquent, plus de lettres... Moi-même, hélas! je n'écrivais plus. Oh! l'im-

prudente qui m'avait dit : « Si vous ne m'écrivez pas, c'est que vous serez blessé ! » Elle n'avait donc pas songé aux hasards des marches et des contremarches? Moi-même, y avais-je songé? Cela me navrait. Et encore, si notre armée avait pris la direction de Richmond, j'aurais pu espérer de la revoir et de lui dire, de ma propre voix... Mais non, nous allions vers le Rappahannock : et savions-nous bien au juste où nous allions? Cette retraite était affreuse...

Nous nous arrêtâmes, enfin, dans un vallon... Mais les courriers n'avaient pas repris leur service. Les généraux, où étaient-ils? Nul ne le savait. Chacun s'était placé suivant sa fantaisie. La principale idée avait été d'évacuer Manassas; l'abandon avait été complet. C'est ainsi, du reste, que se passaient les choses: après chaque engagement, après chaque manœuvre importante, il fallait réorganiser l'armée. Détaché du général Johnston, sans place assignée, ayant fini mes... tuyaux de poêle, l'ordre de prompte retraite m'avait trouvé perdu dans un régiment qui formait l'avant-garde.

Le premier officier qui vint nous rejoindre nous annonça de mauvaises nouvelles. Les ennemis s'étaient arrêtés devant les fameuses fortifications et les avaient prises d'assaut,

selon toutes les règles. Le général Mac-Clellan, désappointé par le départ de l'armée, qu'il comptait bien vaincre pour relever l'honneur des armes fédérales, avait hésité toutefois à s'engager sur les routes de la Virginie, que nous avions rendues plus impraticables encore; mais le général Stoneman, commandant un corps de cavalerie nordiste, s'était mis à nous poursuivre. Cette tentative fit sourire nos soldats; mais en réfléchissant, on se prit à penser que si le gros des forces du général Mac-Clellan suivait Stoneman, cette armée toute fraîche, désireuse de remporter une première victoire, enhardie par notre retraite, humiliée par l'assaut ridicule des bastions de boue et la prise de canons de bois, pouvait avoir l'avantage sur notre armée usée par les fatigues de l'hiver. On se remit alors en marche pour s'enfoncer plus encore dans le pays. Qui pourrait dire mon désespoir? Je ne pouvais écrire aucune lettre.

Une nouvelle plus grave vint à nous : un corps qui nous rejoignait avait été attaqué. A son secours on envoya de l'artillerie. Le corps surpris était précisément celui dont le général Johnston avait le commandement. J'aurais dû aller vers lui : je n'en eus pas le courage. Une tristesse mortelle s'était emparée de moi; je ne pensais

plus. L'idée seule des tourments que devait endurer ma pauvre Marie me terrassait... j'étais anéanti. Je demeurai toute la nuit en cet état de prostration.

Le matin, avant l'aurore, j'étais dehors et croyais être le premier levé... Un nouveau détachement était prêt à partir. Je me demandai alors, très-sérieusement, s'il ne valait pas mieux affronter la mort que rester là à souffrir stérilement, et, m'approchant d'un artilleur : « On nous poursuit donc? lui dis-je.

— Oh ! c'est fini, me répondit-il : Johnston est débarrassé.

— Pourquoi ce départ alors?

— Pour maintenir la position défendue par Johnston et intimider l'ennemi.

— Intimider l'ennemi ? dis-je, car ce mot me fit un effet extraordinaire.

— Mac-Clellan , reprit l'artilleur, n'ose pas s'aventurer sur les routes de la Virginie.

— Comment peut-on savoir cela ?

— Les lettres de Richmond l'affirment.

— Les lettres de... Un courrier est donc arrivé?

— Depuis hier... »

Je n'attendis pas un mot de plus, et me mis à courir comme un fou à la recherche du cour-

rier. Je le rencontrai. Il avait une lettre! une lettre de Marie! Et cette lettre se terminait par ces mots : « Vous êtes blessé, je vais auprès de vous. Je saurai bien trouver le camp du général Johnston... »

Ce fut d'abord une joie immense, puis une douleur sans pareille... La malheureuse! Pour arriver au camp du général Johnston quelle route il fallait suivre! Je n'en étais plus à douter de l'accomplissement d'un pareil voyage. Je savais trop les Américaines capables et libres de partir ainsi seules vers un camp, pour me croire la dupe d'un rêve. Combien avais-je vu déjà de jeunes fiancées venir recevoir les derniers adieux d'un mourant! Je savais que je m'étais engagé à demeurer sous les armes; que, suivant les lois militaires, je ne devais pas m'aventurer sans ordre, et cependant je ne pouvais pas demeurer tranquille dans nos retranchements alors que Marie était bien certainement en route pour atteindre le général Johnston. « Mais, pensai-je, ne suis-je pas attaché à Johnston? mon devoir n'est-il pas de le suivre partout? Si les hasards de la guerre m'ont éloigné de lui, ne dois-je pas en toute hâte le rejoindre? » Je ne communiquai à quiconque ma décision bien arrêtée de marcher vers mon gé-

néral, tant était grande la peur que j'avais de subir un ordre d'immobilité. Je ne m'inquiétai ni des provisions indispensables ni des nécessités de la guerre : sans retourner à ma tente, je m'informai de la route à suivre... et je partis.

J'avais fait à peine cent pas hors du camp que je ne pus plus avancer : la seule route praticable était encombrée. C'était un convoi d'artillerie et de munitions, gardé par de la cavalerie, qui s'organisait. J'avais la fièvre. Je m'informai du but de tout ceci, et quelle fut ma joie! ce détachement allait renforcer la petite armée du général Johnston. Le cortége s'ébranla. Je sautai sur un caisson... Et c'est ainsi que j'arrivai, trois heures après, en vue du campement. Je touchais au but! mes tempes battaient; mon cœur sautait dans ma poitrine... Tout à coup, on ordonna une halte. Des aides de camp étaient arrivés qui transmirent des ordres écrits à nos officiers. Immédiatement on organisa les batteries. J'étais sur un caisson : donc je faisais partie du service d'une pièce. Or, voici ce qui se passait. Trois fois attaqué par le général Stoneman, le général Johnston s'était fortifié sur une position dominante, de manière à défendre le gros de l'armée, et, pour en finir avec ces escarmouches qui le

tenaient en haleine et lui interdisaient tout mouvement, il avait demandé du renfort pour tenter une manœuvre. Il faut dire que l'ennemi, infatigable, poursuivait deux buts : d'abord harceler notre général par des attaques continuelles et ensuite arrêter les convois qui nous arrivaient de Richmond. Les assaillants se préparaient pour leur attaque ordinaire; nous devions, nous, aller les surprendre de flanc, au moment où ils devaient arriver vers Johnston. Ah! combien je regrettai de ne pas avoir suivi ma première idée! J'aurais été libre de me rendre auprès de mon général... Dans quel piége étais-je tombé! Il me fallait marcher, bon gré, mal gré; et vraiment je sentais en moi un feu de haine contre cet ennemi qui mettait un tel acharnement à contrecarrer tous mes projets. « Eh bien, vite, pensai-je, finissons-en ! Combattons! Il faut vaincre! » Cette fois mon activité fut alimentée : après une halte d'un quart d'heure nous nous enfonçâmes dans la plaine qui s'étendait à notre gauche.

Jusqu'au soir, nous marchâmes sans rien rencontrer. Le général Stoneman ne tenta rien ce jour-là. Nous arrivâmes sur une éminence où les canons furent parqués. De ce point nous dominions la contrée. Nous plongions sur le

terrain que suivait l'ennemi pour arriver vers Johnston, et nous protégions en même temps la route de Richmond, derrière nous, que je voyais se dérouler comme un long ruban gris vers l'horizon.

Le lendemain, le général Stoneman se fit attendre. D'habitude la première attaque se faisait vers le lever du soleil... à midi rien ne s'était produit. Notre officier était furieux : perdre le résultat d'une si bonne stratégie! Stoneman aurait été si bien battu! Et moi aussi j'étais furieux !... mais je n'oubliais pas que Marie était peut-être partie de Richmond, et je riais d'un rire nerveux quand je regardais par où elle devait venir : cette voie que je protégeais maintenant et dont mes yeux ne pouvaient se détacher... Hélas! pas plus de convois que d'ennemis! la plaine et la route demeuraient désertes.

Mais voici qu'un point noir apparut à l'horizon, sur la lisière d'un bois que le chemin de notre capitale contournait. Notre officier avait une jumelle puissante; je l'empruntai... Oui, c'était bien un convoi venant de Richmond. Marie était sans doute dans l'une de ces voitures, et ces voitures allaient passer à vingt pas de moi. Dieu ne m'abandonnait donc pas! Oh! combien les minutes étaient longues.

Le point noir s'était agrandi. Le convoi avançait. Je ne respirais plus. « Marie! Marie! disait mon âme, je suis là! viens, viens! » J'estimai que dans une heure les voiturres seraient près de nous. Quelle heure! elle fut interminable. Le convoi approchait cependant. Je distinguais déjà la forme des chariots, la couleur des chevaux. Oh! je n'y tins plus : je voulus courir... Malheureux! c'était la plaine qu'il fallait regarder et non la route. Un de mes compagnons me touchant l'épaule, je me retournai : les caissons étaient sur les roues, les batteries étaient en marche, la cavalerie prenait sa position d'escorte... nous quittions cette hauteur pour marcher vers l'ennemi qui venait d'apparaître à l'horizon. Quelles minutes! Pouvais-je voler vers Marie? abandonner mes frères d'armes?... Méritait-elle cette lâcheté?... Non, c'était impossible, je ne devais pas quitter mon poste en face de l'ennemi. Mon sang afflua vers ma tête : je sentis très-bien comme un jet de vapeur qui envahissait mon cerveau. Je ne voyais plus! Désespéré, mais fidèle à l'honneur, j'obéis, et sans détourner la tête: car la vue du convoi qui ne devait plus être qu'à quelques minutes de nous, m'aurait rendu fou.

Au galop nos canons descendirent les hauteurs, puis nous côtoyâmes un ruisseau débordant. L'ennemi était devant nous. Au loin, on voyait une masse noire s'agiter. Je pensai que Dieu arrangerait tout cela, qu'un engagement allait avoir lieu, et me reposant sur la confiance que montrait notre officier, je m'estimai encore heureux de concourir à ce combat décisif. Stoneman vaincu, Johnston était libre, et Marie, Marie qui devait être arrivée par ce convoi, n'aurait plus à courir aucun danger. Oh! si l'on avait commandé le feu, avec quelle rage je me serais jeté sur l'ennemi!... Nous suivions toujours le ruisseau. Un bourrelet de terrain nous dérobait aux yeux des nordistes. Notre officier voulait, ainsi qu'il l'avait dit, laisser Stoneman s'engager et l'assaillir par le flanc. A mesure que nous avancions, notre rempart devenait de plus en plus élevé et se couvrait d'une épaisse végétation. J'estime que nous étions près de cinq cents hommes. Nous avions huit canons.

De temps en temps un officier courait sur la hauteur pour voir ce que faisait l'ennemi. Dans les rangs personne ne parlait. La troisième fois qu'il revint vers nous, notre commandant était près de moi : « Nous sommes

découverts, dit l'officier : ils marchent de ce côté!

— Enfin! » dis-je en un soupir...

Mais le commandant ne pensait pas comme moi. « Nous serons écrasés, dit-il, *le coup* est manqué... Attendez, reprit-il après un silence, séparons-nous, et, puisqu'ils nous savent ici, trompons-les. » On sépara le corps en deux parties : l'une continua à suivre le bord du ruisseau; l'autre, et j'étais dans cette dernière, demeura sur place. Grâce à cette manœuvre, le commandant espérait ce qui arriva. La cavalerie de Stoneman ne tarda pas à paraître sur les hauteurs et fondit impétueusement sur le premier corps... Quelques coups de canons, des cris, une odeur de poudre ; puis, plus rien... un silence effroyable : les cent cinquante qui s'étaient sacrifiés n'existaient plus! L'ennemi emportait deux canons et s'enfonçait dans la plaine. S'il avait marché sur Johnston, notre manœuvre eût été exécutable : nous l'aurions encore mitraillé par le flanc. Mais il retournait sur ses pas. Redoutait-il un piége? Allait-il chercher du renfort? Qui pouvait répondre à des questions pareilles?

Notre commandant se décida à demeurer en cette position, nous défendant d'allumer du feu

et de parler. On délibéra un instant s'il fallait avertir Johnston de ce qui se passait et lui donner l'explication de la canonnade; mais on pensa que l'ennemi, dont l'attention était éveillée, verrait passer les porteurs de la nouvelle et que *le coup* pouvait manquer une seconde fois. Quelle nuit! quel brouillard! Nous nous serrions les uns contre les autres, grignotant des biscuits... Ce supplice dura trois jours : Stoneman ne paraissait pas... Que m'importait le froid? que m'importait la faim? ma souffrance était de songer à Marie qui était arrivée au camp et qui me cherchait en vain, la chère âme!

Le matin du quatrième jour nos provisions étaient épuisées. L'on attendait encore cependant. D'habitude, le soir, des lueurs rougeâtres que reflétait au loin le brouillard, indiquaient la présence du camp ennemi. Depuis deux nuits, ces lueurs ne s'étaient point produites. Dans le jour, notre commandant vit très-bien des cavaliers isolés sillonner la plaine : son œil exercé reconnaissait les nôtres, et, les voyant se perdre à l'horizon, puis revenir, il pensa qu'ils opéraient des reconnnaissances. Il fit alors tirer trois coups de canon à poudre, et l'un des cavaliers ne tarda pas à nous rejoindre.

Stoneman, c'était positif, avait quitté ses positions stratégiques et renoncé à attaquer Johnston. Il courait le pays maintenant, brûlant tout sur son passage... Nous revînmes donc vers Johnston...

CHAPITRE VIII.

Baptistin courrier militaire. — Les cavaliers de Stoneman. — L'incendie. — Double attaque sur la route de Richmond. — Marie Toinot.

A peine étais-je arrivé sur la plate-forme où était établi le centre de défense du camp, que je m'inquiétai de la résidence du général Johnston et y courus en toute hâte. Ma place n'y était-elle pas marquée? Je ne me serais pas cru capable de tant de hardiesse : j'entrai résolûment sous l'espèce de baraque qu'habitait Johnston. Il me reconnut et me tendit la main. Je lus une surprise dans ses yeux. J'ouvrais les lèvres pour le questionner sur l'arrivée du convoi; il m'évita de parler : « Qu'avez-vous donc fait, vous autres? me dit-il.

— Général...

— J'ai entendu la canonnade... et Stoneman

a attaqué si vigoureusement que je vous ai cru tous morts.

— Tous, général?

— Oui, tous. Stoneman avait au moins deux mille hommes, et vous étiez cinq cents, en mauvaise position.

— Général, dis-je enfin, laissant un libre cours à la pensée qui m'obsédait, le dernier convoi de Richmond est-il heureusement arrivé ?

— Très-heureusement. Les dépêches étaient intactes...

— Et... général... n'avez-vous pas entendu prononcer mon nom? ne m'a-t-on pas... ?

— En effet, quelqu'un m'a questionné sur votre compte.

— Qui, général? de grâce, qui?

— Je l'ignore, vraiment.

— Et vous avez répondu...?

— J'ai répondu... quoi donc? attendez... oui, je dois avoir répondu que depuis notre retraite de Manassas... Et tenez, je me souviens d'avoir ajouté que si l'on ne vous trouvait pas sur les registres des ambulances, il ne restait qu'à prendre le deuil... Mais, Dieu merci, vous n'êtes pas même blessé! »

Je n'eus pas la force de répliquer par un

seul mot. Mes jambes fléchirentsous moi... Je saluai le général et me retirai le cœur gros d'épouvante. « Oui, c'est cela, pensai-je, Marie est venue; elle m'a demandé ; elle est allée consulter le registre des ambulances.. elle me croit mort... et où est-elle? repartie sans doute. Oh! Marie! Marie! je meurs mille fois! » Je ne marchais pas, je me traînais; et je parcourus ainsi le camp, jetant mon regard de tous les côtés, questionnant tout le monde et n'apprenant rien autre chose que l'arrivée du convoi de Richmond et son départ deux jours ensuite.

Quoi faire? écrire évidemment! mais quand partirait un nouveau convoi? Je résolus de m'aller jeter aux pieds du général Johnston, de lui décrire l'horreur de ma situation et d'obtenir un congé pour retourner en toute hâte à Richmond, à Florence, chez maître Toinot, chez Marie!

Quelle dette de reconnaissance je contractai! Le général me vit si désolé qu'il eut pitié de moi. Ne pouvant pas m'accorder le congé que je sollicitais, il me parla en ces termes : « Le général Stoneman a renoncé à m'attaquer; le général Mac-Clellan, sous les ordres de qui il est, a renoncé à nous poursuivre... mais nos ennemis

nous font une guerre de bandits. Les cavaliers que vous avez vus dans la plaine, parcourent la Virginie, incendiant les maisons, dévastant le territoire, ruinant le pays. La route de Richmond n'est pas sûre... Je vais vous envoyer vers notre Gouvernement avec des dépêches, et c'est comme courrier militaire que vous quitterez le camp... Mais vous reviendrez?

— Je vous le jure, général!

— C'est bien, dans une heure le convoi sera organisé! »

J'allais me retirer; le général me retint. « Voici, reprit-il, comment j'expédie mes dépêches : j'en fais trois copies et les remets à trois courriers qui prennent trois routes différentes. Vous, vous irez directement à Richmond, vous serez escorté par vingt hommes seulement; mais deux corps de cent cavaliers vous protégeront, l'un en avant, l'autre en arrière, de telle sorte qu'au premier signal d'attaque vous les verrez accourir pour vous défendre... Ainsi, c'est bien entendu, dans une heure vous partirez? L'avant-garde sera commandée par un jeune et brave officier qui m'a été envoyé de Richmond et qui y retourne; l'arrière-garde sera sous les ordres du colonel Stuart, qui a une mission verbale à emplir auprès de notre président.

— Général, répondis-je, vous pouvez compter sur moi. »

Cette heure racheta toutes mes douleurs passées. J'estimai, dans mon égoïsme, que la joie du retour compenserait toutes les souffrances éprouvées. A l'heure dite j'étais prêt. Quand le général me remit ses dépêches, l'avant-garde était partie; l'arrière-garde, commandée par le colonel Stuart, était sur deux rangs, armes en main. Quels hommes! Combien la vie des camps avait creusé de rides sur leurs fronts! Les vingt hommes qui m'escortaient m'attendaient loin des tentes. Le général Johnston me tendit sa main et me dit : « Au revoir! » J'aurais voulu la baiser cette main !

Quelques minutes après j'étais en pleine route. Par deux fois les hommes qui m'escortaient me firent remarquer sur le terrain de nombreuses traces de sabots qui traversaient la route. « Stoneman a passé par ici, » disait-on... Nous regardions ces traces accusatrices, comme font les chasseurs. Une grande impression me saisit quand nous passâmes près du monticule où j'avais tant souffert, ce tertre maudit d'où j'avais vu passer les voitures qui amenaient ma fiancée sans pouvoir aller lui dire, « Me voici! » Nous traversâmes un bois, puis une plaine, puis

un bois, et nous nous engageâmes sur un terrain neutre, ondulé, noir. Une odeur de cendres mouillées y régnait. De larges taches grises s'étalaient de loin en loin... Des squelettes d'arbres brûlés se tordaient. Au détour d'un mamelon nous vîmes un cottage de planteur qui brûlait; « cela sentait le Stoneman. »

Nous marchions depuis six heures, lorsqu'un coup de feu se fit entendre. Nos regards se consultèrent. Un second coup de feu succéda au premier, puis tout devint silencieux. Cela avait bien l'air d'un signal, d'une alerte... Cependant le calme était si complet autour de nous que nous ne nous arrêtâmes pas plus longtemps à augurer de l'incident. L'arrière-garde ne pensa pas comme nous : au galop, les cavaliers nous rejoignirent. Le colonel Stuart avait supposé qne nous avions aperçu l'ennemi et que nous l'avions signalé. Je proposai alors, à mon tour, de courir vers l'avant-garde, mais le colonel ne fut pas de mon avis : « Nous marchons séparément, dit-il, pour dissimuler nos forces. Il ne faut s'unir qu'au dernier moment. » J'allais l'approuver lorsqu'un nouveau coup de fusil frappa nos oreilles... Tout à coup une vive fusillade succéda au signal. « En avant! » cria le colonel. Oh! ce fut vite fait.

L'avant-garde était donc attaquée? Le colonel courait à tout galop à côté de moi. « Les damnés, dit-il en prenant un revolver, il vont payer cher leur audace... »

Que se passait-il? quel mystère s'accomplissait? L'avant-garde accourait vers nous... personne ne l'attaquait... et cependant la fusillade ne discontinuait pas... Contre qui se battait-on? Tous réunis, nous reprîmes la route et nous eûmes bientôt le mot de l'énigme. Les cavaliers de Stoneman attaquaient un convoi qui venait de Richmond, et comme la route, en cet endroit, contournait entièrement un mamelon et formait un U renversé, en marchant vers la fusillade nous nous étions tous rencontrés... Mais l'erreur ne fut pas longtemps profitable aux assaillants. Nous arrivâmes en force sur le lieu de la lutte.

Les cavaliers de Stoneman étaient acharnés... On se défendait bien ! Au milieu de la route il y avait trois voitures très-chargées. Rangée autour de ces voitures, l'escorte armait et désarmait ses revolvers... Les soldats du Nord ne s'attendaient certes pas à l'heureuse coïncidence qui réunissait deux convois sur un même point. Et cependant ils ne parurent pas s'émouvoir. Ils firent face aux deux camps... C'est qu'ils

comptaient sur la difficulté de notre position : nous ne pouvions pas faire feu sur eux, car chaque balle perdue devait fatalement atteindre un des nôtres. Nous comprîmes tous qu'il fallait faire taire nos révolvers. Dégaînant nos sabres, pointe en avant, nous courûmes sur les cavaliers de Stoneman. J'avais deux fortes raisons pour être courageux : c'était mon dernier combat, et je me sentais sur la route qui me conduisait vers Marie. A droite, à gauche, partout je frappais... Quelle secousse ! Le tranchant d'un sabre ennemi s'abattit sur ma joue... Ce dont je me souviens, c'est que le ciel me parut s'embraser, que mes mains ne purent plus tenir les rênes, que je tombai et que sur mon cou je sentis couler mon sang... C'est tout ce que je puis dire... Je ne vis plus, je n'entendis plus.

. . . .

En véritable Américaine, Marie avait fait ainsi qu'elle avait dit. Les journaux lui ayant appris la retraite des armées du Sud et ne recevant plus aucune lettre, elle m'avait cru blessé ou mort. Courageusement elle résolut d'aller au camp du général Johnston, et elle partit, en effet, de la plantation, après avoir réclamé la bénédiction de son père.

Elle ne comptait point toutefois s'engager

seule tout d'abord sur l'immense champ de bataille qui séparait Richmond de Washington : elle avait écrit à son frère, qu'elle savait à l'arsenal de Norfolk, pour lui faire part de son projet, et elle lui avait donné un rendez-vous à Richmond. Elle attendit en vain Jules Toinot dans cette dernière ville. Deux nouvelles lettres qu'elle écrivit à Norfolk restèrent sans réponse, et c'est alors qu'elle se décida à marcher seule vers le camp de Johnston. Il lui fallut attendre un convoi, et les convois étaient rares par suite des courses menaçantes de la cavalerie de Stoneman. Elle attendit.

Jules Toinot n'avait pas répondu à sa sœur, parce qu'il n'avait pas reçu ses lettres. Le jour où Marie annonçait son départ de la plantation, son frère était envoyé en mission à Richmond pour présenter au président Jefferson Davis les plans d'un monstre de guerre qu'on construisait à l'arsenal, et qui devait anéantir la marine fédérale. Le président des États confédérés, frappé de l'intelligence du missionnaire, lui avait confié des ordres qu'il devait transmettre aux généraux Beauregard et Johnston. Jules Toinot ne retourna donc pas à Norfolk, où l'attendaient les lettres de Marie, et décrivit sa nouvelle situation dans une missive à son père, que ce dernier

ne put communiquer à Marie puisqu'elle n'était plus auprès de lui. Ce jeu du destin arrêta Marie à Richmond et l'empêcha de profiter du convoi *que dirigeait son frère.* C'est Jules Toinot, car il faut bien le dire, qui, arrivé au camp de Johnston, m'avait demandé, et non Marie. Enfin, — quel tissu capricieux d'événements! — cet officier « jeune et brave » qui, retournant à Richmond, commandait mon avant-garde et que je n'avais pu voir parce qu'il avait pris les devants, c'était encore Jules Toinot.

Tristes hasards! Avoir été si près de celui que je nommais « mon frère, » et ne l'avoir pas su!... Que dis-je?... Etre si près de Marie elle-même et ne le pas pressentir! Ma bien chère fiancée avait enfin pris place dans l'une des voitures d'un convoi qu'on dirigeait vers les généraux du Sud. Et c'est ce convoi que les cavaliers de Stoneman attaquaient lorsque nous accourûmes, le sabre au poing... Et c'est en la défendant, elle! que je reçus cette terrible blessure sur la face!... Cette blessure terminait ma campagne dans les armées américaines du Sud. Vainqueurs, nos compagnons relevèrent les blessés, les mirent dans une voiture pour les transporter dans les hôpitaux de Richmond... Quand j'ouvris les yeux et que je revins à la

vie... quel spectacle! Marie et son frère étaient auprès de moi.

CHAPITRE IX.

Une caravane de blessés. — Quatre campagnes! — Les plaines de la Virginie. — L'héroïne.

Le coup de sabre qui m'avait renversé aurait dû me tuer, et telle avait été l'intention du Yankee, car la blessure était franchement dessinée : une profonde entaille coupait ma joue de l'oreille droite à la lèvre supérieure... Que de sang! Il semblait qu'on n'arriverait pas à l'étancher. Heureusement que l'eau ne manquait pas. A défaut d'éponge, Jules Toinot avait pris un tas de charpie, et, tandis que sa sœur maintenait ma tête inclinée dans ses mains, il m'inondait le visage. Le contact de l'eau me donnait d'abord une commotion nerveuse que je ne pouvais maîtriser, puis j'éprouvais une véritable jouissance. L'impression la plus désagréable, après avoir reçu une estafilade de ce genre, est de sentir couler le sang chaud sur la peau, et cette impression est d'autant plus pénible qu'on ne sait pas au juste ce qu'on a. C'est la

première fois de ma vie que j'ai regretté de ne pas avoir une glace, fut-elle grande comme un pain à cacheter... J'étais peut-être défiguré ! la blessure était peut-être horrible ! qui sait?... Le nez avait-il été entamé?... la lèvre... la lèvre, cela pouvait se corriger par la moustache... mais le nez ! Je pensais à tout ceci pendant qu'on me lavait à grande eau. Je ne pouvais pas parler : car aussitôt que j'entr'ouvrais les lèvres pour respirer, un filet d'eau salée se répandait sur ma langue. Je questionnais avec les yeux. Autour de moi nul n'avait l'air trop désolé. Je me consolai en pensant que pour peu qu'un danger me menaçât, Marie n'aurait pu me cacher sa tristesse... Bien au contraire, ses yeux pétillaient. Elle respirait très-librement, ne tremblait pas, souriait même... non pas un sourire... comment dirai-je? un sourire qu'excite un mot joyeux, qui tend les lèvres, fait clignoter les paupières et ride un peu la joue; mais un sourire calme, général, de tout l'être, sans rides, sans contraction, quelque chose comme une lueur qui se répand sur le visage... comme sourient les anges dans les *Assomptions*. Elle pensait sans doute, comme je le pensais moi-même, que j'avais payé ma dette à la patrie avec du sang, que les heures pénibles étaient

terminées, et qu'il fallait remercier le Ciel de ce dénoûment si complet. Elle priait bien certainement, Marie, cette bonne sœur de charité dont les mains étaient toutes rouges de mon sang et les yeux tout bleus des reflets célestes.

Le convoi se composait de voitures et de charrettes suspendues. Les charrettes étant chargées de vêtements militaires, on les avait choisies pour y placer les blessés. D'abord, cela permettait de disposer des espèces de lits, et rien n'obstruait l'air, qui est si bon à respirer quand on souffre. A vrai dire, je ne souffrais pas trop : l'eau froide qu'on répandait sur ma joue en chassait le sang et la rendait presque insensible. Un frottement de charpie sèche même, que Jules Toinot renouvela plusieurs fois sur la déchirure, ne me fit éprouver qu'une sorte de chatouillement qui me donnait l'envie de rire. Enfin, ayant réuni les chairs séparées par la lame du Yankee, on me couvrit la tête, excepté les yeux, avec des bandes de toile blanche. Je n'avais pas de miroir, mais je pouvais juger de ma figure par celle d'un voisin qui avait subi la même opération : il ressemblait à ces cadavres très-anciens qu'on envoie d'Egypte, et qu'on expose au muséum de Marseille dans des boîtes peinturlurées.

Pendant ce temps, on avait réorganisé le convoi, qui était prêt à reprendre la route du camp sudiste. Les blessés, je l'ai dit, installés sur les charrettes, attendaient. On décida que trois de ces transports transformés en ambulances abandonneraient la route pour se porter à l'ouest, traverser une plaine et atteindre le chemin de fer qui reliait encore Fredericksburg à Richmond. Le colonel Stuart réunit les hommes valides et les sépara en deux escouades : les uns, sous ses ordres, devaient continuer leur marche vers la capitale, marche tracée par le général Johnston ; les autres, nous escorter jusqu'au chemin de fer.

La caravane s'ébranla. Marie me laissa seul un moment pour voir l'installation des autres blessés. On avait retiré les effets militaires sur lesquels nous étions couchés, pour les remplacer par de la paille et des feuilles sèches qu'on avait ramassées çà et là. Marie allait d'une charrette à l'autre, traînant de grosses bottes de paille pour former un coussin sous la tête de celui-ci, un bourrelet sous les reins de celui-là, un appui sous un bras, sous une jambe... Il y avait eu deux morts, et on avait caché les cadavres sous des branches de cyprès, au bord de la route. Jules Toinot demeura sur

ce point, avec l'arrière-garde, pour procéder à l'inhumation de ces malheureux. Jules me tendit la main, ainsi qu'à sa sœur, et nous donna rendez-vous à Richmond. Il pensait que quelques jours de repos me rendraient mes forces : « Vous avez eu un excellent lot, me dit-il; une belle balafre qui fera le meilleur effet... Allons! vous serez bientôt encore des nôtres.... cela vous vaudra un grade dans la compagnie certainement... Je serai sous vos ordres peut-être... Vous êtes ambitieux! » Marie ne répondit rien, et moi je ne pouvais pas parler, grâce à mes bandelettes; aussi nous quitta-t-il après avoir prononcé un « Au revoir! » auquel je ne donnai pas le sens qu'il avait sur ses lèvres. Les deux escouades s'étant séparées, nous nous enfonçâmes dans la plaine qui s'étendait vers l'ouest. Personne ne parlait. Les chevaux, impatients, s'efforçaient de nous emporter avec une allure rapide. Les conducteurs les maintenaient. Ils ne laissèrent les brides se détendre que lorsque nous eûmes dépassé les terrains bordant la route. Oh! alors, légères comme des chars de course, les charrettes énormes semblaient toucher à peine le sol.

« Au revoir! » avait dit Jules Toinot; au revoir

à Richmond, à la plantation, oui, mais pas au camp, si Dieu le veut! Sur le champ de bataille, devant l'ennemi, on peut encore, bien qu'on ne soit pas guerrier de naissance, désirer l'action, et on la désire d'autant plus que la victoire est en ce cas la fin des choses, et que la fin des choses c'est le retour auprès des siens... Mais blessé, étendu sur de la paille, dans une charrette, muet, livré tout entier au souvenir des horreurs qu'on a vues, des dangers qu'on a courus, accepter l'idée qu'on recommencera un jour cette existence, c'est affreux !... Non, c'est impossible, un soldat, quel qu'il soit, ne doit pas avoir de ces idées-là. On a toujours, quelque part, une mère, une sœur, une fiancée... un ami au moins, et on ne songe pas froidement à risquer toutes ces joies sur un coup de fusil. Comme cela m'est arrivé, on se laisse entraîner (on ne sait pas ce que c'est), on marche, on se bat, on se bat bien même... mais quand on sait, oh! cela n'est plus la même chose... Ma chère Marie, tu dois être contente de Baptistin, du soldat que tu as armé; il s'est bien battu, va : il t'aime tant! mais ne lui demande pas davantage; car il tremble comme une feuille d'arbre, comme un enfant, quand il se souvient de tout ce qu'il a

vu. Je n'ai pas peur d'une blessure ; je suis très-fier de ce que j'ai fait, je suis persuadé que je me suis conduit comme je devais me conduire... on n'a pas un seul reproche à me faire : j'ai défendu le fort Sumter ; j'ai assisté au combat de Bull's-run ; j'ai marché contre la cavalerie de Stoneman, et j'ai aidé à délivrer un convoi... C'est quatre campagnes, quatre ! En France cela me vaudrait des galons, une médaille... Qu'est-ce que je demande ? Je demande... Tout à coup je ressentis une forte secousse : la paille se déroba sous moi, ma tête heurta le bois de la charrette, mon corps glissa en avant... Marie me retint d'une main, tandis que de l'autre elle se cramponnait à l'un des bambous qui formaient les ligatures du transport. Elle n'était pas, comme moi, perdue dans ses pensées, et elle avait en même temps prévu, senti et évité le choc.

La plaine que nous traversions pour atteindre le chemin de fer, en nous traçant une route parmi les champs de maïs abandonnés depuis les premiers combats, était, comme presque tout le sol de la Virginie, très-amollie par les pluies, et nous nous étions embourbés. Marie, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, remit les quelques blessés trop

secoués en position supportable, et, sautant sur le terrain, elle courut prendre le mors du timonier. Ces robustes chevaux du Sud qui nous emportaient au trot allongé, luttaient contre la boue, tiraient rudement sur les harnais et menaçaient, dans leurs efforts, de renverser la charrette complétement sur le côté. Je n'étais pas très-rassuré et je me préparais, ainsi que d'autres, à me laisser glisser à l'arrière pour éviter un malheur. Le cavalier qui nous conduisait, debout sur l'avant de la charrette, tendait tous ses muscles pour contenir ses bêtes. Les trois chevaux tiraient toujours.

Marie appelait notre garde de protection qui avait pris les devants; le cavalier conducteur criait, lui aussi... mais dans cette immensité les voix étaient grêles : nulle réponse, ils étaient trop loin.

Le premier cheval surtout était intenable. Il ramenait sa tête, serrait le mors, s'assurait un point d'appui et d'un bond il se lançait en avant. La charrette recevait l'impulsion, craquait et s'enfonçait davantage à chaque secousse. Marie prit alors un couteau, et elle coupa les traits qui liaient le cheval de tête, tout en le maintenant par la bride. Ce fut une minute d'angoisses. Le cavalier conducteur n'avait

plus que des rênes flottantes dans la main. Il sauta à son tour et prit par le mors le timonier. Un « Ah ! » général avait retenti. Délivré de ses traits, le cheval heureusement se montra docile. Il hennit et se laissa conduire à quelques pas de là. Marie le caressait de la main et lui parlait doucement.

Comment sortir de cette situation? Plus on attendait, et plus *les autres* allaient en avant, s'éloignaient. On appela encore, mais en vain. Notre conducteur ne pouvait nous abandonner : quelle main aurait été assez forte pour maintenir les chevaux dans les brancards? Marie dit, « Attendez, » et, débarrassant de ses harnais le cheval qu'elle tenait en bride à vingt pas de nous, elle enroula la bande étroite de cuir autour de son poignet, saisit la crinière, sauta sur la croupe et galopa vers l'horizon.

Mon cœur sautait dans ma poitrine. Tous les blessés me regardaient d'une manière extraordinaire. Moi, mes yeux ne pouvaient quitter ce coursier fougueux qui emportait ma bien-aimée. Je savais bien que les roues des premières charrettes devaient avoir tracé la route suivie sur ce terrain si mou, mais je songeais en même temps aux cavaliers de Stoneman répandus dans la Virginie, le sabre et la torche à la main.

Elle disparut derrière un bouquet de hauts arbres.

Une heure se passa ainsi : quelle heure! Non, je ne saurais dire tout ce que je souffris. Je restai de longues minutes sans respirer, j'étouffais comme si une main fût venue me serrer la gorge... Si elle n'allait pas revenir! Combien de dangers possibles! le cheval peut s'emporter... une chute peut la laisser mourante sur le sol... Si dans une heure elle n'est pas revenue, je descendrai, moi aussi, et j'irai en avant jusqu'à ce que mes forces soient épuisées... Eh quoi! tous ces hommes ont laissé partir cette femme? Pas un ne l'a arrêtée? moi-même...

Le conducteur, tranquillement debout auprès de ses bêtes dont il avait lié les jambes, accoudé sur le brancard, sifflait un air quelconque. Il se retournait de temps en temps, me regardait, et reprenait sa position en s'appuyant tantôt sur un pied tantôt sur l'autre. J'eus envie alors d'arracher les bandelettes qui couvraient mon visage pour le questionner, cet homme qui paraissait si peu impressionné. Ah! s'il avait pu me donner le secret de son calme! Peut-être connaissait-il assez la route pour n'avoir aucun sujet de crainte... Si je l'arrachais, ce morceau de toile si délicatement arrangé par

Marie, qu'arriverait-il? Rouvrir ma blessure, c'était m'enlever mes dernières forces, et je devais me conserver fort... Ah! cent Sumter, mille Bull's-run plutôt qu'une telle angoisse. Non, dans les époques de guerre, la bataille n'est pas la chose la plus horrible : la chose la plus épouvantable, c'est la suite du combat. L'homme lutte contre l'homme, avec de la mitraille, avec du canon, et il est comme ivre; il frappe... mais après, l'homme est terrassé, la raison lui est revenue, il a repris l'usage de tous ses sens : il pense et il voit. Il pense au mal fait, et il voit son propre anéantissement. Ainsi moi, je suis là, étendu sur cette paille, ne pouvant me servir ni de mes pieds ni de mes bras, et je vois là-bas, derrière ces bourrelets de terrain où croissent les herbes folles, une femme, ma fiancée, que menacent tous les dangers à la fois, et je ne puis rien... pas même la prévenir d'un accident. D'un homme, la guerre a fait un impuissant.

Depuis une heure je pensais et je repensais à toutes ces choses. Tout à coup, à l'horizon, en face de nous, surgirent des cavaliers. C'était évidemment Marie qui ramenait les nôtres : eh bien, je n'eus qu'un seul mot dans la gorge : « Stoneman! » Cela me rendait fou. Il fallut

les manifestations de joie de mes compagnons d'infortune et le hurrah retentissant du conducteur, pour me persuader que je n'avais pas à redouter une attaque de l'ennemi. Et en effet, en dix minutes, bien longues encore, la cavalcade nous atteignit. Pour la seconde fois je la retrouvais, ma bien-aimée Marie.

En se servant de branches épaisses comme leviers, on souleva la charrette, et recousant grossièrement les traits, le conducteur reprit la direction du transport délivré. Marie revint auprès de moi. Tous la regardaient, et les yeux allaient d'elle à moi. Chacun lui souriait en inclinant la tête ; tous étaient fiers de cette Américaine ayant risqué sa vie pour sauver quelques blessés. Je tenais sa main serrée dans la mienne. Ses cheveux dénoués tombaient lourdement sur ses épaules ; quelques mèches étaient collées sur son front... « Ils étaient bien loin, » me dit-elle simplement.

Le soleil descendait. Il était prudent de ne pas s'arrêter ; aussi se décida-t-on à marcher pendant la nuit. Chacun se couvrit comme il put avec des lambeaux de couverture, des tas de paille. Un cavalier jeta son propre manteau à Marie, et, pour qu'elle ne pût le refuser, il s'éloigna aussitôt, de sorte que je ne pus voir sa

figure. « Voilà un homme, pensai-je, que je connaîtrai demain, et qui pourra me demander ma vie. »

CHAPITRE X.

Le courage de Baptistin. — La garde des chemins de fer et des ponts.— L'hôpital de Richmond. — Une chapelle ardente.

Bien souvent on se dit : « J'ai fait ceci, j'ai fait cela, » et un peu d'orgueil vous monte au cerveau, parce qu'on se croit le maître de ses actes et qu'on s'attribue en entier le mérite de tout ce qu'on a fait. Si l'on réfléchissait bien, si l'on rapprochait tout ce qui s'est produit, souvent on arriverait à reconnaître qu'on n'a pas le droit d'être orgueilleux, et que, si l'on a été fort ou vaillant même en certaines circonstances, on ne le doit pas du tout à soi. — La nuit nous enveloppait : on ne voyait rien, et, ne pouvant dormir, cette pensée me vint. Elle me vint cette pensée, parce que je ressentais une véritable fierté de l'héroïsme de Marie, et que je ne voulais pas, pour ces hommes qui venaient de l'admirer, et pour moi-même, être indigne de cette jeune fille. Cherchant à me persuader que

je m'étais élevé à sa hauteur, je me rappelais Sumter où cinq artilleurs étaient tombés à mes pieds, Bull's-run où j'avais senti le froid des bayonnettes ennemies, la route de Richmond où j'avais combattu au premier rang; bien plus, je me surprenais très-disposé à me battre encore, si l'occasion devait s'en présenter, et cela malgré mes défaillances du matin. Eh bien, ce changement qui venait de se produire en moi et qui me donnait vraiment un peu de cet orgueil dont je parlais, en étais-je l'auteur? Non, mille fois non : j'étais courageux parce que Marie était auprès de moi et que je voulais être digne d'elle. J'étais courageux par égoïsme, courageux par elle et pour elle. « Baptistin, me dis-je, décidément tu ne vaux pas mieux que tu ne valais le premier jour. Un hasard quelconque te séparera de Marie; la nécessité, qui sait? te remettra peut-être un fusil dans la main : eh bien, tu le verras, tu le verras, une fois seul avec toi-même, tu ne seras plus si plein d'ardeur. Tu crois tout possible maintenant, parce que tu ne désires plus rien, et que lorsqu'on possède un peu de bonheur, on croit qu'on ne le perdra plus. Fou que tu es! penses-tu avoir toujours Marie auprès de toi? Marie, ta fiancée, qui vient de se conduire

en brave et qui dort paisible sur cette paille rougie çà et là? cette Américaine, fille de planteur, élevée en enfant chérie, entourée de mille soins, de mille tendresses, qui repose maintenant, enveloppée dans un manteau grossier, le front souffleté par la bise des nuits...? Tu te crois fort pour toujours, parce que tu es heureux, bien heureux; mais vienne une minute de souffrances, vienne une séparation, oh! pauvre conscrit, tu te montreras bien moins superbe... Tu t'es battu en vrai soldat, dis-tu? beau mérite! Tu te battais pour la récompense qui t'échoit. Tu ne recherchais pas, comme d'autres, un grade douteux, une gloire possible, un triomphe chanceux: tu te battais pour un bonheur certain. Allons, humilie-toi; vois combien tu es petit auprès de cette Américaine. »

Elle dormait! sa respiration nullement oppressée, son bras arrondi sur son cou, sa main ramenant le manteau du cavalier sur sa joue que cachaient à demi ses longs cheveux épars. Je la contemplais avec les yeux de l'âme et je la voyais dans la nuit, car les étoiles étaient sans clarté... Et je m'endormis à mon tour.

L'aurore nous surprit dans un bois qui ressemblait à celui que j'avais traversé à pied pour arriver à la plantation de maître Toinot.

A la sortie de ce bois nous atteignîmes le chemin de fer, à la station de Bowling-green. Nous trouvâmes là des groupes de soldats portant l'uniforme gris des armées confédérées. Des charrettes on nous transporta dans les wagons. Une heure après nous marchions à grande vitesse vers Richmond. La locomotive chauffait à toute vapeur, mais nous faisions de très-longues haltes à tous les points où les rails traversaient un cours d'eau. C'est ainsi que nous nous arrêtâmes devant les ponts du Mattapony, du North-Anna, du South-Anna et du Chikhahominy. Sur tout le parcours du chemin de fer il y avait des groupes de cavaliers qui surveillaient la ligne. Aux ponts on avait installé de petits camps d'observation avec de l'artillerie. Depuis les tentatives hardies de Stoneman contre Johnston, l'ennemi, parcourant le pays, cherchait à enlever les récoltes, à incendier les habitations et à rompre les communications de notre armée avec notre capitale. Les ponts surtout devaient être bien gardés.

Après deux pansements, Marie jugea qu'elle pouvait un peu se relâcher de cette sévérité qui avait présidé à l'installation de mes bandelettes. Au pont de South-Anna mes lèvres furent délivrées, et je pus enfin lui dire combien je l'ad-

mirais. Elle trouvait naturel tout ce qu'elle avait fait, et elle riait quand je cherchais quelque grand mot pour lui dire mon admiration. J'éprouvais comme un sentiment de respect devant cette Américaine, et je n'osai bientôt plus parler le premier. Il me semblait maintenant que je n'avais rien fait moi-même et que j'avais dû lui paraître ridicule en lui racontant mes prouesses. Je me trompe : je lui dis tout ce que j'avais ressenti avec une grande franchise, comme si j'eusse parlé à un frère, à un ami. Elle avait lu tous nos faits d'armes dans les journaux, et elle rectifiait avec une sûreté de mémoire extraordinaire toutes les erreurs qui se glissaient malgré moi dans mon récit. Mais voici qu'elle m'interdit la parole et me regarda fixement. Que se passait-il donc? Hélas! ce récit de *mes batailles*, que j'avais entamé si clairement, perdait peu à peu de sa clarté : je confondais les noms des généraux et les heures d'action... ma mémoire ne me servait plus. Je me tus, et je sentis quelque chose de lourd dans ma tête. Le sabre du Yankee ne m'avait pas seulement ouvert la joue : il m'avait aussi ébranlé le cerveau. La fièvre, une fièvre avec accès de délire m'envahissait.

A partir de ce moment je ne me souviens pas

de ce qui s'est passé. Ma mémoire ne me présente que les faits du surlendemain. Ma raison ne me revint que dans l'hôpital de Richmond, où Marie m'avait fait conduire dès l'arrivée, avec les autres blessés. Je la retrouvai auprès de moi, comme je l'avais retrouvée après l'escarmouche de la route, véritable ange de la charité me prodiguant ses soins avec une bonté infatigable. Je la reconnus et m'écriai : « Marie, Marie ! » Elle sourit et me présenta un breuvage qui m'endormit presque immédiatement.

Quand j'ouvris les yeux, j'étais pour ainsi dire délivré. Je voyais très-distinctement. J'étais dans une grande salle où l'on avait installé une trentaine de lits. En deux jours les forces me revinrent assez pour pouvoir me lever et marcher un peu. Au bras de Marie je descendis dans la cour centrale où se promenaient les convalescents.

Ma première sortie ne fut pas heureuse. En quittant l'escalier et suivant le corridor qui conduisait à la cour, je passai devant une sorte de chambre tapissée de noir, au centre de laquelle était un cercueil revêtu d'un drap mortuaire. Sur ce drap il y avait un crucifix de cuivre, et, agenouillé devant une chaise, un prêtre priait. « Encore une victime ! dit Marie ;

que Dieu ait son âme ! » Elle se dirigea vers le cercueil, s'agenouilla auprès du prêtre, désirant prier, elle aussi, pour le mort. Pas un ornement, pas un cierge dans cette chapelle ardente improvisée : un drap noir, une croix modeste et du silence. Cependant un détail frappa mes yeux : épinglé au drap était un carton portant un numéro (je le vois encore), le numéro 2916. Ce détail était sinistre. C'était là sans doute le cadavre d'un soldat du Sud ramené blessé d'un champ de bataille à l'hôpital de Richmond, et mort sans avoir pu dire son nom. Le prêtre était seul auprès du cercueil : pas un parent, pas un ami, personne. Un prêtre pour prier et un numéro pour enregistrer la victime, voilà tout. Or, cet hôpital n'était installé que depuis un mois... 2916 en un mois! Marie resta un instant sur le seuil de cette chambre funèbre, et une profonde tristesse se répandait sur ses traits. « — Je pense, me dit-elle, que vous auriez pu mourir ainsi, loin de tous, sans recevoir un dernier adieu... c'est horrible ! » Aussitôt deux hommes arrivèrent qui portaient un brancard : ils prirent le cercueil, l'emportèrent et disparurent suivis du prêtre.

A peine étions-nous entrés dans la cour, un vieux militaire vint à nous et se plaçant devant

moi, un carnet à la main, il me demanda mon nom, le numéro de mon régiment et le lieu de résidence de ma famille. Marie, répondant à cet dernière question, donna le nom de son père. Voici une excellente mesure, dis-je au militaire, car avec cela bien des mères savent au moins où reposent leurs fils.

— Oh! me répondit-il, cela s'est toujours pratiqué depuis le début de la guerre : tous les blessés qui nous arrivent sont reconnus et leurs noms inscrits alphabétiquement sur un registre.

— Vous pourriez alors, dis-je (car cette idée traversa mon esprit), vous pourriez me mettre sur la trace d'un malheureux blessé qui a été évacué de Bull's-run sur Richmond? un soldat de Johnston qui a eu les deux jambes brisées!

— Son nom?

— Marmisolle. »

Il écrivit ce nom sur un papier qu'il remit à un nègre. « Va, dit-il, et reviens... Chaque blessé, continua-t-il en s'adressant à Marie, reçoit en entrant un numéro d'ordre, et ce numéro permet de retrouver très-vite sa situation : car bien des noms sont les mêmes, tandis qu'un numéro... »

Le nègre revint et remit au militaire sa propre

note sur laquelle était tracé un numéro rouge énorme. « Avec cela, reprit le militaire, je vais trouver immédiatement sur un autre registre...

— Hélas ! dis-je en l'interrompant, et ne pouvant réprimer un vif mouvement nerveux qui m'agitait, il est inutile de consulter votre second registre... J'ai ce numéro devant les yeux... Oui, c'est cela : 2916... C'est Marmisolle qu'on vient d'emporter !

— Qui est ce Marmisolle ? » questionna Marie.

Je dis ce que cet ami avait fait pour moi, et le militaire, devinant ma peine, s'éloigna.

Cet incident douloureux me frappa beaucoup. Marie vit bien que cet hôpital m'allait devenir odieux. Elle consulta un médecin qui qualifia de très-imprudente l'idée qu'elle avait eue de me conduire directement à la ferme de maître Toinot, dans la Caroline du Sud. Cependant, hors de l'hôpital les soins médicaux et l'installation d'un malade étaient difficiles à Richmond. « Nous réglerons cela bientôt, dit Marie, reprenant tout son calme ; nous avons maintenant, et avant tout, un acte très-grave à accomplir. Voici la première heure de tranquillité d'esprit que vous avez depuis notre arrivée à Richmond, il faut vous hâter de remplir la mission qui vous a été confiée.

— Quelle mission? dis-je étourdiment.

— Vous n'étiez pas sur la route de Richmond, escorté par vingt cavaliers, protégé par une avant-garde et une arrière-garde sans qu'un intérêt réel s'attachât à votre arrivée certaine à Richmond.

— C'est vrai, » interrompis-je...

Et me souvenant, une sueur froide coula sur mes tempes. Cette lettre de Jonhston pour le Président, qu'était-elle devenue? Je cherchai à me rappeler ce qui s'était passé, mais ce fut en vain ; le coup qui m'avait frappé m'avait enlevé l'usage de mes sens.

« Voici la lettre que vous portiez dans votre ceinture, me dit Marie.

— Ah! oui, la voilà, m'écriai-je... je la reconnais... Mais, comment...?

— Je vous ai vu parmi les nôtres, et dès lors mes yeux ne vous ont plus quitté. Je vous ai vu tomber de cheval; j'ai aidé à vous transporter sur la charrette. Mon frère a déchiré vos vêtements qui vous serraient... Il a vu la lettre, l'a prise, a lu l'adresse et me l'a remise pour être certain qu'elle parviendrait à Jefferson Davis... Vous vivez, je vous rends la lettre... Mais de grâce, rappelez bien vos souvenirs; souvenez-vous de ce que vous avez à dire.

— Je n'ai rien à dire.

— Rien?

— Absolument rien. Je dois remettre ce paquet; voilà tout.

— Je regrette vraiment d'avoir attendu que la raison vous revînt; j'aurais dû la porter dès notre arrivée, cette lettre... Voyons, réfléchissez bien, cela est grave : il ne faut que remettre cette lettre?

— J'en suis certain.

— Alors, demeurez ici : je vais tout terminer.

— Oh! Marie, Marie! combien je suis petit auprès de vous!

— Vraiment, ambitieux que vous êtes! combien vous faut-il donc de blessures pour être satisfait?

— Marie, si toutes ces fatigues que vous vous imposez vous brisaient, songez combien serait grand mon désespoir! De grâce, laissez-moi aller...

— Vous voici égoïste : vous ne voulez pas m'accorder la joie de faire quelque chose, moi aussi, pour mon pays.

— Que dites-vous?

— A Florence, chez mon père, réunies, le soir, dix, vingt jeunes filles, nous faisions de la charpie pour vos camps, des cartouches

même pour vos gibernes. C'était à qui travaillerait le plus. Eh bien, moi, quand je les reverrai, mes bonnes amies, je leur dirai : J'ai remis, de mes mains, au Président des Etats Confédérés une lettre secrète du général Johnston... Et puis, reprit-elle, il faut absolument que je courre par la ville ; j'ai bien des choses à terminer avant ce soir. Vous, en m'attendant, et sans trop vous fatiguer, écrivez une lettre à mon père... Ne la signez pas surtout, car à mon retour je compte y ajouter quelques lignes très-importantes. »

Elle partit.

CHAPITRE XI.

La confédération du Sud ; discours du président (22 février 1862). — La rivière James. — Situation strategique des deux capitales : Washington, et Richmond. — Le général Lee. — — Norforlk. — Les politesses d'un hôtelier.

En attendant Marie, que pouvais-je faire ? Rester assis sur l'un des bancs rustiques de la cour, seul avec mes pensées ?... et quelles pensées ! Tout conspirait donc contre moi ! Voici que la présence de Marie me procure une grande joie, et aussitôt le destin capricieux me conduit auprès du cercueil de Marmisolle.

Les convalescents, très-nombreux, traversaient sans cesse la cour et se dirigeaient vers une porte donnant accès dans une grande salle basse en face de l'entrée. Je les suivis. Que voulais-je, sinon des distractions? Dans un vaste salon ils étaient réunis, et l'un d'eux, debout sur une table, lisait à haute voix un discours du président Jefferson Davis. Je prêtai l'oreille. Ce discours était celui qui avait été prononcé le 22 février par le président des Etats Confédérés, le jour de l'inauguration de ce pouvoir qui lui avait été conféré pour six ans. « Le peuple des Etats aujourd'hui confédérés, avait dit M. Davis en résumant ses paroles, s'est convaincu que le gouvernement des Etats-Unis est tombé aux mains d'une majorité sectionnelle qui aurait regardé comme le plus sacré de ses devoirs l'anéantissement des droits qu'elle était chargée de protéger. Les citoyens du Sud ont cru que rester plus longtemps dans l'union les exposerait à une continuité d'outrages déshonorants, à une soumission incompatible avec leur prospérité et intolérable à l'amour-propre populaire. Ils se sont donc déterminés à briser la chaîne et à fonder une confédération nouvelle pour leur propre compte. »

J'aurais bien voulu savoir ce que notre

Président entendait par « outrages déshonorants, » d'autant mieux que cette accusation devait reposer sur des faits... Nouveau venu dans la République, j'ignorais ces choses, et je ne pus m'instruire, car les seuls qui auraient pu me répondre usaient toute leur voix à saluer par des hurrahs les paroles du Président. Cependant je me disais que le seul fait de cette formidable prise d'armes, de ces combats acharnés, de cette union de tous autour d'un seul signalait l'existence réelle d'un danger. A quoi m'aurait servi de le connaître, ce danger? Et puis, ces mêmes hurrahs qui suivirent la lecture, acclamations poussées par des victimes de la guerre, en disaient plus que toutes les explications; mon esprit se refusa à supposer qu'un intérêt égoïste fût le mobile de toutes ces ardeurs, ou qu'un mensonge bien exploité en fût la cause.

Marie revint à l'hôpital deux heures après son départ. Elle n'avait pas pu voir le Président qui faisait une tournée en Virginie, mais elle avait réussi à approcher l'un des principaux du gouvernement. « J'ai appris beaucoup de choses, me dit-elle: d'abord mon frère Jules est retourné à Norfolk, à l'arsenal de l'Elisabeth-river.

— Encore? interrompis-je; qu'y fait-on à cet arsenal?

— Je vous dirai cela... Oui, j'ai appris beaucoup de choses... Avant tout, voici ce qu'il me semble bon de faire : Vous êtes mal ici; des cas de fièvre se sont produits assez nombreux pour créer un danger réel... Je ne puis pas vous soigner comme je le voudrais... On ne se sent pas chez soi dans cet hospice militaire... Le souvenir de cet ami dont vous avez salué le cadavre à dû vous ébranler le cerveau, et c'est le cerveau qui est malade chez vous... Il faut quitter l'hôpital... Aller à Florence, en chemin de fer, serait trop fatigant pour vous... nous allons donc partir pour Norfolk où est mon frère. De Richmond à Norfolk coule la large rivière *James* dont les eaux sont lentes. Par son transport on n'est pas secoué. Nous partirons ce soir, le voulez-vous?

— Je veux tout ce que vous désirez, Marie.

— C'est un tort : il faut discuter ce que je propose.

— Il m'est si doux de vous obéir!

— C'est possible; mais cela n'est pas sage.

— Oh! ne me demandez pas autre chose que l'obéissance.

— Je ne vous croyais pas si malade, monsieur Baptistin.

— Vous m'appelez toujours Monsieur...

— Nous ne sommes pas encore mariés.

— Hélas!...

— Vite, allons signaler notre départ. »

Le militaire qui était chargé du service général de l'hôpital inscrivit notre déclaration, et nous sortîmes enfin de ce lieu maudit. A mesure que nous suivions le long corridor qui nous conduisait vers la rue, je sentais mes forces me revenir... et en effet je marchais très-facilement. Sur le seuil, je remédiai le mieux possible au désordre de mon costume et j'offris mon bras à Marie. « Oh! non, dit-elle, ne m'offrez pas le bras, cela n'est pas dans les usages d'Amérique.

— Comment?

— Non, une jeune fille, ici, ne peut pas s'appuyer sur le bras d'un jeune homme.

— Cependant, Marie...

— Oh! il ne faut pas, Monsieur le soldat du Sud, Monsieur le vainqueur de Bull's-run, vouloir lutter contre les habitudes... Singulières habitudes, je le sais, puisqu'il vous est défendu de m'offrir votre bras et qu'il vous est permis de *m'épauler*.

— Vous...?

— Epauler une jeune fille, c'est marcher très-près à côté d'elle en s'appuyant sur son épaule. Ainsi vous pouvez entourer mon cou de votre bras, et non me l'offrir selon les usages d'Europe... D'ailleurs, reprit-elle,cet usage est ici d'heureuse application; car je vois que vous usez toutes vos forces à marcher, cambré, le front haut, tandis que vos pauvres jambes sont encore trop faibles pour vous porter... Allons, épaulez-moi, à l'américaine, monsieur Baptistin. »

Je fis ainsi qu'elle le désirait, et nous marchâmes silencieusement dans le labyrinthe de rues qui nous conduisit à la station d'embarquement du James-river. Elle avait raison, ma fiancée : je n'aurais jamais pu, sans le secours de ses épaules, arriver jusque-là.

« Grâce à notre général Beauregard, me dit Marie, une fois installés, assis sur des ballots, à bord du transport qui chauffait et dont les matelots dénouaient les câbles d'amarre... grâce à Beauregard, nos armées ont repoussé l'ennemi à Bull's-run; grâce à Johnston, vous avez tenu en échec la seconde armée qui vous assaillait dans le nord de la Virginie... Aujourd'hui, savez-vous ce qui se passe? Il se passe ceci :

toute l'armée nordiste, sous les ordres de Mac-Clellan est retournée à Alexandria, ville qui est un peu au sud de Washington, et qui est une station d'embarquement du Potomac-river, comme Richmond est une station du James-river. L'armée ennemie va donc s'embarquer à Alexandria, descendre le Potomac, entrer dans la grande baie de Chesapeake, tenter de venir débarquer sur une plage que protége le fort Monroë, aux bouches du James-river, et marcher sur Richmond, en allant de l'ouest à l'est puisqu'il n'a pas réussi à atteindre notre capitale en descendant du nord au sud.

— Voyons, Marie, dis-je, expliquez-moi bine...

— Richmond, notre capitale, et Washington, la capitale de nos ennemis, sont en face, se regardant, n'est-ce pas?

— Je sais cela.

— Entre ces deux villes il y a tout le territoire de l'Etat de la Virginie.

— Bien.

— Cet espace qui sépare les deux villes est coupé parallèlement par quatre grandes rivières qui descendent des monts Alleghanys et vont se jeter dans la baie de Chesapeake. Ces quatre rivières sont, en descendant de Wa-

shington à Richmond, le Potomac, le Rappahannock, le York et le James.

— Je saisis...

— Attendez : le Potomac-river va de Washington à la baie de Chesapeake.

— Très-bien.

— Le James-river va de Richmond à la baie de Chesapeake.

— Très-bien. Mais, puisque les armées du Nord n'ont pas pu nous vaincre en haut, pourquoi espèrent-elles nous vaincre en bas?

— D'abord, en contournant par mer la Virginie, elles évitent de franchir le Rappahannock-river et le York-river, qui sont de grands obstacles.

— C'est juste.

— Ensuite, elles évitent de s'aventurer sur le terrain de la Virginie rendu impraticable par les dernières pluies.

— Vous avez raison.

— Et enfin, en venant par mer débarquer au fort Monroë que les troupes fédérales occupent encore, Mac-Clellan peut faire suivre à son armée les bords du James-river plus facilement, car il sera protégé par des canonnières qui remonteront cette rivière en même temps que les troupes de terre.

— On ne les laissera pas débarquer au fort Monroë, j'espère !

— On ne le devrait pas, mais nous n'avons pas de flotte assez puissante pour résister à la flotte du Nord qui va opérer ce débarquement.

— En ce cas, nous ne les laisserons pas avancer, après le débarquement.

— C'est l'enjeu de la lutte qui se prépare.

— Nous ne laisserons pas leurs canonnières remonter le James-river, car puisque le James-river va jusqu'à Richmond, ils pourraient venir faire le siége de notre capitale et par terre et par mer tout à la fois.

— C'est justement pour cela que les officiers de notre gouvernement ont installé l'arsenal de Norfolk..; et il s'y prépare quelque chose...

— Ah ! quoi donc, Marie?

— Je ne sais. Le gouvernement garde à ce sujet le plus grand silence.

— Johnston ne pourra pas être en même temps dans le Nord et dans le Sud?

— Le fameux général Lee est décidement avec nous ; et c'est là un de ces hommes qui savent porter un titre de général en chef.

— Je croyais que le général Lee s'était contenté de donner sa démission d'officier dans les armées du Nord, et voulait garder une neutralité

complète? C'est là, du moins, ce que j'ai souvent entendu dire au camp; car, pour moi, Marie, j'ignore le fond de toutes ces choses...

— C'est vrai, telle était sa situation; mais comme il est né en Virginie et que la Virginie est le principal théâtre de la guerre, il vient de se décider à combattre.

— En êtes-vous bien certaine, Marie? Je dis cela parce que l'avis de tous les soldats de Bull's-run est que le général Lee est l'un des meilleurs généraux de la République américaine.

— Voici une lettre qu'il a écrite à sa sœur et que les journaux ont publiée. »

Je lus cette lettre. « Nous sommes désormais en état de guerre, avait écrit le général Lee. Tout le Sud est en révolution et la Virginie s'y trouve enveloppée après une longue lutte. Quoique je ne reconnaisse pas la nécessité de cet état de choses et que j'eusse cent fois préféré le redressement pacifique de nos griefs, réels ou supposés, j'avais cependant à discuter avec moi cette question de savoir si je devais prendre les armes contre mon Etat natal. Avec tout mon dévouement à l'Union, avec le sentiment de loyauté et de devoir que doit porter en elle la conscience de tout citoyen américain,

je n'ai pu me résoudre à lever la main contre ma patrie, mes parents, mes enfants, mes foyers. J'ai donc donné ma démission dans l'armée et j'espère sincèrement que, *sauf pour la défense de mon Etat natal*, on n'aura jamais besoin de mes pauvres services et que je ne serai jamais appelé à tirer l'épée. Peut-être me blâmerez-vous, mais je suis forcé de prendre le parti que ma conscience m'a désigné être le bon. »

— Hurrah! m'écriai-je, Lee est des nôtres, puisque la Virginie va être envahie pour la seconde fois. »

Notre transport fut directement de Richmond à Norfolk, en suivant la James-river jusqu'à son embouchure et pénétrant ensuite dans l'Elisabeth-river. C'est dans un hôtel, vaste maison construite moitié briques et moitié bois, que Marie m'installa. Elle me demanda, dès notre arrivée, la lettre que j'aurais dû écrire et me fit un reproche de mon oubli. Ce reproche me fut amer. Elle écrivit alors de sa main à son père et lui annonça notre heureuse installation à Norfolk. Elle traça ensuite quelques lignes à la hâte qu'elle remit à un nègre attaché à l'hôtel.

Une heure après, Jules Toinot entrait dans

ma modeste chambre. Il tendit la main à sa sœur, serra la mienne rudement, et sans attendre qu'une parole lui fût adressée : « Je ne vous attendais certes pas, dit-il ; vous voici, c'est bien... J'ai manqué à notre rendez-vous de Richmond... J'avais des ordres sévères... Oui, il vaut mieux être à Norfolk.

— Il vaudrait mieux encore, dis-je, être à la plantation...

— Non pas, reprit-il, non pas... C'est à Norfolk, dans quelques jours, qu'on pourra voir de grandes choses.

— Norfolk serait-il attaqué comme l'a été Charleston? dit Marie.

— Attaquer Norfolk ? Un arsenal bien muni, au fond d'une rivière bien gardée? non, cela n'est pas possible... Mais de Norfolk partira la bombe qui doit écraser le Nord. L'arsenal de Norfolk aura une réputation universelle... Vous verrez, vous verrez, ajouta-t-il, en reprenant nos mains.

— Je verrai? dis-je.

— Oui, oui, vous verrez... Je suis heureux de vous savoir à Norfolk... Marie, as-tu écrit à notre père? Dis-lui que tout va bien... Moi, je suis satisfait de vous avoir vus, et je vous quitte; les minutes me sont comptées à l'arsenal. »

Tout ceci dit en quelques secondes. Il s'essuya le front, prit son képi et sortit précipitamment. A la porte, il se retourna : « Demain, dit-il, venez à l'arsenal... c'est convenu. » Il disparut, nous laissant, Marie et moi, dans la surprise la plus grande.

Marie était-elle réellement surprise? Je n'ose l'assurer. Pour elle, tout ceci était fort naturel. Au surplus, cette visite d'un capitaine de l'arsenal de Norfolk n'était pas plus énigmatique que l'arsenal lui-même. Je me promis bien de l'aller voir le lendemain, le capitaine Toinot.

Marie avait pris pour elle une petite chambre dans un corps séparé de l'hôtel. Jadis une modeste maisonnette, carrée, précédée d'un jardin et suivie d'une écurie, le tout construit en briques légères, constituait tout l'établissement. La guerre ayant fait de Norfolk un point très-important, l'Américain propriétaire du domaine ainsi que de terrains vagues qui l'environnaient avait fait élever en bois, et au fur et à mesure des besoins, des annexes à son hôtel. Marie était installée dans l'un de ces annexes.

L'hôtelier, John Price, était un vigoureux Virginien, à l'œil vif, au front large. Il vint trois fois, le premier jour, prendre mes ordres et s'informer de ma situation. Le second jour, je le

reçus plus familièrement, parce que Marie était allée seule à l'arsenal voir son frère. John Price s'assit auprès de moi et m'instruisit de mille choses fort intéressantes. Il pansa même ma blessure avec beaucoup de délicatesse et revint, vers quatre heures, avec une provision de bouteilles et un quartier de viande froide, mettre sa table dans ma chambre. La compagnie de cet Américain m'était agréable, elle rompait la solitude qui était la chose du monde que je redoutais le plus. Je suivais un régime sévère ; je ne pus donc pas prendre ma part des excellentes choses qu'avait étalées John Price sur la nappe blanche. Il but en face de moi, causant d'une façon charmante, trois bouteilles d'un vin choisi, et engloutit de larges tranches de bœuf en quelques minutes. Il connaissait beaucoup de choses et s'exprimait avec une grande facilité, John Price. Il ne me quitta que pour se rendre à l'appel d'un Américain qui arrivait de Richmond et réclamait une chambre.

Je fis part à Marie, le soir même, des politesses de notre hôtelier. « C'est vrai, interrompit-elle, j'aurais dû vous prévenir.

— Me prévenir?

— Oui, car nous aurions quelques dollars de plus dans nos poches.

— Je ne vous comprends pas, Marie.

— C'est encore une habitude américaine : les hôteliers sont de grands mangeurs et de grands buveurs ; c'est là même une des conditions essentielles du métier..., et tout ce qu'ils consomment chez leur hôte doit être payé par ce dernier.

— Comment ! c'est moi qui...

— Oui, c'est l'usage, et un hôtelier ne fait pas de demi-repas.

— C'est absurde cela !

— J'aurais dû vous prévenir... Voyons, parlons de choses sérieuses, monsieur Baptistin.

— Toujours Monsieur !

— Pendant un mois encore...

— Quoi ! dans un mois ? Il serait vrai ?

— Je l'espère. J'ai consulté mon frère, et il est de mon avis. Dans huit jours vous serez à peu près rétabli, vous reviendrez à la plantation, et, si Dieu le veut, nous serons bénis par mon père et unis par mon oncle, le prêtre que vous avez vu à Charleston, avant un mois. »

Ma joie était si grande que mon esprit ne pouvait la concevoir, ni ma langue l'exprimer.

Le lendemain, une lettre de maître Toinot à son fils décida du retour de Marie à la plantation. Je fus satisfait de cet incident, car je sentais

bien que ma chère fiancée ne pourrait supporter longtemps cette vie de fatigues incessantes. Elle effectua son départ, comme elle faisait toutes choses, avec une extrême promptitude. A peine la lettre était-elle lue qu'elle s'inquiétait des moyens de transport les plus rapides et nous faisait ses adieux. « Dans huit jours venez, me dit-elle en me tendant sa main.... et dans un mois, ajouta-elle... dans un mois.... Ah! combien je suis heureuse! Adieu! Un mois!... Préparez-vous. » Et elle partit.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

L'arsenal de Norfolk (6 mars 1862). — Les Américaines du Sud. — Le *Merrimac*. — Les mariages américains.

« Préparez-vous, » avait dit Marie, en me quittant. Me préparer? pourquoi? De quelle préparation avait-elle voulu parler? Mon ignorance des mœurs américaines me réservait-elle encore quelque surprise? Cela m'inquiétait. M'étais-je engagé sans connaître la valeur de l'engagement? Avais-je omis quelque formalité indispensable? « Préparez-vous. » Mais je suis prêt, moi... Ah! mon Dieu! pensai-je tout à coup, peut-être faut-il, comme en France, faire venir *ses papiers*... D'abord de quoi se composent-ils, ces papiers? Je n'en sais rien... Ce qu'on

appelle *le blocus*, n'est-ce pas une combinaison maritime qui empêche aux hommes du Sud de sortir de leur pays ? Je ne pourrai donc les avoir qu'à la fin de la guerre, ces *papiers*. Cependant, si l'on ne m'a rien demandé pour me recevoir citoyen d'Amérique, pourquoi me demanderait-on quelque chose pour me marier? Et puis, si cela était nécessaire, Marie m'aurait prévenu.

Je me frappais le front, comme on le fait toujours, pour forcer mon esprit à trouver le mot de ce mystère. Parmi les cent raisons que je me donnai pour me tranquilliser, la meilleure fut celle-ci, et je m'y cramponnai avec entêtement : Si ce « Préparez-vous » cachait une difficulté, Marie, qui connaît mon ignorance et mon peu de facilité à deviner quoi que ce soit, m'aurait d'abord expliqué ce que j'aurais à faire... Evidemment elle a voulu me dire : « Pensez à ce bonheur qui va vous être donné, remerciez le Dieu qui vous l'envoie, préparez-vous à ce grand acte qui va vous donner un titre de chef de famille; et peut-être, qui sait? elle est si bonne, Marie!... réfléchissez bien aux suites de l'engagement que vous allez contracter. » Réfléchir, moi? mais ce serait dire à celui qui va hériter un million : Accepterez-vous? Réfléchissez! » Si

j'avais réfléchi, est-ce que j'aurais jamais osé montrer mes sentiments à la fille du planteur, de maître Toinot, moi le déshérité en toutes choses?... Oui, c'est cela, elle m'a dit : « Préparez-vous ; » c'est-à-dire ne commettez aucune imprudence, et que par votre faute notre union ne subisse aucun jour de retard.

Pour agir selon les intentions de Marie, je résolus de m'en ouvrir à Jules et de m'en remettre à ses conseils. En confiant mes embarras à celui qui devait connaître toutes les exigences des mœurs américaines, je ne gardais plus aucune responsabilité. Vraiment si un contretemps se fût produit par ma faute, — une maladresse est si vite commise! — m'en serais-je jamais consolé? Si près du frère de Marie je me sentais fort... et cependant, j'entendais toujours à mon oreille la petite voix de ma fiancée qui me répétait : « Préparez-vous. »

Il me vint à l'idée de jouer l'indifférence et de questionner banalement le premier Américain que je rencontrerais sur les préparatifs du mariage en Amérique. Malheureusement, le premier qui vint à moi ce fut l'hôtelier John Price. Je l'aurais bien défié de me prendre deux fois à son piége. Je le reçus très-froidement et l'assurai de ma parfaite santé : « En

..

effet, me dit-il, vous voici dégagé de toutes vos bandelettes, ferme sur vos jarrets, les yeux brillants... Cette balafre vous sied à merveille; c'est un signe de gloire que vous avez obtenu là... La paix venue, toutes les *ladies* du Sud vous feront raconter vos exploits, et si vous êtes aussi bon narrateur que vous avez été vaillant soldat, votre avenir est assuré.

— Oui, dis-je, je me sens beaucoup mieux et je vais sortir... L'arsenal est près de l'hôtel?

— Très-près.

— Vous m'en indiquerez la route exacte?

— Certainement... mais vous n'allez pas sortir ainsi?

— Pourquoi? Pensez-vous que ce costume...?

— Il s'agit bien de l'extérieur!... c'est de l'intérieur que je veux parler.

— L'intérieur?

— Vos bouillons de poulet et vos tisanes ne vous fourniront pas la force de faire vingt pas... Un large rosbif et une bonne bouteille de...

— Merci, merci... indiquez-moi l'arsenal.

— Vous n'entrerez pas à l'arsenal.

— Pourquoi cela?

— Les ordres sont très-sévères, et à moins que vous ne connaissiez...

— Mon beau-frère est capitaine des constructions.

— Très-bien, et dans ce cas je vous prie de me laisser vous accompagner : Je suis désireux de voir l'arsenal, moi aussi. »

Sans attendre ma réponse, John Price courut se vêtir convenablement. Il revint coiffé du chapeau noir et de la longue redingote de drap. Je m'appuyai sur son bras et nous partîmes.

A un quart d'heure de l'hôtel était l'arsenal. Un factionnaire nous arrêta. Je donnai le nom de Jules Toinot, et quelques minutes ensuite un officier à capote et képi gris, aux parements bleus, vint à moi. Il consigna mon nom sur un registre, ainsi que le numéro de mon régiment, et m'introduisit. Moins heureux, John Price ne put franchir le seuil de l'arsenal.

C'était le 6 mars 1862. Je me souviens de cette date comme un prisonnier doit se souvenir de son emprisonnement.

L'officier qui me conduisait me questionna sur ma blessure, et je lui racontai, chemin faisant, toutes les péripéties de l'attaque du convoi. Il me complimenta. Je lui dis aussi ce qu'avait fait Marie dans les plaines de la Virginie. « Cela ne m'étonne nullement, me répondit-il, les femmes du Sud sont admirables. Elles trans-

portent la plupart des dépêches qu'échangent nos généraux, cousent tous les costumes de nos armées et fournissent plus de charpie que tous les chirurgiens de la terre n'en emploieraient. »

Le spectacle bien nouveau pour moi de l'intérieur d'un arsenal absorba bientôt toute mon attention, et mon conducteur devint silencieux pour me laisser jouir du coup d'œil tout à mon aise. De hautes baraques en bois s'élevaient çà et là irrégulièrement, et autour de ces maisons clouées en toute hâte il y avait de véritables pyramides de boulets... des boulets si gros qu'il fallait jusqu'à trois hommes, parfois, pour en porter un seul. Puis, c'étaient des tas de canons énormes... des canons dignes des boulets. On aurait pu me cacher dans la gueule de l'un d'eux. Les canaux sur lesquels étaient jetés des ponts de fer coupaient souvent le terrain. Des rails zébraient le sol en tous sens. Des locomotives ronflaient, sifflaient et marchaient... A mesure que nous avancions, les boulets se multipliaient. Enfin nous arrivâmes à un point où les eaux de l'Elisabeth-river nous arrêtèrent. Nous suivîmes alors la rive jusqu'à une vaste construction en briques qui nous avait été cachée jusque-là par de véritables montagnes de charbon. Pour aller plus vite, nous passâmes

par l'intérieur de ce bâtiment qui n'était, à vrai dire, qu'un immense hangar. Le parquet de ce hangar était couvert de nègres qui faisaient des cartouches. « Marchez avec précaution, me dit l'officier, car un grain de poudre enflammé par le frottement ferait tout sauter. » Je respectai cette recommandation, on peut le croire.

En sortant de cette manufacture meurtrière, nous nous trouvâmes bientôt devant un bassin profond, sans eau, au centre duquel était un navire de forme surprenante. C'était un gros bâtiment, ou plutôt la carcasse d'une grosse frégate rasée juste à la ligne qui d'habitude sort de l'eau. Pas un mât. Une seule cheminée très-basse, au centre, sortait d'un toit posé comme un couvercle sur la frégate; et à l'avant de cette masse, une longue pointe de fer, solide, effrayante... Je restai stupéfait devant ce navire dont je n'avais jamais vu le pareil sur les chantiers de construction des Catalans et j'allais avidement questionner l'officier, lorsque Jules Toinot m'aperçut. Il vint à moi en courant. « Eh bien, dit-il, que vous avais-je dit? Voici le monstre!

— Vraiment, c'est le mot.

— Ah! nous n'avons pas de flotte, mais voici

qui vaut cent navires, et plus... On ne le dématera pas celui-là?

— Cela est évident.

— On ne le défoncera pas?

— Pourquoi?

— Ne voyez-vous pas? Approchez plus près encore... Rien que du fer, dessus et dessous... Et ce toit incliné? Les boulets les plus lourds y glisseront comme une bille d'agate sur du verre... Et cet éperon? Cet éperon entrera dans une frégate comme une aiguille daus un bloc de beurre... Et ces canons?

— Quels canons?

— Ah! voilà le mystère... Dans le ventre de ce monstre, mon ami, il y a deux canons Amstrong, sans compter d'autres pièces de fort calibre qui y prendront place bientôt... Voici ce que nous avons fait à Norfolk.

— C'est effroyable!

— Oui, effroyable; nous l'espérons !... Dieu veuille, ajouta Jules, que je puisse avoir le commandement de ce démon... Mais vous, reprit-il après un silence et souriant de fierté, que comptez-vous faire?

— Rester encore quelques jours à Norfolk et retourner à la plantation dès que mes forces...

— Oui, je sais, Marie me l'a dit... Dans un

mois ?.. C'est possible... Tout sera fini alors, et je serai avec vous.

— Quelle bonne parole!

— On prépare un canon pour le *Merrimac*... c'est le nom du monstre... et comme il faut trois heures pour asseoir ce canon sur son affût, nous pouvons aller nous reposer un peu sous une tente. »

Jules Toinot remercia l'officier des complaisances qu'il avait eues pour moi, je joignis mes remercîments aux siens, et demeurés seuls nous nous dirigeames vers une tente qui était dressée à cent pas de là.

Assis sous la toile, nous parlâmes... De quoi? Dois-je le dire? De qui parler, sinon de Marie? Je pouvais, devant son frère, ouvrir mon cœur en entier. Je lui dis mon amour, et il m'encouragea par de bonnes phrases... Un éclat de clairon retentit, Jules écouta. « C'est un ordre du gouvernement, dit-il, qu'on va lire au quartier... »

Nous reprîmes notre conversation interrompue; mais je lisais sur ses traits, je devinais dans son accent devenu saccadé une certaine impatience. Je lui fis part de ma remarque. « En effet, me dit-il, les minutes sont si précieuses depuis trois jours que des ordres du Président

arrivent à chaque heure... et je crains toujours d'apprendre qu'un espion a porté au Nord les plans du *Merrimac*.

— N'ayez pas d'idées pareilles, capitaine.

— Ah ! c'est que cela serait un véritable malheur... Au fait, attendez, je vais lire cet ordre qui doit être placardé quelque part, et je reviens... mais non, c'est inutile, je suis de service aujourd'hui, je le recevrai. »

Il n'avait pas plutôt achevé qu'un nègre pénétra sous la tente, ayant en main l'ordre du gouvernement.

« Je m'y attendais, dit Jules Toinot.

— Puis-je le lire, moi, ce placard ? dis-je.

— Evidemment... Ne lisez que la fin qui résume... Notre Président nous prévient que l'ennemi est prêt à s'embarquer à Alexandria, et il appelle sous les drapeaux confédérés tous les soldats qui en sont éloignés en faveur d'un congé ou par suite de blessures ne les rendant pas invalides.

— Ne suis-je pas dans ce cas? m'écriai-je, épouvanté.

— En effet !

— Juste ciel ! c'est intolérable !

— Ne vous lamentez pas, mon ami, continua Jules Toinot qui vit mon désespoir, ne vous

lamentez pas. Vous vous êtes assez bien conduit pour que mes paroles puissent être entendues sans suspicion... Votre blessure est fermée, mais vous êtes encore trop souffrant, je le crois du moins, pour rejoindre votre compagnie. Avez-vous un congé?

— Non, je n'ai pas même un congé en bonne forme.

— Tant mieux, car vous n'êtes pas encore sur les listes et on ne vous rappellera pas directement.

— J'ai promis à Johnston de retourner au camp.

— Johnston ne prévoyait pas, alors, l'incident de la route de Richmond.

— C'est vrai.

— Vous êtes sorti de l'hôpital avant guérison complète; on ne sait pas où vous êtes, et...

— C'est juste!

— Et vous n'avez donné votre nom nulle part?

— Non... Que dis-je non? bien au contraire... Tenez, je viens de le donner, mon nom, en entrant dans cet arsenal.

— Tant pis, vous serez porté sur les listes. J'aurais dû le prévoir... C'est moi qui ai commis l'imprudence. A-t-on le numéro de votre régiment?

— Je l'ai donné avec mon nom.

— Tel était l'ordre, en effet; ordre justement transmis pour le cas de rappel... Ah! la situation est tendue.

— Mon Dieu! mon Dieu! c'est une campagne qui va commencer!

— Attendez... J'arrange tout! Il faut que vous serviez dans les armées du Sud, c'est évident... eh bien, je vous garde... Que vous serviez là-bas ou ici, c'est toujours servir... Ne suis-je pas votre ancien capitaine? j'apprécie vos mérites et je vous garde auprès de moi, à l'arsenal.

— Ah! comment reconnaître...

— Oui, mais, est-ce bien ce que je fais-là?

— Evidemment, puisque, s'il me fallait encore m'éloigner de Marie, j'en mourrais : vous conservez donc un soldat du Sud. »

Jules Toinot se prit à rire, se leva, sortit de la tente, me laissant avec mes émotions.

Jules revint. « Tout est arrangé, dit-il : vous êtes sous mes ordres... Je vous ferai porter une bombe par jour... est-ce trop? »

Je ne pus m'empêcher de sourire à mon tour... Cinq minutes avant je ne riais certes pas!

Je pris ma place, le soir même, parmi les autres soldats, dans une vaste chambrée instal-

lée à l'étage supérieur d'une espèce de caserne qui longeait la rivière, à la droite du bassin où reposait le *Merrimac*. Le lendemain, le 7 mars par conséquent, Jules Toinot me dit que désormais il me prendrait avec lui dans sa chambre, et il me décora du titre de *secrétaire* pour expliquer cette faveur.

« Un secrétaire écrit, dis-je ; qu'écrirai-je ?

— Vous écrirez, me répondit-il très-sérieusement, et tous les jours, à mon père et à ma sœur, tout ce que vous verrez... et vous verrez de grandes choses... Cela vous convient-il, monsieur ? »

Quoi répondre ? Quel noble cœur avait cet homme ! Il remarqua que des mouvements nerveux me tordaient les lèvres parfois, et il me présenta à un Américain de ses amis qui, comme lui, comme moi, était en service dans l'arsenal de Norfolk. Cet homme se nommait Murrey. Je n'ai jamais rencontré figure plus sympathique : de beaux yeux noirs, de longs favoris bien taillés, le cou bien dégagé, la bouche bien ouverte, les lèvres toujours souriantes, une certaine nonchalance pleine de grâce, des manières très-distinguées, des mains petites comme des mains de femme. Murrey était un créole qui avait poursuivi ses études

médicales dans le midi de la France, et qui avait reçu son diplôme de docteur à la faculté américaine de Philadelphie. Il me questionna; je lui dis tout, et en riant il posa sa main gravement sur ma poitrine, me disant : « C'est là qu'est le siége du mal.

— Aux poumons ?

— Non, au cœur... Un bon mariage, voilà le remède. »

Ce docteur n'était pas un homme ordinaire! Il avait découvert ma vraie maladie, et je le lui avouai. Sa situation lui créait des loisirs; la mienne ne paraissait pas devoir m'occuper beaucoup; il se plut avec moi, et tous les deux nous devinâmes que nous allions devenir de bons amis. L'occasion était trop belle pour que je la laissasse échapper : qui, mieux que le docteur Murrey, mon ami Murrey, pouvait m'instruire, m'expliquer le fameux « Préparez-vous » de Marie ?

« En vérité, me répondit-il, je ne vois pas trop ce qu'a voulu dire votre fiancée par ces mots.

— C'est, docteur, que je suis bien ignorant des choses d'Amérique...

— On en sait toujours assez pour se marier.

— Vous croyez?

— Voyons, je ne sais pas d'autre voie matrimoniale que celle-ci : le consentement des époux futurs; car si votre fiancée a plus de treize ans, le consentement de sa famille est complétement inutile. Nos jeunes filles jouissent de la plus entière liberté ; elles peuvent voyager seules, recevoir chez elles qui leur plaît et se choisir un époux selon leur vœu... Nulle loi, dans aucun des Etats, n'apporte une entrave quelconque à l'union, au mariage des deux fiancés : pas de publications, pas de bans, pas de sommations respectueuses, pas de témoins.

— Après ?

— Après ? rien. On fait inscrire son mariage chez un prêtre qui le bénit ou chez un magistrat, et on est marié... jusqu'au divorce.

— Divorce, dites-vous ?

— Dans quel État de l'Union américaine vivez-vous ?

— Dans la Caroline du Sud.

— Eh bien, c'est le seul État de la République où le divorce n'existe pas ; aussi me dispenserai-je de vous en décliner les droits.

— Après ?

— Après, je ne vois rien. Vous êtes marié et bien marié.

— Et ma femme, elle ? que dois-je faire ? quels

sont ses droits? De grâce, instruisez-moi, je ne sais rien.

— Ici je suis embarrassé : car je me trouve en face de lois absurdes que je dois respecter comme citoyen d'Amérique, mais que je déplore vraiment. De véritables anomalies. Cette Américaine que vous savez si libre étant jeune fille devient, par le seul fait du mariage, aussi et plus dépendante qu'une Européenne.

— Comment cela?

— Elle est placée sous les mêmes lois qui frappent en Europe les mineurs et les interdits.

— Expliquez-moi...

— Cela nous vient de la vieille Angleterre... Ainsi, tout ce que vous apportera votre femme en biens mobiliers vous appartiendra... A moins de réserves spéciales, ce qu'un homme de cœur ne peut accepter, n'est-ce pas ? tous ses biens immeubles sont placés sous votre nom, et si elle veut en garantir une portion, en vue d'éventualités possibles, il faudra qu'elle la place, cette portion, sous le nom d'un étranger. Tout ce que votre femme pourra acquérir pendant votre union, par héritage ou par son travail, sera à vous, bien à vous. Elle n'aura pas le droit de faire un testament. Enfin, le mari a seul la garde personnelle de sa femme, la garde exclu-

sive des enfants et la jouissance des immeubles.

— Tout ceci, dis-je, ne me paraît pas juste.

— C'est l'avis, au moins, de toutes les femmes : aussi un grand nombre se sont-elles réunies en associations pour réclamer l'abolition de ces lois, et ce ne sont, en temps de paix, que meetings, protestations en brochures, livres et articles de journaux signés par des femmes courageusement. Deux fois les législateurs de deux États ont été saisis de ces protestations; deux fois, dans le Massachusetts et le Delaware les propositions ont été repoussées.

— Après ?

— Après, il n'y a absolument rien

— Eh bien, dis-je, ces lois ne m'épouvantent pas : car Marie sait que je ne veux que son amour... Ce « Préparez-vous » alors ?

— Il faut n'y voir qu'un mot vague, sans portée. Vous connaissez désormais toutes les lois américaines qui régissent le mariage, et, je vous le répète, comme vous avez plus de quatorze ans et que votre fiancée en a plus de treize, vous pouvez vous marier, quand il vous plaira, où il vous plaira, chez un prêtre ou chez un magistrat, sans faire publier des bans, sans amener des témoins, et sans présenter un consentement de quiconque... Avec cette seule excep-

tion que si vous vous mariez dans la Caroline du Sud, vous perdez tous droits au divorce. A cela je n'ai rien à ajouter. »

L'idée de mon mariage prochain me remplissait trop pour que j'eusse à m'arrêter beaucoup sur ces anomalies que venait de me signaler mon ami le docteur Murrey. Cependant cette situation faite à la jeune fille si libre, par le seul fait du mariage, me montra que l'Amérique subissait encore certaines infériorités. Les bizarreries de mœurs que j'avais rencontrées n'avaient produit que peu d'impression sur mon esprit; mais cette injustice flagrante, sanctionnée par les lois de tous les Etats, et dont Marie allait être la victime, me désenchantait. Un peuple qui se trompe sur un tel sujet peut se tromper en d'autres circonstances aussi graves. Je vis qu'il ne fallait pas, comme je l'avais fait jusqu'ici, accepter comme bon et comme bien tout ce qui existait dans cette République modèle. C'est une mauvaise minute que celle où les yeux voient pour la première fois une erreur nuisible : on ne sait plus si l'on doit tout admirer, et comme envers quelqu'un qui vous a menti une fois, on ne peut plus, malgré soi, s'abandonner tout entier à la confiance.

Je dis cela parce qu'à partir de ce moment, je

devins raisonneur devant les choses américaines.

CHAPITRE II.

Le réveil du *Merrimac*. — Le *York-Towp* et le *Jame-Towp*. — Le *Cumberland* et le *Congress*. — Duel du *Merrimac* et du *Monitor* (9 mars 1862).

Après m'avoir expliqué les lois réglant le mariage américain, le docteur m'avait quitté brusquement. Jules Toinot ne tarda pas à venir à moi. Il m'entraîna dans sa chambre, me fit revêtir un costume militaire tout neuf, et m'anonça qu'on allait passer en revue tous les hommes de l'arsenal. Quelques minutes après, en effet, je répondais : « Présent ! » à un officier qui me plaçait dans une escouade de marins. J'attendis là, debout, le soleil en plein visage, les mains pendantes, silencieux. Mon nom fut prononcé une seconde fois. Sur un geste, je sortis des rangs et reçus l'ordre officiel de rejoindre le capitaine Toinot, auquel j'étais attaché comme secrétaire.

« Mon ami, me dit mon capitaine, c'est demain, 8 mars, que les armées du Nord, sous les ordres de Mac-Clellan, vont descendre en masse le Po-

tomac sur de nombreux transports, et suivre la baie de Chesapeake ; déjà la flotte ennemie est en protection devant le fort Monroë, où ils veulent débarquer. Demain le grand jour ! Malheureusement, je ne commanderai pas le *Merrimac*... Mais je dresse les plans des manœuvres. C'est une compensation bien faible, n'est-ce pas? Enfin, il faut savoir se sacrifier à son pays. Si vous voulez suivre mes avis, vous vous jetterez sur mon lit dès le coucher du soleil, car la journée de demain sera peut-être fatigante... Venez. »

Le soleil était encore loin de l'horizon, mais je sentais que j'avais besoin de repos, de silence surtout. Je suivis Jules Toinot dans sa chambre ; je me jetai sur son lit, tandis qu'il étalait sur sa table une série de plans et un tas de ronds de cuivre, de pointes, de compas... Je m'endormis bientôt et ne me réveillai que le lendemain, à la pointe du jour.

Jules Toinot était encore courbé sur les mêmes plans, qu'il avait couverts de lignes rouges. Un coup de canon le fit sursauter. Il se retourna, me vit, me tendit sa main. Jamais ses yeux n'avaient eu plus d'éclairs. Il se leva, s'approcha de la fenêtre, cria un nom dont je ne saisis pas les syllabes, et revint se jeter de l'eau

froide sur le front. Je l'admirais! ce digne frère de Marie! Deux nègres se rendirent à son appel. Il remit à l'un une boîte cerclée d'acier et les plans; à l'autre, une longue vue, des armes et deux manteaux. Il compléta sa toilette et nous sortîmes.

Notre première visite fut pour le bassin de construction où semblait dormir le *Merrimac*. Il fallait l'éveiller. Tous les hommes de l'arsenal étaient debout sur les quais. A droite et à gauche, des groupes compactes de marins entouraient des tas de cordes grosses comme le bras. Jules Toinot fut se placer en face du bassin. Moi je ne le quittais pas. Arrivé là, il attendit. Un mouvement se produisit. Tous les hommes disséminés sur les quais se placèrent sur une seule ligne, et les deux escouades de droite et de gauche déroulèrent les câbles qui étaient à leurs pieds; ces câbles se reliaient à d'énormes portes qui fermaient, pour ainsi dire, l'entrée du bassin. L'éperon du *Merrimac* était pointé vers ces portes. Quelques officiers arrivèrent en toute hâte. L'un deux vint serrer la main de Jules Toinot, déploya l'un des plans, le considéra avec beaucoup d'attention, le replia, le remit au nègre, serra une seconde fois la main de Jules, et, suivi d'une vingtaine de sol-

dats, il descendit par une échelle au fond du bassin. Je le revis bientôt sur le toit du *Merrimac*, son sabre nu à la main.

Le silence était profond; tous les regards étaient tournés vers cet officier, et Jules Toinot, lui-même, ne le quittait pas des yeux. L'officier dit un mot, fit un geste… Aussitôt les cordes se tendirent; un craquement formidable se fit entendre; les deux portes cédèrent, et l'eau, avec un bruit de tonnerre, s'engouffra dans le bassin. Le monstre s'éveillait. Il tressaillit, oscilla de droite à gauche, se souleva d'un bond et parut ensuite s'affaisser. Le bassin était plein d'eau, et le *Merrimac* avait pris sa position. On ne voyait plus au-dessus des flots noirs et tranquilles qu'un toit de fer reluisant surmonté d'une cheminée basse. Ainsi doivent paraître les maisons dans une plaine inondée. Un hurrah frénétique retentit. Ce spectacle mouillait mes paupières. Mon cœur battait violemment. Jules Toinot ne pouvait plus demeurer à sa place : il courait de-ci de-là, se baissant, se relevant… il voulait voir le *Merrimac* sur toutes ses faces.

On sonna le repos plus tôt que de coutume. Les soldats se dispersèrent. Il sortait de cette cohue un murmure formidable. Bientôt il ne

resta plus autour du bassin que quelques officiers qui causaient et échangeaient des félicitations. Enfin, une fumée noire, très-épaisse, sortit de la cheminée du *Merrimac*. Je m'éloignai, comme les autres, avec Jules Toinot, sans échanger une seule parole avec mon capitaine, qui restait absorbé dans de profondes réflexions.

A onze heures, le même tableau se reproduisit. Tous les hommes de l'arsenal étaient revenus autour du bassin. Cette fois, je me trouvai, avec Jules Toinot, sur la rive de l'Elisabeth-river. On attendait encore dans le plus grand silence. A midi, un coup de sifflet se fit entendre et un vigoureux jet de fumée blanche sortit de la cheminée du *Merrimac*, qui eut un grognement épouvantable et se souleva de l'avant. On venait de mettre sa machine en marche. Il sortit ainsi du bassin et pénétra dans les eaux de la rivière. Il s'arrêta un instant, tourna sur lui-même et reprit sa marche. Alors, nous sautâmes dans une embarcation qui nous conduisit bien vite à bord d'une canonnière qui devait suivre, avec d'autres, le *Merrimac*. Il était une heure quand cette flotte sortait de l'Elisabeth-river pour entrer dans la baie de Chesapeake, à l'embouchure du James-river. La mer était vaste devant nous. A droite, l'horizon

touchait le ciel. Nous laissâmes un instant le *Merrimac* s'avancer seul, et nous ne reprîmes notre vitesse première que lorsque nous fûmes à une assez grande distance de lui. Deux de nos puissants navires, cependant, le suivaient d'assez près : c'était le *York-Town* et le *James-Town*.

Jules Toinot, debout sur l'avant de la canonnière, ouvrait bien grands ses yeux. Le *Merrimac* avançait toujours. En face de nous, et à l'ombre, pour ainsi dire, du fort Monroë, qui se dressait à l'extrémité d'une langue de terre s'étendant vers la mer, deux frégates fédérales paraissaient attendre le *Merrimac*. C'était le *Cumberland* et le *Congress*. Au loin, dans diverses positions, d'autres frégates étaient prêtes à agir suivant le cas. Jules Toinot reconnut, parmi les navires ennemis, le *Minnesota*, le *Roanoke*, le *S.-Lawrence* et le *Whitehall*. — Tous ces navires, portant chacun cinquante canons, étaientlà pour protéger le débarquement des armées du Nord, qui descendaient la baie de Chesapeake. Avec le *Merrimac*, seul, nos officiers prétendaient anéantir toute cette flotte.

Le *Cumberland* et le *Congress*, bien postés, paraissaient vouloir s'opposer sérieusement à la marche de notre monstre marin : car ils ne bou-

geaient non plus qu'une forteresse. Dès que le *Merrimac* fut à la portée voulue, ces deux frégates firent feu sur lui de toutes leurs battries. Cela n'ébranla même pas le *Merrimac* ; les boulets frappaient son toit incliné, glissaient et allaient mourir dans l'eau. Il avançait, lui, imperturbable. C'était magnifique! En trois minutes il atteignit le *Cumberland* qui lançait toujours ses tonnerres, enfonça tranquillement son éperon dans le flanc de la frégate, se recula ensuite, ne répondant même pas aux boulets que continuait à lui envoyer le blessé... Que dis-je blessé? Le *Cumberland*, ce superbe navire, cessa de faire feu et s'engloutit comme une lourde masse au fond des eaux.

Le *Merrimac* se retourna alors vers le *Congress*, courut à lui, et, contre l'attente de nos officiers, il ne l'aborda pas à coup d'éperon comme il avait abordé le *Cumberland* : il se plaça simplement en face de l'adversaire, recevant ses boulets qui ne lui faisaient même pas la plus légère égratignure.... Mais il envoya à son tour au *Congress* quelques boulets qui suffirent pour le vaincre. Cette frégate, la plus belle que possédassent les États-Unis, cessa le feu, hissa ses voiles, toutes ses voiles, amena son pavillon, qu'il remplaça par un pavillon

blanc, et fut s'échouer volontairement sur la plage pour éviter de sombrer comme le *Cumberland*. Il était alors quatre heures du soir. Le pavillon blanc hissé au mât par les matelots du *Congress* indiquait que l'équipage se rendait. Le *Merrimac*, alors, silencieusement, marcha vers le *Congress* pour faire prisonnier l'équipage. En approchant de terre, il subit tout à coup le feu des Nordistes accourus sur la plage en tirailleurs. Le *Merrimac* parut d'abord dédaigner de répondre à cette mousqueterie.... Mais, bientôt, il se réveilla, se mit en colère, et se plaçant en face des batteries de Newport-News, il les canonna rudement.

La langue de terre où s'était échoué le *Congress* cachait au *Merrimac* le mouvement de l'escadre ennemie, qui, renonçant à continuer la lutte avec un semblable jouteur, courait se placer sous la protection du fort Monroë, abandonnant ainsi l'arène.

La nuit descendait autour de nous. Il était huit heures lorsque le *Merrimac* nous rejoignit. Des hurrahs l'accueillirent; mais les matelots qui l'avaient servi ne répondaient pas à nos cris : c'est que la victoire avait coûté cher : le *Merrimac* avait brisé son éperon en tuant le *Cumberland*, et c'est pourquoi il n'avait pu que

canonner le *Congress*; le commandant du *Merrimac*, le brave capitaine Buchanam, avait reçu au front la balle d'un ennemi au moment où l'on tentait de faire prisonnier l'équipage du *Congress*, et c'est ce qui nous expliqua la canonnade des batteries de Newport-News, après le silence dédaigneux opposé à la mitraillade des gens du Nord.

Le *Merrimac* pénétra dans l'Elisabeth-river et rentra à Norfolk pour y recevoir les réparations nécessaires. Je demeurai, avec Jules Toinot, sur l'une des deux canonnières ancrées à l'entrée de l'Elisabeth-river, qui devaient surveiller pendant la nuit les mouvements de l'ennemi.

Aux dernières lueurs du crépuscule nous vîmes une fumée épaisse sortir par bouffées du *Congress* échoué sur la pointe de la rive nord du James-river. A mesure que la nuit noire se répandait, des jets de flamme perçaient cette fumée. A neuf heures environ les flammes éclairèrent sinistrement les flots, et nous vîmes de larges langues rouges qui léchaient les flancs du navire : le *Congress* brûlait. Ce spectacle était en même temps magnifique et effroyable. Le feu augmentait de minute en minute et montait haut vers le ciel. Parfois il se produisait un

grand bruit, et on eût dit qu'une bombe d'artifice venait d'éclater : des gerbes éblouissantes, des millions d'étincelles s'épanouissaient en bouquet; des tourbillons de flammèches d'un rouge sombre se tordaient en tous sens; puis, le feu reprenait son œuvre lourdement. A minuit, ce tableau n'avait pas cessé d'attirer nos regards... Encore quelques minutes d'incendie, puis une explosion comme doivent en avoir les volcans : le *Congress* sautait! Jamais nuit ne fut plus noire que celle qui succéda à cet embrasement du ciel et des flots.

Le matin, dès l'aurore, un officier vint pour remplacer le capitaine Toinot, qui avait été de service pendant toute la nuit. Il refusa de céder son poste, échangea quelques paroles avec cet envoyé et fit chauffer la machine de la canonnière. Je n'osai pas le questionner sur ce qui allait se passer, car depuis la veille il n'avait pas pornoncé une syllabe : son attention tout entière était absorbée dans les événements qui se déroulaient.

Le *Merrimac* reparut : je le vis arriver, énorme, à travers les grands arbres qui ombrageaient les bords de l'Elisabeth-river et qui étaient encore couverts d'un brouillard gris; je le vis passer à cent mètres de nous, aussi robuste et

aussi effrayant que la veille, aussi insolent surtout, dirais-je volontiers. Il voulait reprendre la lutte et anéantir les quatre autres navires fédéraux, comme il avait anéanti le *Cumberland* et le *Congress*. De ces quatre navires, un, le plus beau, le *Minnesota*, frégate de première classe, voulant manœuvrer trop précipitamment, s'était placé dans une mauvaise position : il s'était en quelque sorte ensablé. Le *Merrimac* vogua droit vers le *Minnesota*...

Mais, ainsi que Jules Toinot l'avait craint, le Nord connaissait le *Merrimac*. Du moins à ce monstre était-il en mesure d'opposer un monstre.

Nous suivions cette fois le vainqueur de la veille de très-près, et nous vîmes arriver quelque chose d'aussi extraordinaire de forme que l'était le *Merrimac*. Sur l'eau, au ras de l'eau, une sorte de plat en fer allongé et au centre de ce plat une tour ronde percée de deux seuls trous d'où sortaient deux énormes canons. Le *Merrimac* s'arrêta devant ce nouveau-venu. Nos deux frégates, le *James-Town* et le *York-Town*, s'élancèrent à toute vapeur pour le reconnaître... Ils reçurent chacun un boulet qui les força de revenir vers notre flotille.

Les Nordistes opposaient le *Monitor* au *Merrimac*.

Cette reconnaissance des deux frégates nous apprit que nous avions affaire à un rival portant deux canons de cent-vingt installés dans une tour mobile, ce qui permettait de diriger le feu sur n'importe quel point : immense avantage.

Le *Merrimac* accepta le duel.

Très-près l'un de l'autre, ils firent d'abord usage de toutes leurs forces. Aucun boulet, rond ou conique, n'entama la carapace de ces deux solides champions. Il ne restait donc qu'à se heurter de front, comme les taureaux. Le *Merrimac* l'essaya... mais il était trop lourd. Le *Monitor*, beaucoup plus court, évitait le choc en se dérobant. Ils décrivirent ainsi, sur les flots bleus, le *Merrimac* tournant et retournant autour du *Monitor*, des cercles et des cercles, sans pouvoir, et cela dura plusieurs heures, sans pouvoir se surprendre dans une position favorable... Enfin le *Merrimac*, par d'heureuses feintes, réussit : il s'élança sur le *Monitor* et l'atteignit en plein sur le côté... Celui-ci pirouetta sur lui-même et reprit sa position comme s'il n'avait reçu qu'une chiquenaude... Les deux lutteurs étaient épuisés...

Le *Merrimac* revint à Norfolk, escorté de toutes les canonnières. Il avait trouvé sinon un maître, du moins un égal.

Jules Toinot ne put cacher la tristesse que lui procurait cette déception. D'ailleurs, tous les officiers, tous les matelots, tous les ouvriers de l'arsenal déploraient ce dénoûment inattendu.

Le soir même, une sorte de conseil fut tenu à l'arsenal pour savoir ce qu'il restait à faire. Comme secrétaire de mon capitaine j'assistai à ce conseil. C'est imposant, une réunion d'officiers, gravement assis autour d'une table couverte de plans, et discutant les chances d'une opération qui peut décider de la vie ou de la mort d'une armée, de la gloire ou de la ruine d'un pays. Le *Merrimac* ne pouvait pas tenter un nouveau combat : car l'ennemi, qui connaissait maintenant sa valeur réelle, lui opposerait des forces terribles... Si on laissait le *Merrimac* à Norfolk, qu'arriverait-il? D'abord l'ennemi serait forcé de conserver à l'entrée de l'Elisabeth-river cette flotte qu'on avait tenté de détruire, et cette flotte, arrêtée là, ne pourrait pas agir ailleurs. En guerre, c'est un bon résultat que l'immobilité imposée à un corps d'armée ou à une flotte... Ensuite, à lui seul, le *Merrimac*, ancré à Norfolk, silencieux mais menaçant, commandait comme une véritable forteresse l'entrée du James-river, dont les eaux vont directement à Richmond. La présence à Norfolk

du monstre, sorte d'épouvantail, était donc préférable à l'essai d'une nouvelle sortie, d'autant mieux qu'on n'était plus certain de la victoire, et qu'une défaite ouvrait à l'ennemi l'entrée du James-river. Telle fut la résolution que prirent les officiers à l'unanimité et qu'on transmit à Richmond. « Allons, dit le commandant du *York-Town*, en se levant, demain le Nord aura débarqué au fort Monroë des soldats, des chevaux et des canons. Les dépêches sont précises : il est parti d'Alexandria ou d'Annapolis plusieurs centaines de navires chargés de soldats. Cent vingt mille hommes, dont six mille réguliers, servant trois cent cinquante pièces d'artillerie, vont marcher sur Richmond... Nous les repousserons et nous les jetterons à la mer. »

En même temps que cet officier disait ces choses, le télégraphe nous transmettait un ordre du gouvernement de Richmond demandant aux Sudistes toutes leurs armes disponibles, et enjoignant d'incendier tout le coton et tout le tabac qu'on croirait en situation de pouvoir tomber dans les mains des soldats du Nord.

CHAPITRE III.

Ls sommeil forcé du *Merrimac*. — Nouvelle phase de la lutte. — Population et territoire sudistes (mars 1862). — Retour à la plantation.

En quelques heures, l'arsenal de Norfolk, si bruyant, si rempli d'hommes, de soldats, était devenu comme un désert; cela était triste à voir, vraiment. Le *Merrimac*, rentré dans le bassin, semblait s'être rendormi : immobile dans les eaux lourdes, il paraissait abandonné. Les officiers, si actifs, marchaient çà et là, deux à deux, parlant bas, et ne s'arrêtant que pour regarder en silence le monstre qu'on avait créé si terrible en quatre mois et qui avait rencontré un rival. Avoir eu une pareille idée, avoir dépensé tant de travail, usé tant d'efforts, et se voir, en un jour, forcé de renoncer à tout ce qu'on s'était promis, cela est chose triste assurément. Ce qui attristait d'ailleurs plus encore que l'insuccès du fameux *Merrimac*, c'était, ainsi que Jules Toinot me le dit lui-même, la phase nouvelle dans laquelle venait d'entrer la lutte entre le Nord et le Sud : « Voyez-vous, me dit-il,

les grandes époques guerrières se classent par événements. Jusqu'ici tout avait été pour nous. Nos victoires seules servaient de jalons historiques. D'abord Sumter, puis Bull's-run, ensuite la retraite de Mac-Clellan devant nos armées, dans le nord de la Virginie... Certes le duel du *Merrimac* et du *Monitor* n'est pas une défaite pour nous : les deux champions se sont vus invincibles et se sont retirés... mais l'armée ennemie a pu exécuter son grand mouvement tournant et débarquer au fort Monroë; elle marche sur notre capitale, sur Richmond.... Oh! nous les repousserons, les Yankees, j'en suis certain, car il le faut : la prise de Richmond désorganiserait le gouvernement des États Confédérés.... nous les repousserons !... A quel prix? Voilà la question! Quels combats vont se livrer sur cette bande de terre resserrée entre deux rivières, le James et le York ! Vrais combats de géants! Cet épisode guerrier va nous coûter beaucoup de dollars et beaucoup d'hommes.

— Les dollars ne manqueront pas, dis-je : car chaque planteur, je le crois, sacrifiera jusqu'à son dernier *cent* pour défendre le territoire et conquérir sa liberté... mais les hommes ne se remplacent pas, et...

— Oh! interrompit Jules fièrement, les États Confédérés comprennent actuellement douze millions d'âmes disséminées sur une étendue de terrain qui se chiffre à 800 mille mètres carrés. Vous voyez que les hommes ne manqueront pas plus que les vastes champs de bataille !

— Alors, ceux qui ont déjà *fait leur temps*, comme on dit en France, peuvent retourner vers leurs foyers ?

— C'est difficile, car ceux qui se sont déjà battus sont préférables aux conscrits pour...

— Que dites-vous là? Et moi qui n'ai pas de congé ! Construira-t-on un autre *Merrimac*? Il faut que je reste à Norfolk.

— Il faut que vous retourniez à la plantation.

— Vrai?

— Les hommes de l'arsenal sont considérés comme ayant noblement servi la patrie.... Norfolk, dès aujourd'hui, n'est plus un chantier de construction ; il devient un point stratégique : demain 12,000 hommes de troupes régulières vont venir l'occuper. Notre tâche est finie... moi-même je suis las.

— Oui, oui, interrompis-je, il nous faut retourner à la plantation. »

Nous quittâmes Norfolk le soir même.

Je ressentais bien encore quelques malaises

passagers; surtout quand une émotion quelconque m'ébranlait, j'éprouvais dans la tête une douleur assez vive, et un bourdonnement insupportable me rendait sourd pendant une heure. Je me gardai de dire mon mal, craignant que par prudence le docteur Murrey ne m'ordonnât de demeurer à l'arsenal, ou même de retourner chez John Price. Mes craintes étaient sans fondement. Le docteur quittait Norfolk en même temps que nous.

De Norfolk à Suffolk nous prîmes le chemin de fer : nous traversâmes, à cheval, l'extrême sud de la Virginie, de Suffolk à Weldon, et Weldon étant une des stations principales du chemin de fer qui relie Richmond à Charleston, nous arrivâmes vite à Florence : de Florence à la plantation je connaissais la route. Le docteur restait avec nous. Il ne nous quitta qu'à l'entrée du fameux bois de pins : « A demain? lui dit Jules.

— A demain, » répondit le docteur.

Il me tendit sa main; je le remerciai de ses bons avis : « Ne me remerciez pas encore, dit-il très-sérieusement, car vous n'êtes pas guéri.

— Comment, dis-je effrayé, vous croyez?

— Oh, oui, vous êtes encore très-malade.

— De grâce, docteur, ne me cachez rien.

— Le cœur attend toujours ce fameux remède... »

Jules Toinot se prit à rire, et je serrai dans mes deux mains les mains du créole. Il s'éloigna.

La forêt de pins me parut d'une longueur!.. Jules Toinot avait voulu surprendre tout le monde à la plantation; il réussit. A notre arrivée personne n'était là pour nous recevoir. Les nègres seuls nous entourèrent; la négresse de Marie se multipliait pour satisfaire à tous nos désirs.

On apporta des fauteuils de jonc, et nous nous assîmes sous la véranda. Jacquet parut le premier : il cria, rit, pleura, se mit en face de moi et me regarda sans mot dire. Je lui tendis ma main; il se jeta sur elle.... et il s'éloigna aussitôt, tout honteux de ce qu'il s'était permis. A vivre avec des esclaves le pauvre mousse en avait pris toutes les allures. Cela me fit de la peine. Il est vrai que Jules Toinot gardait une roideur bien faite pour intimider cet enfant. Phœbus vint : lui, il avança, se mit de côté et, écartant ses lèvres, il se mit à rire, à rire, à rire.... Mon Dieu, quelle minute!... Voici Marie! Marie ma fiancée... Oui, c'est bien elle!... Elle venait de l'allée d'entrée et marchait, tête basse, à pas

comptés. Un chapeau de paille flexible, à larges bords, nous cachait son front et ses yeux. Elle s'arrêta pour jeter un regard en arrière... sans doute maître Toinot la suivait... puis elle se dirigea vers le parterre abandonné, que les fleurs fanées et les arbustes séchés sur pied rendaient tout gris... Elle chercha longtemps des yeux, comme si elle suivait le vol lent d'un scarabée; elle se baissa, écarta quelques touffes brûlées et cueillit un œillet tout petit, dont elle aspira le parfum et qu'elle jeta ensuite. Elle se retourna une seconde fois et reprit sa marche... Enfin! elle leva la tête... à dix pas de nous... Elle nous vit... Je me levai, voulus courir vers elle... quelque chose me clouait sur place... Jules fit un pas. Elle sourit, jeta un cri, étendit la main comme pour se retenir à un appui imaginaire, s'essuya le front,les yeux, et il me parut qu'elle souffrait. Jules s'élança; je le suivis... Le frère prit le bras de sa sœur pour la soutenir... mais elle se releva fièrement, repoussa doucement Jules et me tendit sa main. « J'étais sûre, dit-elle, que vous reviendriez à la plantation. » Et se tournant vers son frère : « Avons-nous un congé en règle, maintenant, ou faut-il déjà se préparer à une séparation?

— Mieux qu'un congé, répondit-il : un ordre

du président Jefferson Davis a permis le repos aux hommes de Norfolk.

— Vous ne m'aviez pas annoncé cela si positivement, dis-je à *mon capitaine*.

— Vraiment? me répondit-il surpris.

— J'ai tant prié! reprit Marie... Vous pouvez ici, ajouta-t-elle, en changeant de ton, m'offrir votre bras... bien... Mon père est là-bas : je l'ai laissé avec quelques esclaves dans l'allée; allons vers lui. »

Marie s'appuya sur mon bras. On m'aurait dit de payer cette joie au prix de cent batailles que j'aurais accepté.

Maître Toinot nous aperçut. Il s'arrêta, nous attendit, et lorsque, arrivé près de lui, il me vit près de sa fille : « Le beau balafré! » dit-il. Et s'adressant à Marie : « Comment! c'est là ce que tu appelles une égratignure! Quels coups de sabre te faut-il? mais cela va de l'oreille à la lèvre! Elle est jolie cette cicatrice, très-bien faite, pas trop large, pas trop longue, pas trop courte... superbe! Voici un noble soldat du Sud! »

Le bon planteur posa sa main sur mon épaule, et nous revînmes ainsi vers l'habitation.

Cependant nul ne parlait de mon prochain mariage : je le remarquai. La conversation

ne fut pas très-vive pendant le premier repas... Jules Toinot était visiblement fatigué... Moi-même, on devait voir sur mes traits une très-grande lassitude... Mais pour quelle raison, alors que le sujet favori du jour, la guerre, n'avait pas été entamé, pour quelle raison s'était-on abstenu de me procurer un si grand plaisir? Marie devina-t-elle mon ennui? Je le crois, car en me faisant ses adieux du soir elle ajouta : « Demain, avant midi, nous irons visiter *notre* domaine. Vous verrez que j'ai bien travaillé pendant que vous nous défendiez, les armes à la main. »

Je retrouvai ma chambre, ma table, mon lit... Je restai une longue heure à tout regarder, à toucher à tout. Que de souvenirs dans chaque chose! Là, les livres dans lesquels Marie m'avait appris l'anglais; le ruban dont elle se servait pour marquer la page où s'était arrêtée sa dernière leçon; ces coups de crayon, faits de sa main, sur les feuilles imprimées... ici, cette chaise où elle s'asseyait tandis que je grelottais la fièvre; cette table où elle s'était accoudée si souvent... et sur la cheminée, ce vase indien... Mon Dieu! est-ce vrai? mes yeux ne me trompent-ils pas? oui, des fleurs fraîchement cueillies par elle... par elle, pour moi!... J'écoutai alors :

quel silence! Je courus à la fenêtre que j'ouvris doucement... Pourquoi faire? le savais-je? Pour aspirer l'air de la nuit, pour regarder le ciel blond d'étoiles; pour avoir de l'espace, quelque chose de grand, de vaste devant moi; quelque chose d'aussi grand que mon bonheur : la nature tout entière, que je prenais à témoin de ma félicité.

Accoudé sur le rebord de ma fenêtre, le sommeil descendit sur mes yeux. Je me traînai jusqu'à mon lit.

Ainsi que Marie l'avait dit, le lendemain, dès les premiers rayons, les chevaux piaffaient au dehors. Les nègres nous attendaient. Je descendis en toute hâte. Je vis d'abord Jules et maître Toinot, debout l'un près de l'autre et lisant dans le même journal. « Tenez, s'écria le père de Marie, dès qu'il m'aperçut, voici qui vous concerne, Monsieur le planteur.

— Moi?

— N'avez-vous pas acquis une propriété?

— Eh bien?

— Eh bien, l'*Inquirer*, le journal de la Virginie, s'adresse à vous aujourd'hui; lisez... les provisions manquent ou vont manquer, les moissons ne se font qu'en juin dans la Caroline du Nord, notre grenier; d'ici là on usera ce qui

reste. Lisez. Je lus : « Semons des céréales dans toutes les terres dont nous disposons encore. La Confédération a autant besoin de blé et de maïs que de soldats, de farine que de poudre à canon, de bœufs que de boulets... »

Marie, arrivant sur ces entrefaites (elle venait de visiter les nègres dans leurs cases), voulut connaître le sujet de notre entretien. Je lui montrai le journal; elle le lut, et rendant ce numéro de l'*Inquirer* à son père : « Ces lignes ne sont pas écrites pour *nous*, dit-elle en prenant mon bras.

— Que signifie? interrompit maître Toinot.

— Si le propriétaire de la plantation que nous allons visiter, répondit-elle, m'y autorise, je vous offrirai, dans une heure, des patates, de grosses patates que vous pourrez cueillir dans un champ où croissaient les cotonniers.

— Bravo! s'écria Jules Toinot, allons voir ce chef-d'œuvre. Bravo! hurrah! »

Il serait impossible d'exprimer ce qu'était ma fierté à ce moment. Nous partîmes à cheval. Une escouade de nègres nous précédait : Jacquet ouvrait la marche. A côté du mousse, Phœbus marchait gravement.

CHAPITRE IV.

La politique de Baptistin. — La richesse du docteur Murrey. — Les esclaves menuisiers, tailleurs, maçons, coiffeurs, etc.

Ma grande joie ne m'aveuglait pas. Mon cœur tout entier était à Marie; il me semblait que rien ne pouvait me manquer, auprès de celle pour qui et par qui je vivais; mais grands ouverts étaient mes yeux... et mes yeux voyaient de tristes choses. Qu'étaient devenus ces magnifiques champs de coton que je traversais jadis pour me diriger vers mon domaine? Quel changement, mon Dieu! Sur ces terrains, il y a quelques mois à peine, les nègres de maître Toinot allaient et venaient, travaillant, chantant, actifs, gais; pas une minute ne pouvait être perdue: sous le regard de Jules les esclaves faisaient valoir cette riche terre... Aujourd'hui, une complète dévastation! çà et là, quelques carrés de cotonniers conservés, mais pour la plus grande partie du sol, un envahissement de hautes herbes vertes couvrant de larges espaces où se récoltaient les cotons... Ainsi des rizières; ainsi de tout!

Depuis ce jour où le docteur Murrey m'avait initié aux secrets de la législation américaine réglant les droits du mariage, mon esprit se refusait à tout admirer... Bien au contraire, je me sentais prêt à tout questionner, des yeux ou des lèvres, pour me faire ce qu'on appelle *une opinion*. Ce que je voyais en ce moment ne devait être que la reproduction, en miniature, dirai-je, de la situation malheureuse des États dits Confédérés, séparés de l'Union sous la présidence de M. Jefferson Davis; et je me disais, d'une part, qu'il fallait décidément conquérir par la force le droit d'être libre chez soi pour reprendre le cours de ses travaux interrompus, d'où la nécessité bien évidente, pour le Sud, de continuer la guerre;.. d'autre part, que la guerre n'enrichissait personne, et que si une année de lutte nous avait réduits en tel état, il fallait se hâter de préparer une fin à cette intolérable état de choses : d'où la nécessité de vaincre le Nord ou de s'avouer vaincus... Vaincre le Nord qui marchait sur Richmond, certainement cela paraissait possible; mais comment détruire sa flotte qui bloquait tous nos ports, nous empêchant de recevoir des vivres d'Europe ou de lui envoyer nos produits? Comment anéantir cette marine ennemie

qui avait su résister au *Merrimac?* Toutes ces idées tourbillonnaient dans mon cerveau... je commençais donc à savoir réfléchir! Vrai, je ne m'en serais jamais cru capable. Que dis-je réfléchir? Est-ce que je ne faisais seulement que réfléchir? je faisais de la politique! de la véritable politique... ma *politique* était celle-ci : mieux vaut s'arrêter à la moitié d'un mauvais chemin que de s'entêter à marcher jusqu'au précipice... et les hommes du Nord étant les égaux des hommes du Sud sur terre, et leurs maîtres sur mer, par la mer les Nordistes pouvant affamer ou ruiner les Sudistes, ceux-ci, malgré Bull's-run, Sumter et Manassas, doivent se souvenir du *Monitor* et accepter une demi-défaite pour éviter plus tard un désastre complet.. Allons, Baptistin, aujourd'hui que vous écrivez vos aventures, avouez que *votre politique* n'était que la poursuite d'un but : la cessation de tout événement; le retour aux belles et paisibles journées de 1858; l'assurance d'une vie tranquille avec *votre femme*, et *vos esclaves*, dans *votre domaine*... Vos esclaves! Comment pouvez-vous encore écrire cela? je l'écris parce que je ne veux pas m'écarter de la vérité, et qu'alors je disais « esclave » comme en France on dit « domestique, » et

que je ne pouvais pas penser un seul instant à me défier d'un sentiment si bien accepté par les bonnes âmes et les excellents cœurs qui m'entouraient. J'avais des eslaves; eh bien, oui!... Maître Toinot, cet austère vieillard, si généreux; Jules Toinot, ce brave officier si chatouilleux sur le point d'honneur; Marie, ma fiancée, cet ange du bon Dieu, possédaient des esclaves! J'avais connu, à Marseille, un ancien officier de marine qui racontait souvent ses voyages au long cours, et mêlait très-naturellement dans son récit de petites scènes de mutineries toujours terminées par la bastonnade d'un matelot.. Cela nous faisait frémir... Lui, il ne s'apercevait même pas de notre émotion.. Il avait été mousse et avait vu donner la bastonnade; il avait été matelot et avait vu donner la bastonnade... Pendant vingt ans de navigation, il n'avait pas connu d'autre peine sanctionnée que le bâton et les fers; commandant, il avait fait donner, à son tour, la bastonnade à ses mousses et à ses matelots... Ainsi, me disais-je, il suffit de naître dans l'erreur pour continuer l'erreur soi-même? L'esprit de l'homme est donc ainsi fait qu'il peut s'habituer à une injustice ? Je le croirais vraiment, quand je me vois forcé de dire que

trois ans de séjour en Amérique avaient suffi pour m'amener à payer de mon argent quelques noirs achetés sur un marché! Moi qui avais quitté la France en protestant contre cette fatalité qui devait m'y condamner au rude travail de la terre, pour quelques années seulement, voici que, favorisé en toutes choses, je m'acquittais de ma dette en traitant nos semblables commes des bêtes de somme, en condamnant des hommes, et à perpétuité, à ce même labeur qui m'avait effrayé!

Mais j'écris là ce que je n'aurais dû dire que plus tard, dans mon récit; car en arrivant à mon domaine je fus alors très-satisfait de retrouver tous mes nègres tels que je les avais laïssés. Je vis bien à la façon dont ils s'approchèrent de Marie, qu'elle avait été bonne pour eux. « Voyons, dit maître Toinot, en descendant de cheval le dernier et s'appuyant sur les robustes épaules de Phœbus.. Voyons ce chef-d'œuvre d'exploitation.

— En vérité, répondis-je, je ne saurais vous faire les honneurs de cette visite: car je ne m'y reconnais pas.

— Comment cela?

— En effet, interrompit Marie, j'ai décidé beaucoup de changements.

— Il y avait ici, dis-je, un magnifique bouquet de sapins... je le cherche et ne le revois pas...

— Les sapins, répondit Marie, ont été coupés et vendus au gouvernement de Richmond, qui en a fait des mâts superbes.. oh! je vous remettrai les comptes.

— Tous coupés?

— Tous, puisqu'ils étaient tous beaux.

— Très-bien, interrompit Jules.

— Marchons, marchons, dit maître Toinot, ne pleurons pas les beaux sapins.

— Et les cotonniers?.. oui, je devine...

— Remplacés par des patates et du maïs, répondit Marie.

— Très-bien, répéta Jules Toinot.

— Il me semble, repris-je, que la visite est toute faite : aussi loin que mes yeux peuvent aller je ne vois que patates et maïs...

— Et blés, interrompit Marie.

— Et blés... Rien n'arrête ma vue... Jadis le soleil se couchait derrière un épais rideau vert; il y avait de grands arbres à l'horizon.. Plus rien : chênes ou sapins, tout est coupé?...

— Tout!

— Très-bien, dit encore mon capitaine.

— Ah! dis-je, après avoir fait une centaine

de pas vers la modeste habitation, voici des embellissements... Les cases des nègres se sont transformées en un vaste bâtiment en planches.

— Non , interrompit Marie, les cases des nègres ont été transportées derrière la maison.

— Je vois bien, là, cependant, un... comment dirai-je?

— Dites un hangar provisoire qui abrite toute votre récolte de coton et de tabac.

— Oui, en effet, la récolte est là, entassée, et elle attend que les ports soient débloqués... Mais, est-ce que ce hangar est en entier rempli de nos produits? Il me paraît d'une dimension...

— Holà! interrompit maître Toinot, si je ne proteste pas, Marie vous en donnera peut-être l'assurance.

— Que voulez-vous dire?

— C'est Marie qui a fait construire le hangar, et c'est moi qui en ai dressé les plans.

— Les plans!

— Qui saurait prévoir les hasards de la guerre? Les Américains ne sont pas seulement de solides guerriers : à repousser les Indiens, à conquérir de vastes territoires aux sauvages, ils ont appris à manœuvrer de toutes façons, et, croyez-moi, tandis que les armées du Nord, sous les ordres d'un Mac-Clellan ou d'un Mac-Dowel,

vont marcher sur Richmond et livrer une belle bataille, des aventuriers , commandés par de hardis Yankees, tenteront de nous enlever nos produits.

— Je crois nos ennemis décidés à tout entreprendre, dit Jules, mais, en vérité, je ne saurais croire que des flibustiers soient assez téméraires pour descendre toute la Virginie et traverser la Caroline du Nord dans le seul but...

— Dans le seul but, interrompit maître Toinot, d'incendier nos demeures, ce qui est de bonne guerre, et de prendre nos cotons, ce qui est de bonne prise... Sais-tu, mon fils, ce que valent les cotons aujourd'hui ?

— Je sais qu'ils valaient jadis de 40 à 50 centimes le demi-kilogramme.

— Oui, jadis, alors que nous fournissions chaque année à l'Europe près de 4 millions de balles. Aujourd'hui les cotons, sache-le, valent 3 francs 50, c'est-à-dire sept fois plus cher qu'avant la guerre.

— Il y a donc une fortune sous ce hangar ! dis-je.

— Certainement, reprenait Marie.

— Ma plantation, reprit maître Toinot, est à une bonne lieue d'ici, c'est-à-dire en pleine

terre, sur la lisière d'un grand bois de pins, loin de tout centre, isolée ; votre propriété, au contraire, est située sur le bord d'une route fréquentée par nos troupes. Les flibustiers que je redoute, je les ai vus à l'œuvre dans mon jeune temps. Ils n'aiment pas beaucoup s'aventurer sur les routes ; mais ils excellent dans l'art de se disséminer dans un bois pour fondre ensuite, et en masse, sur la demeure la plus proche. Voici pourquoi j'ai payé ma part de cette construction élevée sur votre terrain, pour y abriter mes cotons auprès des vôtres. »

En apprenant ainsi tout ce qui s'était fait chez moi pendant mon absence, nous arrivâmes sur le seuil de l'habitation. L'extérieur réjouissait la vue... mais l'intérieur était encore à l'état de projet. Les appartements dessinés, les cloisons élevées, oui ; mais pas une porte, et surtout pas un meuble. La cuisine au moins était-elle assez avancée pour que Phœbus, ou Jacquet, ou tout autre esclave pût nous préparer un repas qui, selon moi, commençait à devenir nécessaire? Pas plus de cuisine que de salon! On avait donc apporté des provisions? Pas davantage. Le programme de la journée, dont j'avais négligé de prendre connaissance, voulait que nous reprissions nos montures pour nous

diriger vers la demeure du docteur Murrey, où nous devions rester jusqu'à la nuit.

La forêt de pins qui appartenait à maître Toinot se prolongeait, au nord, sur une longueur de trois lieues, en changeant trois fois de propriétaire. Des fossés séparaient les lots. C'est à l'extrémité de cette forêt qu'habitait le docteur. Or, les pins, en décrivant un immense cercle, venaient pour ainsi dire rejoindre ma plantation. En dix minutes nous arrivâmes chez Murrey. Il nous reçut très-cordialement, ouvrit toutes ses portes et nous conduisit dans une espèce de serre ouverte, dont la toiture était soutenue par d'élégantes colonnettes de fer et le sol couvert d'un gazon épais. Tout autour croissaient de superbes arbustes. Je dis serre, mais c'est peut-être galerie qu'il faudrait écrire. Sur le gazon il y avait un cercle de fauteuils entourant une table chargée d'un beau déjeuner. Le docteur nous attendait. Tout, chez lui, était véritablement luxueux. « Le docteur est donc très-riche? dis-je à Marie.

— Il gagne beaucoup de dollars, me répondit-elle.

— A en juger par l'ameublement de ses salons et par son service de table, on peut dire qu'il a des goûts très-relevés.

— Oui, mais il fait énormément de *bien*. Il est membre de plusieurs sociétés protectrices... Il est très-aimé dans le pays.

— C'est sans doute le meilleur médecin de la contrée?

— Il n'exerce pas son métier.

— Il a donc d'immenses plantations?

— Non pas. Il ne possède que cette maison et le jardin qui l'entoure.

— Ces nombreuses cases de nègres que je vois là, à droite, ne sont donc pas à lui?

— Au contraire

— Et qui les habite?

— Ses esclaves.

— Ses esclaves? Puisqu'il n'a pas de plantation à exploiter, à quoi lui servent ses esclaves?

— Il possède cinquante noirs.

— Pourquoi faire, mon Dieu?

— C'est sa richesse.

— Ma chère Marie, je ne comprends plus... Hormis ces trois négrillons qui nous ont servis, je n'ai pas vu un seul esclave.

— Ils travaillent pendant le jour.

— A quoi?

— A leur métier. »

Il fallait cette visite au docteur Murrey pour m'initier à un nouvel usage américain. Les

nègres ne sont pas seulement employés au travail de la terre dans les Etats esclavagistes : il en est qui sont menuisiers, tailleurs, cordonniers, etc.; d'autres barbiers, coiffeurs, etc... Leurs maîtres les installent dans des villes où ils exercent une profession, se font une clientèle, dirigent de véritables ateliers s'ils sont menuisiers, courent la pratique s'ils sont coiffeurs, et reviennent tous les soirs verser l'argent qu'ils ont gagné dans les mains de qui ils appartiennent. Et en effet, le même soir, à l'heure où nous donnions le salut d'adieu au docteur, ses esclaves réunis par groupes devant la maison attendaient notre départ pour rendre compte à leur maître de leur journée.

Cette situation des travailleurs noirs me parut affreuse. Le nègre des plantations, qui recueille la résine ou récolte le coton, obéit aux ordres qu'on lui donne sans trop savoir souvent ce qu'il fait, et son ignorance ne lui permet peut-être pas de sentir toute l'infériorité de sa position : il voit le planteur auprès de lui, le dirigeant, travaillant enfin, et il peut penser qu'il ne saurait pas, lui, noir, esclave, diriger les travaux. Il ne calcule jamais la valeur de son œuvre, et comme il sent très-bien que seul il ne pourrait même pas vivre, il peut se faire qu'il se résigne... mais

le nègre qui part chaque matin, court à la ville, exécute les commandes, réfléchit à ce qu'il fait, évalue son travail, encaisse le produit de son labeur, sait par conséquent ce qu'il peut faire, *ce qu'il vaut*, comme disent les Américains, et se voit forcé de venir chaque soir donner au maître le produit de sa sueur, sans espérer jamais un changement dans sa situation déplorable, cet esclave-là, qui vit au milieu de gens libres, apprend avec son métier l'injustice qui pèse sur lui en comparant son travail et sa vie avec le travail et la vie des blancs; ce malheureux, dis-je, doit cruellement souffrir.

Ces idées-là m'attristèrent pendant tout le trajet du retour. Marie me questionna sur mon silence. Oh! je lui dis tout ce que je pensais. Elle m'écouta, réfléchit longtemps, et je la vis devenir si triste à son tour que j'eus le regret de lui avoir dit toutes ces choses, et que je crus devoir la prier de m'excuser : « Au contraire, me dit-elle, je vous sais gré de m'avoir parlé ainsi... et comme vous, il me semble que cela est bien injuste.

CHAPITRE V.

Historique de l'esclavage en Amérique (1700, 1776, 1800, 1821, 1840, 1854, 1860.) — Succès partiels des Nordistes. — Tentative de paix infructueuse.

Ces quelques paroles échangées avec Marie au sujet des esclaves produisirent en elle une impression profonde.

Mais, la vérité étant la vérité, comme le mensonge est le mensonge, et le bien étant le bien toujours, comme le mal est toujours le mal, ma chère fiancée pensa que se promettre de n'avoir pas d'esclaves n'est pas suffisant, lorsqu'on vit au milieu d'esclaves sans rien faire pour les délivrer... Et cette pensée la torturait. C'est pourquoi, après avoir été d'abord désolé, puis joyeux d'avoir dit toutes ces choses, j'en étais revenu à regretter ce que j'avais fait, tant je lisais les preuves de graves préoccupations sur le front de ma fiancée.

Chaque fois que nous nous trouvions ensemble, nous abordions courageusement ce sujet. Nous étions toujours d'accord en commençant : « Oui, disions-nous, l'esclavage est

une plaie. » Nous ne nous surprenions séparés d'idées que lorsque nous cherchions les moyens à employer pour cicatriser, en quelque sorte, cette blessure sociale. Elle parlait avec son cœur, et moi j'essayais de discuter avec des faits positifs. Ni elle ni moi, nous n'arrivions à rien : elle, parce que le moindre obstacle l'arrêtait ; moi, parce que j'étais ignorant. Ainsi, reconnaissant tous les deux qu'il fallait abolir l'esclavage, nous n'aurions peut-être pas ordonné cette abolition, si nous en avions eu le pouvoir. Marie disait avec son cœur : « Si les noirs sont libres, que deviendront-ils ? Ils ne comprendront pas que le travail est un devoir : car jusqu'ici qu'est-ce que l'esclavage pour eux sinon le travail, et comment se croiront-ils libres, s'ils se voient contraints de travailler ? et les négresses, elles, qui ne font presque rien, que deviendront-elles hors des plantations ? » Moi je disais : « Si les nègres, libres, refusent de travailler, que deviendront les champs de maïs, les plaines couvertes de cotonniers, les exploitations de forêts qui réclament le concours de tant de bras ? Ce qui m'a épouvanté, c'est le trafic honteux de ce marchand d'esclaves que j'ai rencontré le jour de mon arrivée en Amérique, et l'organisation

déplorable de cette escouade de nègres productifs dont le docteur Murrey s'enrichit... Et cependant, si j'admets qu'il est encore nécessaire que les esclaves demeurent sur les plantations, où ils vivent au moins sans trop de souffrances, je suis forcé de reconnaître qu'il faudra des marchés pour régler les achats et par conséquent des marchands d'esclaves pour approvisionner ces marchés. Si je conserve ici le système de l'esclavage, je dois le conserver là-bas, partout, chez le docteur Murrey comme chez maître Toinot ; et les *maîtres* continueront à user de leur *bien* selon leur volonté. L'esclavage, c'est l'esclavage ; je ne peux pas signaler des catégories. »

Nous passions ainsi, Marie et moi, des heures entières à nous fatiguer l'esprit pour découvrir une combinaison satisfaisante. Ma fiancée, piquée au jeu, comme on dit, résolut de consulter son frère, qui avait souvent eu l'occasion d'étudier ce sujet en le discutant avec des Américains du Nord. « Vraiment, dit Jules, vous pensez trouver cette solution qui embarrasse les législateurs les plus éminents? Je le vois bien, vous voulez, comme tant d'autres, concilier l'esclavage et la liberté... Cherchez auparavant à réconcilier le chien et le chat; à

faire que l'eau n'éteigne plus le feu... C'est de la folie ! Il faut maintenir l'esclavage ou l'abolir entièrement : il n'y a pas d'autre solution. Or, l'abolir en l'état actuel des États du Sud, en l'état actuel des exploitations américaines, en l'état actuel du sol, c'est impossible, il n'y faut pas songer.

« Savez-vous bien ce que c'est que l'esclavage ? savez-vous d'où il nous vient ?

« 1° Dès le XVII[e] siècle, l'esclavage existait ici, et l'Europe favorisait la traite des noirs. Washington, cet immortel créateur de notre République, a trouvé l'esclavage... l'a-t-il aboli ? Il ne l'a pas aboli.. il a fait taire tous les sentiments généreux qui animaient son cœur, parce qu'il a reconnu que l'avenir de la république américaine dépendait presque, à l'origine, de cette institution. Sans les nègres, qui est-ce qui aurait abattu les forêts vierges, assaini les marais fiévreux ? Et plus tard, et aujourd'hui encore, quel ouvrier européen travaillerait dans nos rizières et récolterait nos cotons ? En 1776, cette grande année de l'indépendance américaine, il y avait 600,000 esclaves ; en 1800 il y en avait 900,000 ; en 1840 il y en avait 2,400,000 ; aujourd'hui il y en a 4,200,000... et vous voulez dire à ces quatre

millions d'hommes qu'ils ont le droit de quitter les plantations ?

— Le Nord, dis-je, a proclamé ce droit et il a aboli l'esclavage.

— Peu à peu, oui, c'est vrai. Ce n'est qu'en 1821, lors de l'annexion du Missouri, que l'abolition de l'esclavage fut décidée pour tous les États situés au nord du 36[me] degré de latitude... et en 1854, lorsque le Kansas est acheté aux Indiens, l'esclavage y est maintenu, bien que ce nouvel État fût au nord de ce 36[me] degré.

« L'esclavage était nécessaire au Kansas comme il nous est nécessaire... L'esclavage, peu à peu, a été refoulé jusqu'au Potomac ; eh bien, peu à peu, laissons descendre la liberté.

— Bien, dit Marie, il y avait à l'origine, pour arriver au but, un labeur à accepter, et comme ce labeur était rude, on s'en est déchargé sur le dos d'une race qui était plus malheureuse encore dans son pays natal. Aujourd'hui la tâche ingrate est terminée pour une partie ; eh bien, sur le sol qui ne demande plus une sueur abondante, on a proclamé la liberté de l'homme qu'il était onéreux de garder comme esclave... Mais, dans le Sud où il faut encore de grands efforts, on maintient l'esclavage... L'esclavage américain, voici ce que c'est : C'est l'art de

faire faire par un autre le travail nécessaire, et l'abolition, telle qu'on la comprend au Nord, la manière de se débarrasser de ceux dont on n'a plus besoin; mais l'esclavage est une injustice, et je ne connais pas de raison qui puisse militer en faveur d'une injustice.

— Quelle ardeur! reprit Jules, croirait-on jamais qu'une abolitionniste habite sous le toit de maître Toinot?

— Deux abolitionnistes, répliqua Marie en prenant ma main.

— Bien, reprit Jules en riant, voici du nouveau : un soldat du Sud abolitionniste!... Voyons, continua-t-il en prenant un air très-grave, voyons, raisonnons un peu : oui, l'esclavage est une plaie. Le Nord, moins malade que le Sud, n'est guéri que depuis dix ans; jusqu'en 1854 il autorisait le Kansas à demeurer ce qu'il était : un état esclavagiste; nous, pauvres Sudistes, depuis 1776, notre maladie a empiré; aujourd'hui nous avons quatre millions de bonnes raisons pour nous soigner. Cherchons le remède, je le veux bien; mais prenons garde de nous administrer un spécifique dangereux. Proclamerons-nous l'émancipation des esclaves? Du coup, tous les noirs ne savent quoi devenir, et je ne vois pas

d'autre moyen de les sauver que de nous organiser en immenses sociétés de charité pour leur fournir des vivres et des vêtements.

— Ce serait beau, interrompit Marie.

— Certainement, dit Jules, mais... et il accentua ce *mais* d'une façon extraordinaire ; mais l'émancipation des esclaves ruinant tous les planteurs, comment les planteurs viendront-ils en aide aux esclaves? Non, non, croyez-moi, ne cherchons pas l'impossible. Efforçons-nous de régler la meilleure des existences pour nos nègres ; effaçons même par des soins excessifs, s'il le faut, le souvenir des abus monstrueux qui ont signalé jadis dans ces pays la subordination complète de l'esclave au maître. Habituons-nous à croire que le noir est l'égal du blanc; enfin, ne signalons notre supériorité que par l'austérité de nos mœurs, la franchise de nos actes, ne gardant pour notre sauvegarde que la loyauté de nos intentions... Et pour en finir avec ce sujet toujours triste à aborder pour un Américain, je vous annonce que notre ami le docteur Murrey s'est engagé à organiser pour un jour prochain une bonne chasse aux dindons. »

Je n'étais pas fâché, pour ma part, d'en avoir fini avec cette grosse question de l'esclavage :

car je me trouvais complétement, alors, de l'avis de mon capitaine. Marie elle-même n'avait rien objecté. Ainsi, tous, nous étions d'accord sur ce point : l'esclavage était une plaie. Mais nous reconnaissions tous également que l'abolition de l'esclavage, abolition *immédiate*, était un rêve dangereux. Il ne restait donc qu'à améliorer la situation du nègre en espérant, en préparant sa délivrance. Grâce à cette idée bien arrêtée, je pouvais maintenant regarder les esclaves de maître Toinot, commander aux miens, sans éprouver, comme chez le docteur Murrey, une vive répugnance. Voilà cependant, me suis-je dit plus tard en songeant à cette conversation que j'avais eue avec Jules, comment avec des paroles on arrive à se persuader qu'il y a des crimes nécessaires, des injustices excusables, et comment on devient soi-même l'ouvrier du mal.

Les événements politiques devinrent si importants à cette époque que la question de l'esclavage dut s'effacer devant eux. Les Nordistes, réunis autour du fort Monroë, se disposaient à marcher sur Richmond; les nôtres les surveillaient de très-près. Pour les repousser dès la première attaque, nos généraux avaient concentré toutes leurs forces sur le ter-

rain resserré entre les deux rivières, le York et le James, de sorte que le reste des Etats Confédérés était juste assez gardé pour arrêter une invasion trop rapide par d'autres points. Les journaux (on s'y attendait) nous annoncèrent en même temps les marches de quelques troupes nordistes dans les États, loin du principal théâtre de la guerre, et leurs succès partiels. Dans le Tennessee et le Kentucky, nos soldats avaient été complétement vaincus. Ces faits d'armes, ces premières victoires coïncidant avec le débarquement opéré à Monroë, malgré le *Merrimac*, enflaient l'orgueil des Nordistes. Ils parlaient en maîtres maintenant. Enfin, nous apprîmes qu'une flotte puissante était arrivée devant les bouches du Mississipi dans le golfe du Mexique, menaçant de s'emparer de la Nouvelle-Orléans, en réalité nous fermant cette grande porte qui avait été jusqu'ici encore ouverte à l'écoulement de nos produits par le grand fleuve qui descend du nord au sud des Etats-Unis.

Les Yankees avaient le tort de se croire bien près de nous soumettre; mais ils avaient peut-être raison de parler haut : leurs victoires dans le Tennessee et le Kentucky, au nord; le camp de Mac-Clellan à Monroë et la flotte nordiste

devant Charleston à l'est; l'escadre de Farragut ancrée devant la Nouvelle-Orléans au sud; le Mississipi fermé à l'ouest... sur les quatre côtés ils nous menaçaient. Ces nouvelles etaient peu rassurantes. Mais nous apprîmes en même temps que l'Europe gémissait de nos luttes, et que la France faisait des tentatives de paix. Nos journaux contenaient une lettre qu'un ministre du gouvernement français avait écrite au représentant de la France à Washington, M. Mercier. « Aujourd'hui, avait écrit M. Thouvenel, les avantages remportés par le gouvernement fédéral sont assez marqués pour que son amour-propre se trouve complétement dégagé dans la question qui s'agite entre les deux parties de l'Union... Le moment n'est-il pas venu pour lui, dès lors, d'examiner, avec le calme et la modération qui conviennent à sa situation présente, si la voie exclusive de la coercition est bien la meilleure pour remédier au mal déjà fait et à celui qu'il n'est que trop facile de prévoir au cas où la lutte continuerait? » Je lus et relus ces lignes vingt fois; je les appris par cœur, comme on dit, et j'attendis avec une véritable fièvre la réponse qui devait être faite à cette communication. Malheureusement elle ne fut pas donnée, cette réponse. Les journaux ne parlèrent

plus de cette tentative de paix : un d'eux, toutefois, prétendit, mais sans l'affirmer, que M. Seward, l'homme le plus important des Etats du Nord, avait dit qu'il donnerait son avis *après la prise de la Nouvelle-Orléans*.

Ainsi, guerre dans le Tennessee et le Kentucky; guerre presque sous les murs de Richmond ; guerre à l'embouchure du Mississipi... Voilà où nous en étions ! Et moi, pauvre fiancé en butte à tous les ennuis, il me semblait que l'on ne s'occupait presque plus de mon mariage. La maison de maître Toinot était devenue un rendez-vous de politiques influents : tous les soirs, c'étaient des réunions qui se prolongeaient fort tard. Ces belles soirées que j'aurais voulu consacrer tout entières à de douces promenades, il fallait les sacrifier à applaudir des orateurs qui parlaient bien, c'est vrai, mais qui ne disaient pas ce que j'aurais voulu entendre. Marie elle-même... Et quand je me rappelle ces heures maudites, je me demande comment j'ai pu les supporter... Marie elle-même paraissait prendre un véritable plaisir à ces réunions. Nos chers rêves de bonheur, qu'étaient-ils devenus ? Ces mille projets si souvent faits et défaits, on ne s'en occupait plus guère. Et loin de recueillir de bonnes paroles, mes oreilles n'entendaient plus

que les mots de « guerre, » de « défense, » etc...

« Le Nord, disait un planteur venu de Florence, le Nord prétend nous rattacher à lui malgré nous-mêmes. Il se figure, et il dit qu'après nous avoir soustraits à l'influence de nos chefs actuels et nous avoir infligé une rude leçon, nous reviendrons de nous-mêmes à la raison.

— J'étais à New-York voici dix jours à peine, continua un officier, et savez-vous ce que disent les Yankees, ces bons apôtres? Ils disent qu'ils sont résolus à tenter l'épreuve jusqu'au bout, et que si, après leur victoire, la majorité de la population du Sud persiste à vouloir se séparer, ils la laisseront faire.

— C'est faux! interrompit un auditeur.

— Ils le déclarent publiquement.

— Mes amis, dit après un long silence un Virginien respectable que recevait ce soir-là maître Toinot et dont on écoutait les paroles religieusement... mes amis, nous avons trop compté sur l'Europe et sur la puissance des intérêts commerciaux; mais, quoi qu'il en soit, nous sommes déterminés à conquérir notre indépendance, coûte que coûte : à cet égard le sentiment des populations est unanime.

— Oui, oui, dirent toutes les voix.

— Nous ne nous dissimulons pas que les

Fédéraux ont pour eux des ressources infiniment supérieures et la possession de la mer; qu'ils pourront, à la longue, finir par se rendre maîtres de tous nos ports; mais prenant nos villes, ils n'y trouveront que des femmes, des vieillards et des enfants : toute la population capable de porter les armes se retirera dans l'intérieur des terres, hors de la portée des canonnières; et devant une pareille résistance, il faudra bien que le Nord se décide à céder... Nous nous rappelons que dans la guerre de l'indépendance, les Anglais ont un moment possédé presque toutes les villes du littoral, et cependant ils ont succombé. Il en sera de même aujourd'hui. Maintenant la situation est exactement ce qu'elle était alors : comme les Anglais, le Nord combat pour conserver sa puissance et sa richesse, et nous, nous combattons, comme les Américains, pour conquérir notre indépendance. Si nous devons finir par abandonner la Virginie, ce sera certainement pour nous un grand échec, mais nous n'en serons point abattus. »

Je jugeai, par la façon dont les amis de maître Toinot accueillirent cette espèce de discours, que le Sud, pas plus que le Nord, n'était disposé à mettre bas les armes. Soldat, j'avais

accompli ma tâche, pourquoi serais-je resté a victime de cette déplorable situation? Je me décidai à me dégager le plus possible de ce tourbillon, et à poursuivre activement mon but : mon mariage. Je ne voulus plus penser à ces horreurs : la guerre, je ne pouvais rien pour la terminer ; l'esclavage, je ne pouvais rien pour l'abolir... Mais mon bonheur, je pouvais le préparer. Je l'admis bien volontiers, alors, ce principe américain qui veut que chacun pense à soi d'abord, et aux autres ensuite. Ces affreux événements me rendaient égoïste.

CHAPITRE VI.

Une chasse aux dindons sur les bords de l'Edisto-river. — La bamboula. — Simonds le chasseur. — Le massacre !

Toutes les mauvaises nouvelles du Tennesse, du Kentucky et de la Louisiane, qui avaient pour ainsi dire jeté le deuil dans la maison de maître Toinot, ne nous étant parvenues que par la voie des télégraphes, se trouvèrent heureusement très-exagérées. Les victoires des soldats du Nord furent réduites, grâce aux récits très-détaillés qui nous parvinrent bientôt, à de

tout petits succès. La Nouvelle-Orléans était réellement menacée par la flotte ennemie, et une flotte cuirassée encore! mais les habitants se montraient prêts à repousser l'attaque. L'armée de Mac-Clellan, enfin, qui avait commencé à se porter en avant vers Richmond, s'était trouvée arrêtée dès la première étape par une place fortifiée nommé York-town, autour de laquelle les Nordistes devaient nécessairement préparer un assaut, opération militaire toujours d'une extrême longueur. Et, comme le disait maître Toinot, avec un sourire gros de malice, être forcé de devenir patient, pour des Américains, même en temps de guerre, c'est une terrible épreuve. Ainsi en trois jours, je ne dirai pas que la tristesse fit place à la gaieté; mais les préoccupations se dissipèrent, et on eût dit vraiment qu'on ne s'était jamais battu, ou qu'on ne se battrait plus sur le sol de la République.

Les visites devinrent plus rares; maître Toinot fit plusieurs promenades dans sa propriété; les dessina de grands carrés où l'on devait désormais planter du maïs; Marie retourna au bois de pins avec les nègres, et moi — cela dit tout — je rouvris mes livres anglais... bien plus, je repris la serpette et refis la toilette du

parterre abandonné. J'étais content, car j'avais un aide de toute puissance : le bon soleil du printemps me donnait ses plus chauds rayons. Enfin, oh! combien cela est doux à écrire! nos promenades du soir se renouvelèrent comme au bon temps. Mon mariage était tout à fait décidé. Nous pensions à nous installer dans notre domaine. Quels meubles achèterions-nous? comment réglerions-nous notre existence? comment nommerions-nous *notre* propriété? tels étaient les sujets de nos conversations. Nous parlions tous les deux à la fois souvent, jamais du même avis et toujours d'accord. Nous faisions des projets de millionnaires, et puis nous décidions des économies d'avares.

« Notre maison, disait Marie, sera ouverte à tous nos amis... » puis elle se reprenait : « Nous vivrons tous les deux bien seuls, n'est-ce pas? Vous serez libre, très-libre; il ne faut pas que notre mariage soit une chaîne; nous ferons mentir ainsi tous ceux qui disent cette vilaine chose... » Et un instant après : « Vous ne ferez rien sans me consulter, n'est-ce pas? cela me ferait tant de peine d'ignorer ce que vous désirerez. »

Par les journaux, nous suivions tous les mouvements de nos armées; nous connaissions tous

les préparatifs formidables qui se faisaient dans nos arsenaux. La plupart de nos esclaves, dirigés par Jules, fabriquaient de la poudre; les négresses faisaient de la charpie; mais on aurait dit qu'on se battait à cinq cent mille lieues de la Caroline du Sud. Et avec cela les fleurs étaient superbes; les arbres couverts de feuilles... les oiseaux mettaient des nids partout; j'avais toujours envie de rire et de chanter.

Le docteur Murrey vint nous visiter le dimanche, pour nous annoncer que le lundi était consacré à la fameuse chasse aux dindons. Jules avait installé une cible à l'entrée de l'allée, et nous tirâmes à balle pour nous *faire la main.*

Le lundi, à l'heure dite, midi, le docteur Murrey arriva, le fusil sur l'épaule, la cartouchière à la ceinture. Deux de ses nègres portaient des couvertures et des sacs. Il avait réuni quelques bons chasseurs pour grossir la caravane. Marie avait relevé sa jupe avec des rubans et portait d'épaisses bottes jaunes. Elle avait rejeté tous ses cheveux en arrière, les nouant sans apprêt; une tresse d'aloës, gansée sous son menton, retenait son large panama aux bords un peu retroussés; son fusil à la main, un revolver à la ceinture... Les chevaux furent amenés. A Phœbus avait été réservé l'honneur de commander

aux nègres qui devaient nous suivre. Le pauvre Jacquet était bien triste : il devait rester à la plantation.

Nous partîmes. La caravane était magnifique. En avant, une escouade de nègres, sous les ordres de Phœbus, montés sur de bons chevaux et portant nos provisions de poudre et de balles; puis les chasseurs, le fusil par le travers du dos. Nous étions dix.

Nous tournâmes la maison de maître Toinot pour marcher vers le sud, par la route qui va de Columbia à Brancheville. Nous laissâmes cette voie à notre gauche, et après deux heures de trot allongé nous arrivâmes à quatre heures sur le bord de la rivière Edisto, qui court se jeter dans l'Océan entre Port-Royal et Charleston. Nous remontâmes la rive, au pas : car le rendez-vous de chasse était à une demi-lieue de ce point. Et puis nous n'aurions pas pu trotter sur ce terrain qui devenait de plus en plus marécageux. Nous suivions un sentier envahi par les ajoncs, et l'air était plein de moustiques; il fallait se résigner, pour respirer, à avaler bon nombre de ces affreuses petites bêtes. L'un derrière l'autre, nous suivions notre guide : un ami du docteur Murrey, qui avait une réputation de grand chasseur. Enfin nous sortîmes de ce ma-

rais, laissant l'Edisto pour côtoyer un énorme bloc de roches grises couronnées çà et là d'arbres extraordinaires, dont les branches noires se tordaient comme des bras de suppliciés.

A mesure que nous avancions, les blocs se resserraient et devenaient rougeâtres. Cette route pittoresque nous conduisit sur une espèce de plateau : c'était le point de halte. Au premier aspect, il me parut que ce lieu de repos était mal choisi : car aucun arbre ne donnait de l'ombre. Combien je me trompais ! quel spectacle ! A droite, les eaux blanches de l'Edisto semblaient sortir d'une caverne et descendaient vers la plaine avec un véritable caractère de grandeur ; à gauche, une forêt épaisse, sombre, noire sur le ciel bleu, et en face de nous, des roches énormes couvertes d'arbustes, posées les unes sur les autres; quelque chose comme une montagne qui aurait été brisée d'un seul coup et dont les débris, précipités en avalanche, seraient restés accumulés... Enfin, sous le plateau, dans une plaine d'un vert gris, une cinquantaine de nègres qui dansaient, se tenant par la main, en rond : ils couraient, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, ne s'arrêtant que pour piétiner le sol et prendre des poses extravagantes. Au centre de ce cercle il y avait un

négrillon qui chantait en s'accompagnant du *banjo*, sorte de guitare longue et maigre comme le corps de celui qui la tenait, et, autour de lui, trois autres qui sautaient en agitant dans leurs doigts ces morceaux d'os polis qui sont les castagnettes des noirs. Ils ne cessèrent leur *bamboula* que pour grimper sur le plateau, nous apportant les provisions dont on les avait chargés dès l'aurore... Quelle faim ! Certes, personne n'eut l'idée de raconter quoi que ce fût. Quelle application du *chacun pour soi!* Nous n'avions, pour boire, que de l'eau-de-vie. Je n'avais pas prévu ce piége. Si, du moins, je m'étais trouvé placé auprès de Marie, je l'aurais priée de demander de l'eau à Phœbus. Mais elle était entre le docteur Murrey et son ami le grand chasseur, M. Simonds , comme on l'appelait. M. Simonds, lui, n'éprouvait pas ma gêne : si mes yeux ne m'ont pas trompé, il a dû consommer de quoi tuer dix Baptistins. Ne pouvant pas boire, je mangeai peu... Et devant moi, là-bas, à travers les branchages d'un bouquet de tamarins, je voyais scintiller les eaux blanches de l'Edisto. Aussi, pourquoi depuis trois ans ne m'étais-je pas habitué à pouvoir me brûler la gorge?

Cependant le temps s'écoulait et la chasse

..

devait commencer à cinq heures : une chasse aux dindons! le singulier gibier! « Nous chassons les dindons, me dit le docteur Murrey, d'abord parce que c'est une chasse amusante ; ensuite parce que *ces messieurs* pullulent, et qu'ils se nourrissent de nos plus beaux maïs, et enfin parce qu'un seul dindon nourrit un nègre pendant trois jours... »

De ces trois raisons une seule aurait suffi. La première surtout m'avait frappé : une chasse amusante, c'est là tout ce que je demandais. Dans un pays où l'on poursuit la panthère, le chat sauvage et l'ours, suivant les climats, je m'estimais heureux de n'avoir affaire qu'à des dindons. Il paraît, d'après ce que m'a assuré maître Toinot, que le dindon est un animal originaire de l'Amérique du Nord : il aurait été apporté en Europe par les missionnaires qui étaient allés au milieu des tribus indiennes pour les convertir à la foi du Christ, et on avait appelé ces oiseaux, en France, des *poules d'Inde*, et plus tard *dindes*, parce que l'Amérique, en ces temps, était encore nommée du nom que lui avait donné Christophe Colomb en la découvrant.

Chacun examina son fusil. Phœbus arriva, suivi de quatre nègres qui tenaient en laisse six

magnifiques chiens appartenant à Simonds. Nous quittâmes le plateau pour descendre dans la plaine du côté opposé à celui où les nègres avaient dansé la *bamboula*. Simonds, le chapeau en arrière, nous dirigeait. Moi, je ne quittais plus Jules Toinot, le suivant pas à pas, épiant ses gestes, imitant ses allures, tant je craignais de paraître maladroit. Le fusil en avant, canon baissé, nous marchions divisés en trois bandes. La première, dirigée par maître Toinot, disparut bientôt derrière une roche; la seconde, ayant en tête le docteur Murrey, alla vers la forêt. Simonds, Jules, un Américain dont je n'ai jamais su le nom, Marie, moi, deux chiens et un nègre, composant la troisième bande, nous allions droit devant nous, distancés, le doigt sur la détente du fusil. Nous marchions évidemment vers la rivière. Le terrain était mou. Plus nous avancions et plus les ajoncs se nouaient sous nos pas... Encore quelques minutes, et nous nous trouvions en plein dans un champ couvert d'une herbe robuste que les Américains appellent *buffalo-grass*, et qui montait à la hauteur de nos épaules; de sorte que l'on ne voyait que nos têtes et l'extrémité des canons de fusils au-dessus de cette mer verte... Je puis dire mer : car

des bouffées de vent qui venaient du nord, pourtant bien légères, formaient de véritables vagues autour de nous. Sur la recommandation expresse de Simonds personne ne parlait; en marchant même nous nous efforcions de faire le moins de bruit possible. Les chiens, merveilleusement dressés, avançaient, le nez au vent, sans jeter un seul cri. Nous suivions tous Simonds des yeux... Tout à coup il s'arrêta... Nous le rejoignîmes... A vingt pas, un mamelon de terre nue s'élevait, et au sommet de ce mamelon une compagnie de gros dindons, le cou dans les épaules, les yeux fermés, serrés les uns contre les autres. Simonds ajuste... nous l'imitons... il fait feu... Chacun tire ses deux coups presque en même temps... Les dindons font un saut d'un mètre et se dispersent de tous côtés... Des plumes que le vent soulève montent en tourbillonnant et retombent avec la lenteur de la neige... Les chiens donnent de la voix, s'élancent et nous les suivons au pas de course.

Le nègre avait pu mettre quatre dindons dans son sac.

A droite, le terrain, moins encombré de *buffalo-grass*, ayant çà et là de larges plaques nues, montait vers les roches : les dindons

avaient pris cette direction; nous les vîmes fuir vers les ravins. Et ils couraient avec une vitesse telle que nos chiens ne pouvaient les atteindre. Simonds en tua deux en cette situation, et Jules, un : bonne prise pour le nègre. Nous ne pouvions nous aventurer dans ces ravins fermés par de vigoureuses lianes, où le gibier s'était abrité. Ce qui m'avait le plus frappé, c'est la vitesse avec laquelle ces gros oiseaux, si lourds, avaient fui.

Les échos nous apportaient la preuve de l'ardeur avec laquelle nos amis chassaient : les coups de feu ne cessaient de se faire entendre. Simonds paraissait énervé par cette fusillade lointaine, incessante. Il avait de brusques mouvements, et je crois même que quelques mots un peu vifs sortirent de sa bouche, lorsque nous entendîmes comme un roulement de coups de feu. Il me semblait cependant que nous n'avions pas le droit de nous plaindre : en trois quarts d'heure nous avions surpris cinq compagnies. Pour ma part j'avais tué deux dindons! Marie trois... Décidément Simonds n'était pas satisfait. « Il faudrait, dit-il, poursuivre l'ennemi dans les roches; mais nous ne le pouvons, n'est-ce pas? » Il craignait évidemment de s'aventurer avec une jeune fille

dans ces impraticables sentiers. Je lui sus beaucoup de gré de cette hésitation.

« Voyons, reprit-il, il faut abandonner ce champ ; le vent s'est élevé, les chiens sentent de loin et il nous faut trop courir. »

Le fusil sur l'épaule nous suivîmes Simonds. Nous arrivâmes devant un taillis qui s'étendait assez loin sur la rive de l'Edisto-river. Vraiment Simonds avait eu raison de marcher vers ce point. Dès notre entrée sous les arbres nous n'entendîmes de tous côtés que des gloussements. C'était bien là une chasse amusante : Marie et son frère d'un côté, l'Américain seul d'un autre, Simonds et moi entre les deux... quel massacre ! Le jeu m'animait. Voici que je prenais les devants... Je tirais, je tirais !... une chose m'intriguait cependant : le taillis était très-clair, le sol n'était couvert que de plantes basses ; les arbustes qui croissaient en ces lieux étaient pour la plupart très-feuillus dans le haut, mais dépouillés autour du tronc... je voyais très-loin autour de moi, et lorsque je visais un dindon et que, ne le tirant pas, e voulais le poursuivre... impossible : le dindon avait disparu. Simonds souriait alors... Le chasseur m'expliqua cet escamotage de dindons : ces rusés compères, subissant un maladroit coup de

feu dans un taillis, s'élancent d'un bond, se perchent sur la branche la plus rapprochée et restent là instantanément immobiles, perdus dans le feuillage... Est-ce que jamais j'aurais pu penser qu'un dindon aurait eu cet esprit-là ?

Une lueur rouge qui se répandit nous donna le signal du retour : au coucher du soleil nous devions tous nous retrouver sur le plateau.

Simonds raconta nos prouesses. Les nègres battaient encore le terrain avec les chiens, pour ramasser les morts. La chasse avait été bonne pour tous : deux pyramides de cadavres se dressaient dans la plaine. Il n'en fallait pas davantage pour prétexter une *bamboula*. Ces bons nègres savaient bien que nous avions travaillé pour eux. Cela me faisait plaisir de procurer un peu de joie à ces esclaves. Je les regardais danser, je les entendais chanter, et je me disais que le tableau que je m'étais fait de l'esclavage, je l'avais beaucoup trop noirci.

« En attendant la lune, dit Simonds, chassons quelques tranches de rostbeaf bien arrosées. »

Chacun reprit sa place et l'on servit le second repas. Cette fois Phœbus m'apporta une gourde de cuir pleine d'eau : j'avais eu le courage de la lui demander !

CHAPITRE VII.

Les chasses américaines. — Les chasseurs d'hommes au Kansas (1855-59). — Lawrence, la cité du refuge. — Marche des Nordistes vers Richmond.

Nous devions attendre le lever de la lune pour entamer la seconde partie de notre chasse, et cette seconde partie, au dire de Marie, ne devait pas être la moins curieuse. Pour passer le temps on proposa de faire chanter les nègres ; mais ma fiancée s'y étant opposée, on y renonça. On se mit à parler, alors, de mille choses insignifiantes, et, peu à peu, la conversation fut ramenée au seul sujet qui aurait dû, ce jour-là, suspendre notre attention : les chasses américaines. Le docteur Murrey nous intéressa à ses chasses à l'ours ; il avait risqué trois fois sa vie pour tuer ces animaux. C'est singulier combien un récit devient émouvant lorsqu'il s'agit de la vie d'un homme. Jules Toinot raconta ses chasses à l'aigle sur les hauteurs des monts Alleghanys. Un des Américains qui se trouvaient là, et qui avait voyagé en Europe, se moqua un peu de moi, indirectement, en parlant des chasses marseillaises.

« Et vous, dit maître Toinot à Simonds, maître chasseur, ne nous direz-vous rien ?

— Racontez-nous, interrompit Marie, votre chasse la plus dangereuse.

— Mes chasses dans le Kansas alors ? dit Simonds avec un sourire extraordinaire.

— Ecoutons, écoutons, » dirent toutes les voix.

Les yeux de Simonds pétillaient. Il passa sa main sur sa barbe, réfléchit, et s'asseyant le plus commodément possible : « C'était, commença-t-il, en 1855. L'année précédente, le gouvernement des Etats-Unis avait acheté aux Indiens un vaste territoire qui est à l'ouest du Missouri, et, lui donnant le nom de Kansas, l'avait incorporé, par ce fait, à la République avec tous les droits dont jouissent les autres Etats. Malheureusement, vous vous le rappelez, ce territoire se trouvait au-dessus de ce fameux 36e degré de latitude en deçà duquel l'esclavage était aboli. Mais les grands propriétaires de ces territoires, dont les nombreux esclaves constituaient la plus grande partie de la richesse, réclamèrent contre la loi de 1821 qui avait proclamé l'abolition, en disant qu'ils ne devaient pas subir une loi qu'ils n'avaient point votée par l'organe d'un représentant, et le congrès de

Washington, en 1854, reconnut la justice de leurs plaintes. Alors les abolitionnistes du Nord organisèrent une *société* dans le but avoué d'anéantir l'esclavage dans cet Etat nouveau. Cette société fonda dans le Kansas même une ville, Lawrence, qu'ils nommèrent aussi *Cité du refuge*, et firent savoir que tout esclave qui arriverait dans cet asile serait libre par ce seul fait, et défendu, les armes à la main, par les membres de cette société. Naturellement Lawrence se peupla de noirs : ils quittaient les plantations pour courir à cette *Cité du refuge*. Les planteurs voyaient ainsi, chaque jour, leur richesse diminuer; mais ils n'étaient pas assez nombreux pour agir contre les abolitionnistes, et ils se rendirent dans l'Etat voisin, le Missouri, pour appeler tous les esclavagistes à leur secours. Une société se forma ainsi, qui déclara la guerre aux abolitionnistes.

« Il y avait un moyen bien simple de s'assurer la victoire : c'était de bloquer Lawrence et d'empêcher à tout noir d'y arriver. L'entreprise était difficile : car le Kansas est couvert de forêts, et les nègres marchent sous les grands arbres avec tout l'instinct des bêtes féroces. En ce temps-là, j'étais dans le Missouri, à quelques milles de Cairo, sur les bords du Mississipi,

associé à une compagnie de bûcherons fournissant du bois aux navires qui descendent le grand fleuve. Les Missouriens me firent de très-belles propositions, que j'acceptai. Je devais, avec d'autres chasseurs, garder ce que nous appelions les frontières de la Cité du refuge. Le 1er août, un abolitionniste fougueux, le docteur Doy, arriva à Lawrence à la tête d'une véritable troupe. Le 15 août notre chasse au nègre commença. »

Simonds s'arrêta un instant : il se montrait satisfait de son petit préambule historique. Personne ne l'avait interrompu. Ce mot de « chasse au nègre » ne laissait que trop deviner le genre du récit dont il allait nous entretenir. Il était dit que cette question de l'esclavage me poursuivrait partout. Marie ne bougeait pas : elle n'aurait pas voulu perdre une syllabe de la narration du fameux chasseur.

« Un soir, reprit Simonds, les hommes qui m'accompagnaient, gardant avec moi la partie de forêt qui nous avait été donnée à surveiller, firent une magnifique capture : trois négrillons, conduits par leur mère, se dirigeaient vers Lawrence. En les voyant approcher et suivre le seul sentier praticable au point où ils se trouvaient, mes chasseurs avaient caché sous

les herbes le nœud détendu d'une corde, et lorsque la négresse posa le talon dans le piége, ils tendirent le lacet. Malheureusement, la négresse se cassa la jambe en tombant, et comme il y avait pour nous un grand intérêt à rendre l'esclave vivante à son propriétaire, il nous fallut organiser à la hâte un brancard pour transporter notre capture à la plantation la plus proche. Les négrillons s'étaient mis à courir dans toutes les directions... Nos chiens les poursuivirent... Ils ne furent pas bien loin. Mais la fatalité voulut encore qu'un négrillon se démît le genou. Il fallut encore le transporter, celui-là. Cela fit que pendant toute la nuit je restai seul à mon poste avec nos chiens.

« Voici qu'à la première lueur de l'aurore j'aperçus, sous un taillis, un grand diable de nègre qui s'approchait. Il était armé, donc il n'était pas seul : sans aucun doute il ouvrait la marche et précédait peut-être tout le personnel d'une plantation. « Ah! me disais-je! si mes hommes étaient avec moi, quelle belle prise nous ferions! Si je l'attaque, il jettera le cri d'alarme, et ce sera le premier nègre qui m'aura échappé. » Mais, de même que je le supposais, moi, suivi d'autres esclaves en le voyant armé, de même il devait me croire, lui, soutenu par

d'autres chasseurs... Alors je sautai sur la selle de mon cheval, et, me gardant bien de marcher vers le nègre, je fis comme si je ne l'avais pas vu. Cela me réussit : l'esclave s'arrêta, se baissa, et, changeant de direction, se fit un chemin parmi les broussailles, affectant une grande inattention et sifflant un air missourien ; je m'appliquai à lui barrer constamment le passage. De cette façon, je le faisais aller où je voulais, tantôt à droite, tantôt à gauche... Grâce à cette manœuvre, j'avais l'espoir de voir revenir mes compagnons et de prendre mon gibier. Et en effet, au moment où le soleil dorait le haut des arbres, mes amis me rejoignirent. Vite, à cheval, nous nous élançâmes sur le nègre. Il sentait bien que nous voulions le prendre vivant, aussi s'inquiétait-il fort peu de se découvrir. Il courait avec une rapidité surprenante, cherchant toujours avec une incroyable audace à forcer notre ligne. Nos chevaux ne pouvaient pas le suivre partout. Il connaissait bien la forêt, cet esclave. Pas une seule fois il ne s'engagea dans un sentier. Enfin nous laissâmes nos chevaux. Il profita de cette minute de répit pour prendre de l'avance... Tout à coup, il jeta un grand cri, s'arrêta et parut nous braver : une escouade d'abolitionnistes venait le protéger.

« C'était donc une lutte qui se préparait. Ils étaient dix; nous étions cinq. Les premiers, nous déchargeâmes nos revolvers : deux abolitionnistes furent démontés. Suivant leur tactique habituelle, alors, ils galopèrent sur nous, le sabre au poing, et leurs chevaux vinrent, du poitrail, se heurter aux nôtres. Ils voulaient nous étourdir et passer en emportant le nègre, qui était maintenant sur le cheval du Yankee que nous avions tué... Et ils réussirent! En quelques secondes, deux de nos hommes furent assez blessés pour renoncer à la lutte, et un troisième, je ne sais vraiment pas à l'aide de quel piége, était leur prisonnier. Nous étions décidément vaincus.

« Pour la première fois, un esclave allait passer par notre forêt! cela nous rendait furieux. Ayant mis pied à terre, nous les voyions s'enfoncer tranquillement dans l'ombre des grands arbres. « Non, dis-je alors, en prenant mon rifle, ils ne l'emporteront pas vivant! » et je courus me poster sur un mamelon.

« Les rusés avaient attaché leur prisonnier derrière le nègre, de sorte que l'un des nôtres servait de rempart au noir... Oh! comme mon malheureux compagnon me connaissait : à chaque minute il penchait sa tête, à droite ou

à gauche, laissant à découvert ainsi, pour une seconde, la tête de l'esclave. Je visai...

— Vraiment? interrompit le docteur Murrey.

— Oui, je visai; je tirai...

— Et? dit maître Toinot.

— Et je le tuai! riposta fièrement Simonds.

— C'est infâme! dit Marie les dents serrées.

— C'est là, continua Simonds, qui, heureusement, n'avait pas entendu l'exclamation de ma fiancée... c'est là mon plus beau coup de fusil!

— Voici la lune, exclama Jules qui paraissait très-agité... voici la lune : en chasse!

— En chasse! » cria-t-on de toutes parts.

Nous nous levâmes tous.

Je m'approchai de Marie, et, l'entraînant à quelques pas : « Est-ce possible? lui dis-je, est-ce vrai?

— C'est vrai, me répondit-elle.

— Et cet homme se vante de ses exploits? Et nous l'avons écouté sans l'interrompre? Il se peut, Marie, qu'il ait exagéré les détails de cette aventure?

— Non, ces hommes agissent ainsi.

— Je ne pourrai plus le voir, ce monsieur Simonds.

— Il faut le plaindre, me dit-elle doucement... Il a cru bien faire; et si demain un de nos esclaves nous quittait, cet affreux chasseur exposerait dix fois sa vie pour nous le ramener : il croirait donner ainsi une grande preuve de dévouement à mon père... Vous voyez qu'il est difficile de le juger.

— Il n'a donc plus le sentiment de la justice?

— Je ne sais vraiment quoi vous répondre. »

Jules Toinot nous apporta nos fusils : « Eh bien! dit-il, on vous attend, venez. »

Nous le suivîmes, et tandis que nous descendions le plateau vers la plaine : « Vous voici devenus silencieux, nous dit-il : ai-je interrompu vos confidences?

— Non, riposta vivement Marie.

— Je demandais à votre sœur, dis-je, si le récit de Simonds était véridique.

— C'est malheureusement une page de l'histoire des États-Unis.

— Ainsi, en 1854, il y a eu des chasses au nègre dans le Kansas?

— Mieux que des chasses : une véritable guerre. Le docteur Doy, abolitionniste plein d'ardeur, venu du Massachusets à la tête d'une armée de volontaires, a pris réellement posses-

sion du pays, comme le ferait un général. Il a souffert toutes les insultes : on l'a pris, on l'a jeté en prison, on l'a menacé de la corde, on l'a jugé, on l'a condamné... un miracle l'a sauvé. En 1855, Lawrence, cette *Cité du refuge*, a subi l'assaut de quinze cents Missouriens. En 1856, ils sont revenus brûler la ville ; et ce n'est qu'en 1859 que les abolitionnistes se sont décidés à évacuer leur forteresse pour se retirer dans l'État de l'Iowa. Oui, c'est de l'histoire, malheureusement !

— Mon frère, interrompit Marie qui voulait terminer là cette conversation, de quel côté nous dirigeons-nous ?

— Vers la forêt, sœur. »

Désormais, je n'avais plus rien à apprendre relativement à l'esclavage : j'en savais assez pour condamner ce système odieux. Cependant il ne m'appartenait pas de jouer un rôle d'accusateur, et, refoulant au fond de ma conscience les tristesses que j'éprouvais, je me promis bien d'éviter toutes les occasions de discuter sur ce sujet. Je te regrettai bien, ma chère France ! Sans mon amour qui me retenait dans la Caroline du Sud, je crois bien que je n'aurais pas joui longtemps de mes droits de citoyen d'Amérique !...

Arrivé à l'entrée de la forêt, Simonds organisa la chasse. Les chiens étaient restés sur le plateau. En avant marchaient les nègres. Chacun faisant silence, le docteur Murrey dit qu'on pouvait parler et même chanter. La lune était déjà haute; elle éclairait beaucoup. Après avoir fait une centaine de pas, Simonds, s'arrêtant, appela Marie : « A vous, dit-il à ma fiancée, le premier coup de fusil. »

Et nous montrant du doigt un arbre au feuillage clair-semé : « Tirez, » dit-il.

Sur les branches transversales était posée une compagnie de dindons. On aurait dit autant de boules noires. A la clarté de la lune, ces oiseaux paraissaient énormes. Marie visa, fit feu, et un dindon tomba à nos pieds. « A vous, » dit Simonds en me prenant par la main. Le coup de feu de Marie paraissait n'avoir même pas réveillé les dindons : ils demeuraient immobiles. J'en tuai un; puis ce fut le tour de Jules Toinot, de maître Toinot, etc... Nous ne quittâmes la place que lorsque tous les dindons furent dans les sacs de nos nègres. Cette chasse était curieuse, évidemment, mais peu attrayante, à mon avis. Quel plaisir peut-on trouver à massacrer ainsi de pauvres bêtes qui ne songent même pas à fuir? Sans l'idée que nous détruisions de

nombreux consommateurs de maïs d'une gloutonnerie proverbiale, je me serais abstenu, je crois, de prendre part à cette tuerie. Les chasseurs ne se montrèrent pas très-gais pendant cette battue : pour me consoler, je me persuadai que le récit de Simonds avait attristé ces Américains. Pour les nègres seuls, qui calculaient le nombre de bons repas qu'ils allaient faire, cette nuit était une fête ; après deux heures de cet exercice les chasseurs se montrèrent satisfaits, et nous reprîmes la route du plateau. Simonds, intrépide, proposait de passer la nuit joyeusement sur ce point, en buvant de l'eau-de-vie, pour reprendre la chasse le lendemain; non point une chasse aux dindons, mais une poursuite de tout gibier sur les rives de l'Edisto qu'on remonterait vers sa source. Passer la nuit sur ce plateau découvert, alors qu'une humidité pénétrante commençait à nous envelopper et que la lune était entourée d'un large cercle, aurait été imprudent, suivant l'avis de maître Toinot... Mais, chacun étant libre d'agir selon ses vœux, le docteur Murrey et ses compagnons se rangèrent à la proposition de Simonds. La famille Toinot, si je puis dire, se décida à retourner à la plantation. Phœbus amena les chevaux. De chaleureux adieux et de vifs remercîments

étant échangés, nous partîmes. Nos nègres, qui avaient allumé des torches, nous précédaient. A vrai dire, la lune avait assez d'éclat pour que cette escorte fût inutile; mais cela était réjouissant.

Nous arrivâmes à la plantation vers deux heures du matin. Il n'y avait pas de brouillards aux alentours de la demeure du planteur; aussi, avant de nous séparer, maître Toinot nous fit-il servir quelques viandes froides sous la varanda. On aurait dit que nous avions fait une absence de plusieurs jours. Avant d'échanger aucune parole, nous prîmes chacun un journal pour le parcourir. Une dépêche annonçait que la veille, le 16 avril par conséquent, les armées du Nord avaient tenté l'assaut de York-town pour repousser nos troupes; l'assaut avait été infructueux. L'*Inquirer* promettait les détails de l'affaire pour le lendemain.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

LOUISIA
Red R.
ARKA
Grave ch

